

LE ROMAN DU FILM

black moon

BLANCHE
NEIGE
ET
LE CHASSEUR

Blake Lily

Blanche Neige et le Chasseur



Black Moon

Qui seras-tu quand la fin viendra ?

**La fin d'un royaume,
La fin des honnêtes hommes.**

Choisiras-tu de fuir ?

Choisiras-tu de te cacher ?

**Ou traqueras-tu le Mal,
Animée par une fierté viscérale ?**

Lève-toi de la cendre,
Lève-toi sur le ciel d'hiver,
Entends l'appel.
Fais résonner le cri de guerre,
Qu'il sonne des montagnes à la forêt,
à la chapelle,
Car la mort est un gouffre affamé
Et tu es la pomme.

**Alors, qui seras-tu à l'avènement
des ténèbres ?**

**Te mettras-tu à l'abri ou prendras-tu
les armes ?**

**Ton cœur est-il de verre ou bien
es-tu une pure Blanche-Neige ?**

Il était
une fois

...



Jamais le royaume n'avait connu d'hiver si glacé. Le givre recouvrait les pierres tombales. Dans le jardin du château, sur les rosiers presque nus, les feuilles étaient brunes et flétries. Le roi Magnus se tenait à l'orée de la forêt, au côté du duc Hammond, ils attendaient les forces adverses. Le roi voyait se dessiner devant lui le nuage lent et régulier de son souffle, qui disparaissait ensuite dans l'air froid du matin. Il n'avait plus aucune sensation dans les mains. Il ne sentait ni le poids de son armure sur son dos, ni la morsure glacée du métal de la cotte de mailles sur sa nuque. Il ne craignait rien des ennemis à l'autre bout du champ de bataille, ils ne lui faisaient pas peur.

A l'intérieur, il était déjà mort.

Pourtant, son armée se dressait derrière lui. Un des chevaux geignit dans la brume. *Voilà près d'une année*, pensa-t-il. *Elle est morte il y a presque un an*. Il avait tenu sa tête, il avait vu la vie quitter ses yeux. Que pouvait-il faire ? Qu'était-il sans elle ? Il était demeuré dans son logis, sa fille, toute petite, perchée sur ses genoux, entouré d'un nuage de chagrin si épais qu'il n'entendait pas un mot de ce qu'elle lui disait.

— Oui, Blanche-Neige, répondait-il, l'esprit ailleurs tandis qu'elle l'assailait de questions. Tout à fait, ma chérie, je sais.

Au loin, il discernait l'ennemi, les guerriers de l'ombre, un clan sinistre réuni par une inexplicable force magique. Ils s'élevaient dans la brume matinale, silhouettes fantomatiques, sans nom et sans visage. Le noir mat de leur armure les rendait presque impossibles à distinguer de la forêt juste derrière.

Le duc Hammond se tourna vers le roi. L'inquiétude se lisait sur son visage.

— De quel enfer vient cette armée ? interrogea-t-il.

Le roi Magnus serra les mâchoires, secoua la tête, pour se tirer de cette stupeur qui l'accablait depuis des mois. Il avait un royaume à protéger, aujourd'hui et à jamais.

— Un enfer qu'ils vont bientôt rejoindre ! hurla-t-il.

Alors il brandit son épée et mena ses troupes au combat.

Ils chargèrent, leurs armes pointées sur la gorge de l'adversaire. Très vite, les ombres s'abattirent sur eux. Sous leurs armures, pourtant similaires à celles des troupes du roi, les ténèbres tourbillonnaient, insaisissables, pareilles à la fumée. Un ennemi sans visage s'élança vers le roi Magnus, arme à la main. Le roi le pourfendit de son épée, et la silhouette se brisa en un millier d'éclats noirs qui se dispersèrent à la manière du verre. Le roi leva la tête, étonné. Tout autour de lui, ses hommes se battaient contre les ombres, et l'un après l'autre, les guerriers explosaient dans le brouillard de l'aube. Les tessons tombaient sur le sol couvert de givre, où ils disparaissaient aussitôt. En quelques minutes, le champ de bataille fut vide. Les soldats du roi demeurèrent seuls, dans un silence seulement troublé par le bruit de leur souffle, suspendu dans l'air. C'était comme si l'armée ennemie n'avait jamais existé.

Le roi et le duc échangèrent un regard stupéfait. Apercevant soudain à travers la brume et les arbres une petite structure de bois, le roi s'en approcha. Il s'agissait d'une charrette de prisonnier. Il mit pied à terre et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Une femme était blottie dans un coin, une cascade de cheveux blonds retombant dans son dos et un voile dissimulant son visage.

Elle avait été capturée par l'ennemi – nul ne pouvait imaginer le sort qu'ils lui avaient réservé. On racontait que les forces de l'ombre avaient tué et mutilé des centaines de captifs, dont certains n'étaient que des enfants. Il s'empessa de briser le verrou à l'aide de son épée.

— Vous êtes libres, désormais. Vous n'avez rien à craindre de moi, dit-il en tendant la main à la jeune femme. Puis-je connaître votre nom, madame ?

Lentement, elle se tourna vers lui et sa frêle silhouette apparut dans la lumière. Elle déposa une main fine dans la sienne et souleva son voile. Le roi Magnus contempla son beau visage en forme de cœur, ses lèvres pulpeuses, ses yeux bleus sous ses paupières alourdies, et ses pommettes hautes, soulignées par les deux tresses minces qui retenaient ses cheveux d'or. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans.

— Je m'appelle Ravenna, sire, répondit-elle d'une voix douce.

Le roi resta silencieux. Tout en elle, son nez, ses doigts, sa bouche, n'était que beauté et délicatesse. A cet instant, il perçut la chaleur de sa main. L'odeur des pins autour d'eux vint lui chatouiller les narines. Il se souvenait clairement du jour où il avait rencontré son épouse bien-aimée, la seule autre femme qui ait fait naître en lui ces sensations. C'était l'été, alors, le soleil tachetait de lumière les feuilles des pommiers.

Et, en ce jour d'hiver, le chagrin enfin s'en alla. Ainsi, devant Ravenna, son cœur s'emballa dans sa poitrine, soudain il se sentit vivre à nouveau.

Le roi ramena la beauté avec lui dans son château. Les saisons passèrent. La joie née de cette rencontre ne fit que croître. Le roi Magnus demanda Ravenna en mariage. Chaque jour, il était davantage amoureux de cette jeune femme emmenée loin de chez elle et retenue captive par l'armée ennemie. En sa présence, il avait un comportement d'adolescent, il rougissait en l'entendant raconter des anecdotes sur sa vie d'autrefois, quand elle habitait à la lisière du royaume en compagnie de son frère, Finn et de leur défunte mère.

La fille du roi, Blanche-Neige, s'asseyait auprès d'eux lors des repas, et le menton posé au creux de sa main, elle contemplait Ravenna. Elle n'était encore qu'une enfant, elle avait sept ans seulement. Ensemble, ils formaient une famille. C'était ce qu'avait toujours souhaité le roi.

Il observait Ravenna, parfois, les sourires qu'elle adressait à Blanche-Neige, sa façon de la prendre par la main pour l'emmener en promenade dans la cour du château. Elle semblait si heureuse en leur compagnie...

*

Le jour du mariage, Ravenna, du fond de la cathédrale, derrière les portes en bois, entendait les invités s'agiter. Elle avait poudré ses joues, souligné ses lèvres de rouge sang, lacé sa robe si serré qu'elle pouvait à peine respirer. Elle détailla son reflet dans le miroir au mur avec un imperceptible sourire en coin. Ce soir, après la cérémonie, la comédie serait terminée. Elle aurait enfin ce qu'elle voulait.

— Tu es si belle... murmura une petite voix.

C'était Blanche-Neige, qui se tenait derrière elle, sur le seuil. La fillette s'empara de la longue traîne blanche de la mariée, pour l'éloigner du sol de pierre. Ravenna la fit approcher d'un bref signe du poignet.

— C'est très gentil, mon enfant, susurra-t-elle. Surtout quand on dit partout que tu es la beauté incarnée dans ce royaume.

Elle caressa le visage de la petite fille. La peau de Blanche-Neige avait la perfection de la porcelaine. Elle avait d'immenses yeux bruns, un soupçon de rose sur les joues. Tous ceux qu'elle croisait, des servantes aux soldats, succombaient à son charme et tombaient à genoux devant elle.

La fillette posait sur elle des yeux si innocents, si naïfs. Ravenna lui sourit, consciente que la mascarade touchait à sa fin, qu'enfin elle allait pouvoir réparer les injustices qu'ils avaient subies, elle et son peuple.

— Je sais combien c'est difficile, mon enfant. A ton âge, moi aussi j'ai perdu ma mère.

Ravenna lui fit une nouvelle caresse. Déjà l'orchestre s'accordait dans le chœur de la grande cathédrale. Bientôt elle approcherait de l'autel. Tout se déroulait comme prévu.

Tandis qu'elle attendait les premières notes de musique, ses pensées la ramenèrent au jour où les hommes du roi étaient entrés dans son village. Elle était si jeune alors. Avec son frère, Finn, ils se trouvaient dans la roulotte de leur mère, une Bohémienne. Jusqu'à l'arrivée de l'armée du roi, ils avaient toujours vécu ensemble, en petit clan nomade.

Sa mère avait tenu un miroir devant son visage.

— Voilà la seule chose qui pourra te sauver, lui avait-elle déclaré.

Après quoi, la femme avait saisi le poignet de sa fille et l'avait maintenu au-dessus d'un bol rempli d'un liquide blanchâtre, en marmonnant des incantations à mi-voix, puis à l'aide d'une lame aiguisée, elle l'avait entaillé pour faire couler le sang dans le bol, le rouge très vif sur ce fond blanc. Ravenna avait bu cette potion d'un trait, jusqu'à la dernière goutte. Parfois, en fermant les yeux, elle en sentait encore le goût puissant, métallique, sur sa langue.

— Bois, avait ordonné sa mère. Avec ça, tu auras le pouvoir de voler la jeunesse et la beauté. Car c'est ton pouvoir ultime, ton unique protection.

Les troupes du roi avaient progressé, une roulotte après l'autre, forçant les Bohémiens à sortir de chez eux pour les tuer ensuite. Finn hurlait. Il voulait la protéger – Ravenna n'avait pas oublié. Sa mère avait posé ses mains sur leur front, murmuré d'autres sortilèges, d'autres envoûtements, plaçant en eux un pouvoir qui les avait liés à jamais. Ils seraient toujours là l'un pour l'autre, Ravenna serait attachée à lui jusqu'à la mort. Puis ils s'étaient mis à courir, si vite que Ravenna avait eu du mal à reprendre son souffle.

Ils avaient réussi à s'enfuir, mais en abandonnant leur mère. La nuque de Ravenna se hérissait encore au souvenir de l'épée que le soldat pointait sur la gorge de sa mère. Celle-ci avait prononcé ses dernières paroles, lancé ses derniers mots à Ravenna, qui s'éloignait à cheval.

— Prends garde ! avait-elle crié. Ce que tu accomplis par le sang le plus beau, seul le sang le plus beau pourra le défaire.

Là, sa mère s'était effondrée à genoux, un geyser de sang s'était répandu sur l'herbe. Son agonie n'avait duré que quelques minutes.

— Ravenna ? demanda une petite voix. Ravenna ? Il est temps.

Ravenna ouvrit les paupières. Blanche-Neige, derrière elle, déployait la traîne de sa robe. Les portes de bois s'étaient ouvertes. Un millier de paires d'yeux étaient braquées sur elle, attendant qu'elle pénètre dans l'église. Elle se redressa et ses iris bleus, en se posant sur le roi, s'assombrirent. *La petite a raison. Il est temps.*

Cette nuit-là, les derniers invités ripaillaient encore dans la cour du château quand Ravenna entraîna le roi jusqu'à sa chambre. Allongée à ses côtés dans sa robe blanche, ses longues mèches souples lâchées sur ses épaules, elle le regarda terminer son vin. Il enfonça ses doigts dans les boucles blondes de sa femme et les arrêta sur la fine couronne d'or sertie de rubis et d'émeraudes qui lui ceignait la tête. Le marié était affaibli par les festivités de la journée et ses mouvements, ralentis par la boisson. Il faisait une cible facile...

Elle glissa la main sous l'oreiller et tira la dague d'argent qu'elle y avait dissimulée quelques heures auparavant. Elle la leva au-dessus de sa tête, visa le centre de la cage thoracique où sous l'os, se cachait le cœur. D'un geste rapide, elle enfonça la lame dans la poitrine du roi et observa les secousses que provoquait sur le corps ce coup soudain.

— D'abord, je m'empare de votre vie, seigneur, murmura Ravenna lorsqu'enfin ses membres furent immobiles. Ensuite, je m'emparerai de votre trône.

Elle quitta la chambre d'un pas décidé, laissant le roi emmêlé dans ses draps sanglants. Avec célérité, elle descendit l'escalier menant à la herse du château. Son frère, Finn, attendait juste derrière la grille. Son armée se dressait derrière lui, les soldats de l'ombre à peine visibles sous la lune. Elle ouvrit le portail et les hommes envahirent l'enceinte. Quelques minutes leur suffirent pour prendre jusqu'au dernier recoin du château.

Pendant que les combats faisaient rage, Ravenna regagna sa chambre. Elle entendait en bas les cris des civils, le bruit des épées qui s'entrechoquaient. Un des hommes de son frère apporta un grand miroir. Il ressemblait à un bouclier de bronze lustré. Lorsqu'elle fut seule à nouveau, parmi les cris et les hurlements qui emplissaient l'air au-dehors, elle fixa le miroir. Celui-ci était bien plus imposant que celui que sa mère avait tenu devant elle des années plus tôt, sa magie était aussi plus grande.

— Miroir, mon beau miroir, dis-moi qui est la plus belle ? demanda-t-elle en se penchant vers son reflet.

La surface du miroir se mit à onduler. Un liquide se répandit autour des pieds de Ravenna, qui prit la forme d'une statue de bronze presque aussi grande qu'elle. La silhouette semblait enveloppée d'un épais tissu qui pourtant reflétait la pièce autour d'elle. L'homme-miroir montrait le visage de Ravenna tel qu'il était.

— C'est vous, ma reine, annonça-t-il. Voilà encore un royaume qui tombe à votre gloire. Votre pouvoir et votre beauté sont-ils donc sans fin ?

En entendant le miroir s'exprimer ainsi, Ravenna fut certaine que la magie conférée par sa mère ne connaîtrait aucune limite. En sa présence, les royaumes tombaient, les hommes périssaient et même les objets les plus simples se chargeaient de magie, lui révélant des secrets inconnus de tous. Elle leva les mains au ciel, elle sentait le combat au bout de ses doigts, au souvenir de tout ce que sa famille avait cédé au roi. Enfin, il était mort. Le royaume lui appartenait. Personne ne pourrait lui faire de mal, désormais, plus jamais.

Lorsque les combats s'achevèrent, que le château fut silencieux, elle regagna la cour, où s'étaient rassemblés les guerriers de l'ombre. Le sang maculait les tables et les chaises. Le sol était jonché d'assiettes brisées, des restes du dîner de fête, disséminés çà et là. Elle n'eut pas un frisson en découvrant les cadavres, d'hommes ou de femmes, effondrés sur leur chaise. Les nobles et les autres survivants parmi les invités du mariage étaient alignés contre le mur, tenus en respect par l'armée de Finn.

— Qu'allons-nous faire d'eux ? voulut savoir un général.

Les femmes, les mains jointes, suppliaient qu'on les épargne. Certains dignitaires versaient même quelques larmes. Tous serraient contre eux leurs enfants, dans une vaine tentative pour les protéger. Ravenna ferma les yeux et se souvint de ce qui était arrivé à sa mère – toutes les femmes de son village, sans exception, avaient été sauvagement massacrées. Voilà ce qui les attendait. C'était la faute du roi – pas la sienne. C'était ainsi que cela devait se dérouler.

— Qu'on les passe par le fil de l'épée, annonça-t-elle d'un ton neutre.

Elle s'enveloppa de son manteau, frissonnant à la froideur de l'air nocturne, puis tourna les talons.

Du coin de l'œil, elle vit Finn qui retenait la petite fille, un couteau pointé sur son cou. Quelque chose la surprit sur le visage de cette fillette qui, quelques heures plus tôt, avait tenu sa robe de mariée. Ses lèvres tremblaient, ses yeux étaient remplis de larmes.

— Finn, non ! s'écria-t-elle sans réfléchir.

Il posa sur elle un regard interrogateur, comme s'il ne la reconnaissait pas tout à fait. Elle se redressa, pour ne pas paraître faible devant son frère, qui venait de se battre si vaillamment en son nom, sans jamais douter de ses ordres.

— ... Mets-la au cachot. On ne sait jamais, le sang royal pourrait s'avérer utile.

Le regard de Ravenna croisa celui de Blanche-Neige. Toutes deux se dévisagèrent, cernées par le tourbillon du chaos : les femmes étaient traînées au sol, bientôt assassinées, les hommes se débattaient pour échapper à la poigne des soldats. Un petit garçon appelait sa mère de toutes ses forces, le visage rougi et strié de larmes. Mais en cet instant, Ravenna ne voyait que Blanche-Neige et Blanche-Neige ne voyait que Ravenna. Celle-ci, la main sur la poitrine, se demandait ce qu'elle ressentait pour l'héritière du royaume qu'elle venait de renverser. Elles étaient liées l'une à l'autre, d'une certaine manière, par une force étrange et puissante.

Elle demeura ainsi, la main sur le cœur, jusqu'à ce que Finn ne s'éloigne en direction des cachots, emmenant Blanche-Neige avec lui.

Les yeux de la fillette restèrent plongés dans les siens. Elle jetait encore des regards par-dessus son épaule lorsqu'elle disparut derrière la lourde porte de bois.



Ce que tu
accomplis
par le sang
le plus
beau...





Finn la regardait encore. Même allongée sur son lit, les paupières mi-closes, Blanche-Neige distinguait son ombre sur le mur du cachot. Elle ne dit rien. Elle se contenta d'ôter sa couverture, de la replier sur l'étroit matelas. Elle se passa les doigts dans les cheveux pour essayer de démêler les nœuds qui s'étaient formés sur sa nuque. Puis elle s'agenouilla et comme tous les jours, alluma son feu en faisant pivoter le bois de droite à gauche jusqu'à ce que les légers copeaux s'enflamment. Lorsqu'elle sentit ses doigts se réchauffer, Finn avait disparu.

Elle tendit les mains, pour profiter de la chaleur. Il lui rendait visite certains matins, il l'observait derrière les barreaux, ses petits yeux perçants au-dessus de son nez long et fin. Il ne disait jamais rien, il ne lui laissait jamais rien non plus, pas même une assiette de nourriture ou un broc d'eau. Elle se demandait s'il était satisfait de la voir maintenant âgée d'un peu plus de dix-sept ans, et toujours enfermée dans le cachot de la tour. Eprouvait-il le moindre remords ? Ressentait-il quelque chose ? Elle en doutait. C'était bien le frère de sa sœur.

Blanche-Neige tira sur les lambeaux de sa robe, dissimula ses orteils nus sous l'ourlet. Dix hivers s'étaient écoulés. A un moment, elle avait cessé de compter les jours ou même les semaines, pour se concentrer sur le passage des saisons. Elle parvenait à distinguer la cime des arbres depuis la fenêtre de sa cellule. Elle en connaissait chacune des branches comme si elles faisaient partie d'elle. Durant les mois les plus chauds, elles éclataient de feuilles vert vif qui s'étoffaient puis perduraient tout au long de l'été. Après, les teintes changeaient. Le vert laissait la place aux tons mordorés et rouges, jusqu'à ce que

toutes les feuilles flétrissent et tombent, une après l'autre, sur le sol durci.

Aujourd'hui que les premiers signes du printemps étaient perceptibles dans l'air, Blanche-Neige se demandait si cette année serait différente – Ravenna s'occuperait-elle de son sort, enfin ? Mettrait-elle un terme à sa captivité ? Cela faisait si longtemps que la cellule humide ne la dérangeait presque plus. Les murs, éternellement froids et suintants, sentaient le moisi. La lumière se faufilait ici une fois par jour seulement, durant un peu plus d'une heure, lorsque le soleil passait au-dessus des arbres. Elle le laissait embrasser son visage jusqu'à ce qu'il disparaisse. Mais la solitude la tuait. Parfois, elle ne désirait rien tant que parler à quelqu'un. Au lieu de cela, elle en était réduite à rejouer les mêmes souvenirs en esprit, ajoutant de nouveaux détails, en modifiant d'autres, essayant de reconstituer son passé.

Elle repensait à son père, dont elle avait découvert le corps ensanglanté le soir du mariage. Elle se souvenait de la chaleur de la main de sa mère sur son front, lorsqu'elle venait lui souhaiter bonne nuit. Mais le plus souvent, elle se remémorait le même moment. Il était tellement vif, encore aujourd'hui, dix ans plus tard.

C'était juste après que sa mère était tombée malade. Le roi la regardait depuis le balcon du château, en compagnie du duc Hammond, comme souvent. Le fils du duc, William, avait son âge. Ils jouaient ensemble, ils se pourchassaient dans la cour, soignaient des pies blessées. Elle le voyait encore, avec ses cheveux bruns hirsutes, grimper sur le pommier, son arc jouet sur son dos.

Blanche-Neige l'avait suivi, en s'accrochant très fort au tronc pour ne pas tomber. Lorsqu'ils s'étaient trouvés à quatre ou cinq mètres de haut, William avait cueilli une pomme et la lui avait tendue. Elle était blanc et rouge, absolument parfaite.

— Tiens, avait-il dit, paume ouverte, en attendant qu'elle prenne le fruit.

Il avait des yeux marron clair qui, au soleil, se tachetaient de vert.

Quand elle avait voulu s'emparer de la pomme, il l'avait écartée pour mordre dedans. Puis il avait affiché ce sourire taquin qu'elle lui connaissait bien.

— Je t'ai bien eue !

Il avait éclaté de rire. Cela l'avait tellement agacée qu'elle l'avait poussé. Il avait perdu l'équilibre, attrapé Blanche-Neige par le bras au passage et l'avait entraînée dans sa chute. Ils étaient tombés tous les deux ; le contact avec le sol leur avait coupé le souffle. Ils étaient restés là, sonnés, jusqu'à ce que l'un des deux éclate de rire. Et puis, ni l'un ni l'autre n'avait plus pu s'arrêter. Ils avaient ri et ri encore, à s'en rouler par terre. Jamais elle ne s'était sentie si heureuse.

Et voilà qu'aujourd'hui, des années plus tard, assise dans sa cellule glaciale, les yeux fermés, elle essayait de se souvenir de son visage. Elle se demandait s'il était toujours vivant ou si les soldats de Ravenna l'avaient traqué par-delà l'enceinte du château. Elle l'avait vu pour la dernière fois le soir du mariage. Au milieu du chaos, le duc Hammond l'avait jeté sur le dos de son cheval. L'un de ses gardes du corps l'avait placée elle, sur une autre monture, et tous les quatre ils avaient foncé ventre à terre en direction de la herse, pour tenter de s'enfuir. William hurlait qu'il fallait se hâter. La herse avait commencé sa descente, ils galopaient dans sa direction. Ils y étaient presque quand une flèche avait transpercé la poitrine du garde du corps, le projetant à terre. Le cheval s'était cabré, ralentissant la fuite de Blanche-Neige. William et le duc étaient passés sous la herse juste à temps, laissant la fillette prisonnière des murs du château.

William avait poussé un cri. Elle l'avait entendu supplier son père de revenir la chercher. Mais les soldats de l'ombre avaient déjà envahi la cour. Son garde du corps se tordait de douleur sur le sol. Blanche-Neige fut ligotée, ramenée jusqu'au château. La dernière chose qu'elle avait vue, c'était le visage de William tandis que son père et lui s'en allaient au galop.

Des pas résonnèrent soudain dans le couloir de pierre ; c'était, pour les oreilles sensibles de Blanche-Neige, un véritable bruit de tonnerre.

— Lâchez-moi ! hurlait une fille. Laissez-moi !

Blanche-Neige se leva, approcha de la porte et avança son visage entre les barreaux rouillés pour tenter de mieux voir. Ils enfermaient rarement d'autres prisonniers dans la tour nord. Durant les dix années qu'elle avait passées là, elle n'en avait compté que trois, la plupart en attente d'exécution. Un homme d'une soixantaine d'années avait été surpris en train de voler de la nourriture dans une des charrettes d'approvisionnement de Ravenna. Il n'avait passé que quelques heures entre ces murs avant d'être mis à mort. Les deux autres n'étaient pas restés très longtemps non plus.

Un soldat arriva dans le couloir, traînant une jeune fille. Elle ne devait guère être plus vieille que Blanche-Neige, elle avait des yeux bleus très écartés, un visage rond et pâle, des cheveux blonds et frisés qui lui tombaient jusqu'en bas du dos. Elle se débattait, mais c'était inutile. L'homme la jeta dans la cellule et verrouilla derrière elle.

Il repartit, le bruit de ses pas diminua à mesure qu'il descendait l'escalier. Blanche-Neige attendit que le silence soit complet avant d'oser prendre la parole :

— Bonjour... ?

Le son de sa propre voix l'étonna. Elle toussa.

— ... Comment t'appelles-tu ?

Elle se pencha sur le côté pour mieux voir la fille, qui avait disparu au fond du cachot.

Au bout d'un moment, celle-ci réapparut. Elle colla son visage aux barreaux, séchant les larmes sur ses joues.

— Rose, répondit-elle d'une voix douce.

Blanche-Neige tenta d'arranger ses guenilles. Elle osait à peine imaginer à quoi elle ressemblait après tant d'années entre ces quatre murs, sans même une brosse pour ses cheveux.

— Comment es-tu arrivée ici ? s'enquit Blanche-Neige. As-tu commis un crime contre Ravenna ?

Rose secoua la tête. Elle fixa une tache sur le sol, ses yeux se remplirent de larmes.

— Je n'ai rien fait, dit-elle. Toutes les filles de mon village ont été enlevées. J'essayais d'atteindre le refuge au château du duc Hammond quand ils m'ont attrapée. J'étais...

— Le duc ? l'interrompit Blanche-Neige, la voix tremblante. Il est vivant ?

— Oui. Sa forteresse, à Carmathan, accueille les ennemis de Ravenna.

La gorge de Blanche-Neige se serra. Elle avait cru que Ravenna s'était servie de sa magie noire pour retrouver le duc Hammond et William depuis bien longtemps. Elle s'était convaincue qu'ils étaient morts.

— Il se bat toujours au nom de mon père ? demanda-t-elle.

Rose la dévisagea de la tête aux pieds, de la masse broussailleuse de ses cheveux jusqu'à la crasse qui maculait ses genoux. Blanche-Neige essaya de dissimuler des trous dans le bas de sa robe, qu'elle venait à peine de remarquer.

— Tu es... la fille du roi ? s'étonna Rose. *La princesse ?*

Elle en resta bouche bée, elle semblait absolument abasourdie.

Blanche-Neige opina. Des larmes lui montèrent aux yeux. Elle avait gardé du duc le souvenir d'un homme qui dînait avec son père, riait un peu trop fort à ses plaisanteries et pouvait, d'un geste, hisser son fils sur ses épaules, ce qui faisait de William la personne la plus grande du monde, dans son imaginaire de petite fille. Elle avait toujours été jalouse qu'il parvienne à toucher le plafond.

Rose n'en revenait pas. Elle pressa son doigt sur sa tempe.

— On nous a raconté que, le soir où a débuté le règne de Ravenna, tous ceux qui se trouvaient au château ont été passés par le fil de l'épée. Comment se fait-il que tu aies été épargnée ?

Blanche-Neige secoua la tête, elle ne voulait pas repenser à cette nuit-là. La puanteur du sang dans la cour. L'interminable ascension de l'étroit escalier menant au donjon, emmenée par Finn. Les années avaient passé, pourtant elle ignorait toujours ce qui lui avait valu la pitié de Ravenna, *in extremis*.

— Et William... ? demanda-t-elle, revoyant son visage, ses yeux noisette qui la fixaient à travers les branchages du pommier. Le fils du duc ? Il est toujours en vie ?

Rose s'agrippa aux barreaux.

— Oui, princesse. Il se bat pour la cause. Il est connu pour ses attaques surprises contre l'armée de Ravenna. Je n'ai plus eu de ses nouvelles depuis un moment, mais...

— « Un moment », ça fait combien de temps ? voulut savoir Blanche-Neige.

William était dehors, quelque part au-delà des murs du château, il se battait encore. Ce nouvel espoir l'enivrait. Elle ne pouvait s'en empêcher. Le duc et William étaient comme sa famille. Peut-être n'était-ce pas trop tard pour elle. Peut-être l'armée de Ravenna pouvait-elle être vaincue.

Rose fixa les dalles humides au sol.

— Six mois, peut-être davantage.

Blanche-Neige lâcha un profond soupir. Tout n'était pas perdu. La lutte n'était pas terminée, certains refusaient de céder aux forces des ténèbres qui s'étaient emparées du royaume de son père. Elle ne sentit ses larmes que lorsqu'elles ruisselèrent de ses joues.

— Ça va, princesse ? demanda Rose.

Elle se pencha vers elle pour mieux la voir.

— Ça va...

Blanche-Neige sourit, puis un petit rire plein d'espoir s'échappa de ses lèvres.

— ... je n'ai jamais été aussi heureuse.





Ravenna, assise sur son trône, faisait face à ses généraux. Des dizaines de bougies vacillaient autour d'eux, réchauffant un peu la froide salle de pierre. Le chevalier noir dans son armure couleur de nuit passait un mouchoir sur son front trempé de sueur. Il amenait encore avec lui la puanteur de la dernière bataille, Ravenna le sentait à deux mètres.

— Des groupes rebelles sont dispersés aux abords de la Forêt des Ténèbres, annonça-t-il.

A ses côtés, un général à la chevelure d'un roux flamboyant tenait une carte du royaume. Le chevalier noir désigna la périphérie des bois en question. La monstrueuse étendue d'arbres était si dangereuse que personne ne s'y aventurerait jamais.

— Ici et ici. Cependant, ils ne constituent pas vraiment une menace. Nous avons repoussé les forces du duc Hammond jusque dans les montagnes, mais son bastion de Carmathan tient bon.

Ravenna gardait la tête bien droite, une haute couronne hérissée de pics perchée sur ses tresses blondes nouées en chignon. Elle tendit le bras vers le bol posé sur la table à côté d'elle. Il contenait cinq rossignols, le ventre ouvert du bec à la queue. Elle plongea les doigts dans l'un d'entre eux et y cueillit son cœur. Puis elle mangea le minuscule organe, pas plus gros qu'un pois, savourant le sang sucré qui coulait dans sa gorge.

— Assiégez-le ! ordonna-t-elle, ravie de cette viande si tendre.

Un autre général fit un pas en avant, se démarquant d'un rang tout au fond. Il était plus petit que la moyenne, avec une barbe fournie qui tombait dix centimètres sous son menton.

— Les montagnes et la forêt forment une barrière impénétrable, majesté, déclara-t-il.

Il se tordait les mains avec nervosité, attendant sa réaction.

Ravenna se leva et les pans de son manteau s'écartèrent, révélant sa silhouette sculpturale dans sa robe d'or et d'argent fluide, qui scintillait à chacun de ses mouvements. Elle avait la même apparence que dix ans auparavant. Sur sa peau tendue, sans le moindre défaut, pas une ride n'était visible. En réalité, elle semblait même plus jeune qu'au moment de sa rencontre avec le roi, comme si chaque année elle devenait plus belle. Le temps n'avait aucune prise sur elle.

Avec violence, elle pointa le doigt sous le nez du militaire.

— Alors forcez-le à sortir ! Incendiez jusqu'au dernier village qui le soutient. Empoisonnez leurs puits. Et s'ils résistent encore, empalez leurs têtes sur des pics pour décorer les routes !

Le chevalier noir vint se placer devant le général, comme pour faire bouclier.

— Majesté, intervint-il en se courbant légèrement. Ce sont eux qui ont le dessus. Les rebelles ravagent nos voies de ravitaillement. Des nains se sont emparés des chariots transportant notre solde.

Ravenna ne put en supporter davantage. Des excuses, toujours des excuses avec ces hommes. Elle saisit la baguette que le chevalier avait à la main et le fouetta rageusement sur les cuisses.

— Des nains ?

Elle sourit, satisfaite du son sec du bois heurtant le métal.

— ... ce ne sont que des moitiés d'hommes !

Le chevalier noir secoua la tête. Il retira son casque métallique et rabattit en arrière ses cheveux bruns et gras.

— Ils étaient autrefois de nobles guerriers, majesté.

Il la contempla, l'air de s'excuser presque.

— Cela dit, nous détenons deux rebelles. Souhaitez-vous que nous nous en débarrassions ?

Ravenna sourit, s'empara d'un autre cœur de rossignol, qu'elle glissa dans sa bouche d'un air appréciateur.

— Non. Je veux les interroger moi-même. Qu'on les amène.

Le chevalier noir adressa un signe à un soldat placé au fond de la salle du trône. Il disparut derrière les portes en bois massif. Ravenna se mit à faire les cent pas, sa respiration s'emballait. Elle n'était pas allée si loin pour laisser son royaume tomber aux mains des rebelles. Elles les pourchasseraient, où qu'ils soient. Elle ne s'arrêterait que lorsqu'ils seraient tous morts, leurs villages calcinés, en ruines, leurs enfants prisonniers du régime. Cela prendrait du temps, mais elle réussirait. Il fallait simplement qu'elle reste solide. Ses pouvoirs ne devaient pas s'amenuiser.

Par la fenêtre, elle contempla l'enceinte du château, en contrebas. Des paysans grouillaient autour des tas d'immondices, fouillant les carcasses de cochons en décomposition, se disputant des tomates moisies. Une femme hurlait, un bébé accroché à sa poitrine. Elle arracha un os de poulet au petit garçon juste à côté d'elle, qui se battit pour le récupérer. Ravenna les observa, dans un scintillement de ses jupes métalliques. Finn et elle avaient été pauvres, autrefois, comme eux, des Bohémiens qui vivaient dans une roulotte bâchée. Où était le roi, alors ? Il avait réduit leur village en cendres. Il avait même fait exécuter les femmes, qu'il prenait pour des traîtresses. Ne faisait-elle pas preuve de davantage de bienveillance, en tant que souveraine ?

Le soldat revint, traînant derrière lui deux hommes. Le plus vieux avait des cheveux gris, une bouche lourdement ridée. Il présentait un œil au beurre noir et une entaille au bras qui n'avait pas fini de saigner. L'autre devait avoir la moitié de son âge, c'était un beau jeune homme large d'épaules, aux muscles vigoureux, visibles sous sa chemise déchirée. Il semblait indemne.

Ravenna approcha. Tous deux la dévisagèrent d'un air de défi, des éclairs dans les yeux. Le plus âgé tenta d'échapper à la poigne du garde.

— Sous votre règne, nous avons tout perdu, déclara-t-il sans détacher son regard de Ravenna. Nous ne cesserons que lorsque ce royaume sera libéré.

— Pas tout, remarqua Ravenna en considérant le beau garçon qui se tenait près de lui. Ne serait-ce pas ton fils ?

Comment oses-tu montrer aussi peu de reconnaissance à ta reine ?

Elle attrapa le visage du garçon, plongea le regard dans le sien, gris comme la pierre. Ni l'un ni l'autre ne dit rien.

Pendant une seconde, il la laissa caresser sa joue. Soudain, d'un mouvement leste, il écarta le garde, qui perdit l'équilibre, s'empara de la dague que celui-ci avait à la ceinture et la planta au beau milieu de la poitrine de Ravenna.

Le silence s'abattit sur la pièce. Tout le monde fixait la dague. Ravenna manqua éclater de rire. Elle ne sentait rien. Le pouvoir que lui avait transmis sa mère était si puissant, si dévorant, que la plus tranchante des lames ne pouvait la tuer. Elle retira la dague. Le trou se referma instantanément. Il n'y avait pas de sang. Il n'y avait pas même une cicatrice. A l'endroit où s'était enfoncée l'arme, la peau était complètement lisse.

Le jeune homme la contempla avec horreur.

— Tu oserais tuer ta reine ? demanda Ravenna.

Ses yeux bleus n'étaient plus que de simples fentes. C'était plus fort qu'elle. Elle sentait la rage monter en elle, la furie. Elle se mêlait à son sang, vibrait dans ses veines, elle lui donnait l'impression d'être plus forte que jamais.

— Tu as la beauté, le courage. Mais ton cœur est-il assez solide ? lui siffla-t-elle à l'oreille.

Elle posa la main sur la poitrine du garçon, dont le visage était figé dans un masque d'effroi. Il tenta de reculer, mais sa magie le paralysait. Elle entendait cogner le cœur du jeune rebelle, les battements résonnaient à ses oreilles, plus sonores à chaque seconde qui passait. Quelque part, le père la suppliait d'avoir pitié. Elle n'entendait pas ses mots. Elle laissa la magie la consumer, l'emporter dans ses rapides enragés. Elle recula, fit couler sa puissance jusqu'au bout de ses doigts, et le cœur du garçon se mit à accélérer. *Plus vite*, pensa-t-elle, et le cœur s'affola. *Plus vite*, se répéta-t-elle, et les battements se multiplièrent, pour ne plus en former qu'un seul, continu, au point que le son lui devenait presque insoutenable.

La panique se lisait sur le visage du garçon, ses yeux étaient rouges et exorbités. Ravenna souffla, concentrant toute sa force dans sa main. Elle sentait le cœur entre ses doigts, comme si elle

avait pénétré à l'intérieur de la poitrine. Elle serra, serra, jusqu'à former un poing. Le jeune homme grimaça de douleur, elle ne relâcha pas son étreinte. Le martèlement du cœur s'intensifia, jusqu'à ce qu'enfin, l'organe explose. Le garçon s'effondra sur le sol, mort. Son père s'agenouilla auprès de lui et se mit à masser sa poitrine, pour tenter de le ressusciter.

Finn souleva son épée pour frapper le vieil homme, mais Ravenna l'en empêcha.

— Non. Qu'il aille rejoindre le duc pour vanter la clémence de sa reine, lança-t-elle d'un ton plaisant.

Sur ce, elle sortit de la salle du trône, Finn sur les talons.

Elle parvenait à peine à marcher. Il vint se placer à côté d'elle pour l'aider à mettre un pied devant l'autre. Elle avait l'impression que l'air avait totalement déserté ses poumons. Ses jambes étaient faibles, ses épaules voûtées. Elle toucha la peau sur son visage. Elle était recouverte de fines rides.

Ils n'échangèrent pas un mot avant d'avoir atteint ses appartements. Ravenna se laissa tomber dans son fauteuil, et put enfin reprendre son souffle.

Finn l'observait.

— La magie a un prix, finit-il par dire avec la plus grande précaution.

Ravenna baissa les yeux vers ses mains. Des taches brunes avaient fait leur apparition sur leur dos. Sa peau était aussi fine que du papier.

— Et ce prix ne cesse d'augmenter, reconnut-elle.

Ces quelques mots suffirent à l'épuiser.

Car elle en était consciente désormais. Chaque fois qu'elle faisait usage de ses pouvoirs, elle vieillissait. C'était son combat, jour après jour. Mais elle se devait d'être la reine toute-puissante. Il fallait qu'on la craigne, qu'on la respecte partout dans le royaume, sans que quiconque sache avec quelle vitesse sa magie s'étiolait. Une seule chose parvenait à lui redonner des forces.

— Va, dit-elle, en regardant son frère. Amène-m'en une. Maintenant.





Lorsque Finn fut de retour, Ravenna était pliée en deux, une main plaquée au mur pour ne pas tomber. Elle n'osait pas se regarder dans le miroir. Elle ne pouvait supporter de voir ce qu'il était advenu de son visage. De profondes rides striaient maintenant la commissure de ses lèvres, de ses yeux, elle les sentait. Sa peau pendait, toute flasque, par-dessus son ras du cou de diamant.

— J'ai le remède contre ce qui vous afflige, annonça Finn.

Ravenna se retourna et vit la jeune fille devant elle.

— Quoi de plus beau qu'une rose ? demanda-t-il.

Rose se débattait. Son teint était d'une splendide couleur crème, elle avait de grands yeux bleus, des cheveux blonds. Ravenna sourit, cette fille la ravissait au plus haut point. Et si jeune, même pas dix-sept ans. Elle était absolument... parfaite.

— Qu'allez-vous me faire ? demanda Rose.

Elle s'agitait, se tordait en tous sens pour tenter de se libérer. Ravenna approcha, ses pas résonnèrent dans l'imposante pièce aux murs de pierre. Elle avait besoin de cela, plus que tout. Pour retrouver non seulement sa jeunesse et sa vigueur, mais aussi sa capacité à diriger le royaume. Oui, pensa-t-elle en mettant la main à la gorge de la jeune fille. Il fallait bien une reine à ce peuple.

Elle enserra la gorge de Rose. Celle-ci ouvrit les lèvres pour crier, mais aucun son n'en sortit. Ravenna sentit l'essence de la jeunesse affluer, comme un puits d'énergie qui attendait d'être exploité. Ravenna laissa le fluide qui jaillissait de la bouche de Rose l'emplir tout entière, des orteils jusqu'au sommet du crâne. Elle sentit sa peau se tendre. La main qui étranglait Rose apparaissait plus jeune désormais, les taches brunes avaient

disparu. Ses épaules n'étaient plus voûtées. Elle s'était redressée et la puissance circulait en elle. Elle vivrait éternellement ainsi, jamais elle ne vieillirait, sa beauté demeurerait telle qu'elle était.

Lorsque tout fut fini, Ravenna desserra son étreinte. Rose tomba à genoux. Elle avait maintenant les mains noueuses, le visage ratatiné et ridé, les cheveux secs et gris. Elle se replia sur le sol, le dos rond. Elle semblait avoir quatre-vingts ans. Il ne restait plus une trace de la belle jeune fille qu'elle était.

Ravenna posa sur son frère un regard exultant. Même lui paraissait rajeuni par la puissance renouvelée de sa sœur. Le sort que leur avait jeté leur mère pour les lier l'un à l'autre devint plus apparent encore lorsque Ravenna se concentra sur Finn. Il sentit son teint retrouver son éclat, ses yeux s'animer d'une nouvelle étincelle. Sa vigueur revenait, elle aussi. Ses muscles saillaient sous sa chemise de lin.

Ravenna ne ressentait aucune pitié pour la victime. Elle s'enivrait du pouvoir, de la douce griserie qui l'envahissait lorsqu'elle accaparait la jeunesse d'une autre. Rien ne pouvait l'arrêter. Elle était plus intelligente que le plus savant du royaume, plus redoutable que le plus féroce guerrier, plus belle que toutes les femmes ayant existé avant elle.

Elle se dirigea d'un pas décidé vers le miroir de sa chambre, souhaitant simplement admirer son reflet. L'homme-miroir confirmerait ce qu'elle savait déjà être la vérité. Elle désirait tant entendre sa voix à nouveau, être réconfortée par sa magie.

— Miroir, mon beau miroir, commença-t-elle. Dis-moi qui est la plus belle ?

Elle fixa la surface brillante. Son pouls s'accéléra lorsque le miroir fondit à ses pieds pour reformer la statue de bronze. Elle contempla son image dans le visage lisse et sans traits qui lui faisait face.

— Majesté, dit le miroir. Vous avez défié la nature, vous avez dérobé son fruit le plus merveilleux. Mais à ce jour, il existe bien une femme plus éblouissante que vous. Son existence même explique le déclin de vos pouvoirs.

Qui pouvait bien être plus belle qu'elle ? N'avait-elle pas dévoré la jeunesse des plus lumineuses jeunes filles du royaume ? A quoi bon, alors ? Ravenna serra les poings. Il

n'existait aucune femme plus belle, ni plus puissante, ni plus jeune. Le miroir se trompait – forcément. La colère la fit vaciller. L'euphorie qu'elle avait ressentie après avoir terrassé Rose fut bien vite évanouie.

— Qui est-ce ? Donne-moi son nom ! siffla-t-elle, les mâchoires serrées.

Elle faisait toujours face à son reflet.

— Blanche-Neige, répondit le miroir.

— Blanche-Neige ? répéta Ravenna, en s'étranglant. J'aurais dû la tuer alors qu'elle était enfant. C'est elle qui cause ma perte ?

L'homme se caressa le menton, l'air de réfléchir.

— Mais... elle est également votre trésor, ma reine. Il était sage de la garder auprès de vous. Car l'innocence et la pureté qui détruisent peuvent aussi guérir. Emparez-vous de son cœur, tenez-le entre vos mains et plus jamais vous n'aurez à voler la jeunesse des autres. Plus jamais vous ne vous affaiblirez, plus jamais vous ne vieillirez. L'immortalité sans aucun prix à payer...

Ravenna contempla ses mains en essayant d'imaginer ce que cela ferait de ne plus jamais les voir telles qu'elles étaient quelques minutes plus tôt seulement – ridées et couvertes de taches brunes. Quel effet cela ferait-il de ne plus avoir le souffle court, de ne plus sentir le poids des années sur elle ?

A quoi ressemblerait la vie éternelle ?

Elle émit un petit rire sourd, qui s'amplifia et finit par lui faire monter les larmes aux yeux. Blanche-Neige. Evidemment. Elle seule pouvait lui offrir ce cadeau. Voilà pourquoi elle l'avait épargnée – elle l'avait pressenti, des années plus tôt. Il y avait bien une raison à ce lien entre elles. Et elle se révélait à elle dans toute sa gloire...

— Finn ! hurla-t-elle, emportée par le rire. Amène-moi Blanche-Neige !

Cette hilarité lui procurait une légèreté reconfortante. Elle ferma les paupières, les larmes coulaient sur ses joues. Elle allait vivre éternellement. Il lui suffisait de tuer Blanche-Neige et de prélever son cœur. C'était si simple, si évident. Comment ne l'avait-elle pas compris plus tôt ?

Lorsqu'elle rouvrit enfin les yeux, elle était seule dans la pièce. Le miroir ressemblait à n'importe quel autre, il reflétait la chambre vide. L'homme-miroir avait disparu, mais ses mots résonnaient encore aux oreilles de Ravenna : *L'immortalité sans aucun prix à payer...*





Blanche-Neige gardait le visage collé aux barreaux. Une heure s'était écoulée depuis qu'ils avaient emmené Rose. Finn était venu, accompagné d'un garde, pour tirer la jeune fille de sa cellule. Elle s'était débattue, mais le garde lui avait maintenu les jambes. Ils l'avaient descendue comme ça, ignorant Blanche-Neige qui elle aussi, les suppliait d'arrêter.

Elle espérait que Rose allait bien. Elle voulait croire à un malentendu, elle aurait aimé se persuader que la fille serait finalement libérée, qu'aucun mal ne lui serait fait. Mais elle était rongée par l'inquiétude. Elle connaissait trop bien Ravenna. Et quel qu'ait été le crime de Rose (si toutefois il y en avait un), Blanche-Neige ne parvenait pas à se défaire de l'idée que la conversation qu'elles avaient eue aujourd'hui était la dernière.

Elle commença à arpenter sa petite cellule en se tordant les mains. Elle avait du mal à mettre de l'ordre dans ses pensées. Le duc Hammond était en vie, William se battait au nom de son père. Penser à eux lui donnait de l'espoir. La prison lui paraissait tellement plus exiguë désormais, Blanche-Neige ne supportait plus l'odeur du moisi, les cafards qui venaient avec la nuit. Elle souffrait de ne pas sentir le soleil. Tout ce qui s'était mis en sommeil au fil des années s'agitait à nouveau en elle. Elle avait besoin de sortir, de fuir ce cachot humide, de partir sur la route, à la recherche du duc Hammond. Elle avait besoin de retrouver sa famille.

Presque à l'instant où l'idée lui venait à l'esprit, un sifflement retentit. Elle se retourna et remarqua deux pies perchées sur le mur du château. Elle se souvenait de cette espèce, vue dans son enfance. Leur silhouette noire et lisse se détachait nettement sur le ciel gris clair. Leur queue constituait plus de la moitié de leur

corps en longueur, les plumes de leurs ailes se teintaient d'un surprenant bleu iridescent. Elles se tenaient là, tête penchée dans sa direction, comme si elle les avait attirées jusqu'à elle par une étrange magie.

Elle approcha de la fenêtre pour mieux les observer. Elles battirent des ailes une fois, le bleu du plumage étincela.

— Vous essayez de me dire quelque chose ? murmura-t-elle, en se demandant si c'était une hallucination. Que faites-vous là ?

Les pies sautillèrent sur leur perchoir jusqu'à la pente du toit. Les bardeaux de bois étaient pourris par endroits. Le goudron noir, poisseux, avait fondu à cause du soleil. Il fallut un moment à Blanche-Neige pour remarquer le clou qui se trouvait pile entre les deux oiseaux. Il était tordu à un angle qui le mettait à sa portée.

Blanche-Neige tendit le bras à travers les barreaux pour saisir le clou, qui mesurait un peu moins de dix centimètres, mais il resta fixé dans le toit. Elle le remua d'avant en arrière pour essayer de le détacher. Les pies ne bougèrent pas de leur place tout le temps qu'il lui fallut pour déloger le morceau de métal rouillé. Elle y était presque parvenue lorsque des pas résonnèrent dans le couloir. Elle entendit les pleurs étouffés de Rose, la porte de son cachot qui s'ouvrait. *Elle était encore en vie.* Cela eut pour effet de la motiver davantage.

Les pies, qui avaient dû sentir le danger, s'envolèrent pour un arbre situé non loin.

— Allez, murmura Blanche-Neige pour se donner du courage.

Elle tira avec violence, une fois, puis une autre. Finn referma la grille de la cellule voisine. Il se dirigea vers la sienne. Elle mobilisa toutes ses forces et tira un grand coup, une dernière fois. Le clou céda et, dans son élan, elle bascula sur le sol. Elle regagna son lit à toute vitesse et s'enveloppa dans sa couverture, le clou rouillé dans sa main.

Blanche-Neige fit semblant de dormir. Elle entendait Finn faire les cent pas juste devant sa porte. Pour finir, elle ouvrit les yeux, comme s'il l'avait tirée du sommeil.

— Je vous réveille ? demanda-t-il.

Sur ce, il tourna la clé dans la serrure et entra.

Blanche-Neige secoua la tête et serra le poing autour de son arme de fortune. Elle se demandait ce que Finn lui voulait aujourd'hui.

— C'est la première fois que vous entrez, dit-elle doucement.

Elle glissa le clou entre deux de ses doigts, ne laissant dépasser que la pointe rouillée.

Finn, la tête penchée, examinait la jeune fille. Il paraissait sous le charme. Elle lui adressa un petit sourire pour l'attirer jusqu'à elle.

— Ma reine ne me le permet pas. Elle vous veut pour elle seule.

— J'ai peur d'elle, tenta Blanche-Neige.

Elle étudiait son visage, son nez pointu, ses cheveux blonds parfaitement coupés, peignés de manière à dissimuler son large front. Il était exactement tel qu'il était le jour où elle l'avait vu pour la première fois, le soir du mariage de son père. Sa peau restait aussi fraîche qu'à l'époque.

Il vint s'installer au bord du lit. Elle se mit à compter ses respirations, pour garder son calme. Elle se redressa, remonta ses jambes vers elle, de manière à s'asseoir à côté de lui, son poing toujours fermé.

— Tout va bien, princesse, roucoula Finn en lui caressant le bras. Vous ne serez plus jamais enfermée dans une prison.

Il était vêtu de son éternel costume de cuir, dont le col haut dissimulait son cou. Il était si près d'elle qu'elle croyait voir son propre reflet dans la matière cirée et brillante.

Blanche-Neige serra le clou rouillé.

— Que me veut-elle ? demanda-t-elle.

Finn écarta les quelques mèches qui retombaient sur le visage de Blanche-Neige. Ses doigts épais s'attardèrent sur ses pommettes. Elle dut mobiliser toute sa volonté pour ne pas montrer le dégoût qui l'envahissait à son contact.

A ce moment-là, il attrapa un objet qu'il portait à la ceinture. Il le tira si rapidement de son fourreau qu'elle ne l'identifia pas tout de suite.

— Votre cœur, répondit-il en soulevant sa dague.

Blanche-Neige fixa la lame scintillante, puis les yeux vides de Finn. Elle leva le poing. Sans la moindre hésitation, elle le frappa au visage. Elle tenait le clou avec fermeté pour faire le plus de dégâts possible.

Une entaille s'ouvrit dans sa joue, juste sous son œil gauche, jusqu'à son nez. Le sang ruissela dans son cou, se répandit sur ses doigts et sur la couverture de laine.

— Qu'as-tu fait ? parvint-il à articuler.

Il voulut se relever, mais elle lui assena un violent coup de pied au côté. Elle attrapa le trousseau qui pendait à sa ceinture et se précipita vers la sortie, le cœur battant.

Elle verrouilla la porte qu'elle avait claquée derrière elle puis fonça vers celle de Rose. Blanche-Neige essaya une première clé. Ce n'était pas la bonne. Elle essaya la suivante, puis une autre encore, mais aucune ne fonctionnait. Elle fit courir ses doigts sur celles qui restaient, sa gorge se serra. Il devait y en avoir près d'une quarantaine.

— Gardes ! hurlait Finn dans le couloir. Gardes !

Il pressait son visage ensanglanté contre les barreaux.

Blanche-Neige jeta un coup d'œil dans la cellule de Rose, et ce qu'elle découvrit l'horrifica : blottie tout au fond se trouvait une vieille femme au visage ratatiné par l'âge et aux longs cheveux gris. Elle portait la robe de Rose, elle avait les mêmes grands yeux bleus, mais elle était méconnaissable.

— Fuis, lui ordonna la vieille femme en venant serrer sa main. Va-t'en, je t'en prie. Sinon, tu n'y arriveras pas.

Blanche-Neige lui rendit son étourdissement et lui confia les clés. Elle s'engouffra ensuite dans l'escalier en colimaçon qui permettait de rejoindre le corps principal du château. Elle dévala les marches deux à deux, la tête lui tournait un peu plus à chaque palier. Elle entendait encore Finn hurler quelque part au-dessus d'elle lorsqu'elle atteignit le bas et manqua de s'effondrer à terre.

Le troisième étage était calme. Elle le reconnut immédiatement, d'après ses souvenirs d'enfance. C'était ici que vivaient le duc Hammond et William autrefois. Les fenêtres étaient drapées de rideaux d'un rouge profond, une armoire en bois sculpté était installée contre le mur opposé. Elle

connaissait la moindre de ces pièces comme sa poche. Elle s'élançait vers l'autre côté de l'aile lorsque deux gardes se précipitèrent dans l'escalier, arme au poing. Elle le lut dans leurs yeux : ils savaient déjà qu'elle s'était évadée.

— Attrapez-la ! cria l'un alors qu'ils couraient dans sa direction.

Elle dévala l'escalier, sans oublier de fermer le verrou de la porte. Elle ne prit pas la peine de regarder derrière elle. Les soldats chargèrent, le bois craquait sous l'effet de leurs coups. Il fallait qu'elle atteigne la cour. Elle pouvait soulever la herse et s'échapper, comme le duc Hammond et William des années plus tôt.

Il suffit que j'arrive jusque-là, se persuada-t-elle.

En bas, elle se retrouva soudain à l'extérieur. La lumière était si vive qu'elle lui brûla les yeux. Elle se protégea le visage du soleil. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas vu le jour, c'était presque trop. Même le vent lui semblait bizarre, sur sa peau.

Avant d'avoir le temps de s'y habituer, elle entendit des bruits de pas derrière elle. Des gardes qui sortaient de la salle du trône envahirent la cour. Ils étaient dix, au moins. Tous portaient la même armure noire. Elle regarda l'aile est du château, où se trouvait la herse, mais deux cavaliers galopèrent déjà dans sa direction, ayant quitté leur poste à l'entrée. Il n'y avait aucune issue.

Elle se figea sur place, une main sur le cœur, ne sachant que faire. Elle entendit soudain un léger froissement d'ailes. Les deux pies qu'elle avait aperçues par sa fenêtre survolaient la cour, quelques mètres au-dessus de sa tête. Elle se frotta les yeux, craignant un tour de son imagination. Elles semblaient si réelles. Les rayons du soleil, qui se déversaient sur leurs ailes, faisaient chatoyer leurs plumes bleues.

Elles descendirent en piqué sur Blanche-Neige puis filèrent en direction de l'ouest, où étaient plantés des arbustes à fleurs, pour l'heure bruns et flétris.

Exactement comme le clou, se dit-elle.

Elle les imita, se doutant qu'elles souhaitaient lui montrer quelque chose.

Derrière elle, les gardes gagnaient du terrain. Quant aux cavaliers, ils étaient presque sur elle. Elle entendait le claquement sonore de leurs sabots sur les pavés.

— Saisissez-la ! Elle est coincée ! hurla quelqu'un à la meute venue de la salle du trône.

La jeune fille continua de suivre les deux oiseaux. Ils approchaient d'une imposante muraille de pierre. Elle baissa les yeux, comprenant enfin ce qu'ils voulaient lui indiquer. Entre deux buissons chétifs se trouvait l'entrée des égouts du château. Le trou, d'une soixantaine de centimètres de large était juste assez grand pour qu'elle puisse s'y faufiler.

Les pies s'envolèrent, Blanche-Neige se laissa tomber de biais sur le dallage, puis elle s'enfonça dans le système de canalisations. Elle resta sur place un moment, agrippée au mur, avant de se laisser avaler par l'obscurité pestilentielle, presque irrespirable.

Elle fut immédiatement emportée par le courant. Au-dessus d'elle, un garde se pencha pour tenter de la suivre, mais le passage était trop étroit, il resta coincé aux hanches. Elle vit ses jambes qui s'agitaient frénétiquement dans le vide.

— Ouvrez le portail ! La princesse s'est échappée ! cria un des gardes, dont la voix résonna dans le tunnel où elle continuait d'avancer.

Blanche-Neige voulut s'accrocher aux parois au passage, mais elles étaient couvertes d'algues gluantes, et la pierre était si glissante qu'elle ne trouvait pas de prise. La matière poisseuse et verdâtre s'incrustait sous ses ongles, sans qu'elle parvienne à s'arrêter.

Après toutes ces années de captivité, ses jambes n'étaient pas assez solides pour la maintenir à flot. Elle les agitait avec autant de force qu'elle le pouvait pour lutter contre le courant, elle battait des bras. Il y eut un rétrécissement dans le tunnel et elle fut entraînée par le fond.

Elle disparut sous le magma écumant et les ténèbres s'abattirent sur le monde autour d'elle.





L'eau l'aspira dans un long tuyau très étroit, elle sentait les murs se resserrer autour d'elle, frôler ses épaules. Elle tenta de se faire aussi petite que possible, pliant les bras sur sa poitrine, croisant les jambes. Elle n'osait pas lutter, tant elle craignait de rester coincée.

Au bout d'un moment, le tunnel aboutit dans une étendue d'eau, libérant enfin ses membres. Ses poumons l'élançaient, elle avait désespérément besoin de reprendre sa respiration. Elle leva les yeux vers la surface, près de cinq mètres au-dessus de sa tête. Les algues qui y flottaient projetaient des ombres sur son visage. D'une violente impulsion du pied, elle fonça en direction du soleil, mais la couche d'algues se révéla trop épaisse pour qu'elle puisse la percer. Les végétaux s'emmêlèrent dans ses bras, ses jambes, l'attirant vers le bas.

Ce n'est pas possible, pensa-t-elle, prenant conscience de la réalité de sa situation. Elle agita les pieds avec l'énergie du désespoir, mais un paquet d'algues demeuraient entortillé autour de sa jambe. Elle manquait de forces. Ses poumons la faisaient souffrir. Elle continua de battre des bras jusqu'à ce qu'enfin la surface ne soit plus qu'à une poignée de centimètres. Quelques mouvements désordonnés parvinrent à la dégager, et elle jaillit à l'air libre.

Elle reprit son souffle avec difficulté. Au loin, les sabots résonnaient sur la pierre, les soldats étaient à sa poursuite. Elle fixa la rive, à peine à une centaine de mètres. Le château se nichait dans les collines juste au-dessus, non loin d'une falaise où poussaient arbres et buissons. Elle se mit à nager vers la terre, soulagée que les vagues la propulsent dans la bonne direction. Elle n'avait pas beaucoup de temps.

Sur la rive, elle découvrit de gros rochers gris disposés en lignes, qui créaient un énorme labyrinthe dans le prolongement du sable. Blanche-Neige approcha de la première entrée. Les parois, plus hautes qu'elle, étaient recouvertes de bernaches et d'algues sèches. Elle s'aventura dans le dédale de pierre, hésitant dès la première fourche qui se présenta devant elle. Ses souvenirs d'enfance manquaient de précision concernant le labyrinthe – c'était toujours William qui parvenait à trouver la sortie.

Sa robe était trempée, elle tremblait de froid. A nouveau, le bruit de sabots se fit entendre. L'armée se rapprochait. Finn avait sûrement déjà alerté Ravenna. Si lui ne la retrouvait pas, la magie de sa sœur y réussirait. Et elle finirait par avoir son cœur.

Blanche-Neige choisit de tourner à droite. Ses mains tremblaient. Elle s'apprêtait à passer un angle lorsqu'un doux sifflement attira son attention.

Les deux pies étaient de retour. Elles étaient posées sur le mur à sa gauche. De surprise, elle porta sa main à sa bouche. Les oiseaux décollèrent, prenant la direction opposée à celle qu'elle avait choisie. Elle les suivit à travers les imposantes roches, jusqu'à ce que le chemin aboutisse finalement sur le sable. Quelques mètres devant elle se tenait une splendide jument blanche. Elle était assise sur la plage, d'une façon qu'elle n'avait jamais vue chez un cheval, comme si elle attendait simplement qu'elle grimpe en selle.

Les bruits de sabots se rapprochaient.

— Là ! s'écria une voix d'homme.

Blanche-Neige tourna la tête vers le haut de la falaise. Les deux premiers cavaliers étaient visibles derrière les arbres. L'un la désignait à l'autre à l'aide de sa dague. Elle n'hésita pas une seconde. Elle courut jusqu'à la jument et se propulsa sur son dos. L'animal se leva et s'élança sur la plage.

Elles galopèrent le long des vagues qui venaient s'écraser tout près d'elles. Blanche-Neige ne cessait de jeter des coups d'œil par-dessus son épaule. Le sel des embruns lui piquait les yeux. L'armée de Finn, qui avait descendu la falaise à toute vitesse, se trouvait juste derrière.

Enfin, les pies se dirigèrent sur la droite, s'enfonçant dans les terres. La jument les suivit jusque dans l'épaisse forêt, tout comme l'armée qui continuait de les pourchasser, zigzaguant entre les arbres.

Blanche-Neige se souvenait de ce terrain. Il était situé aux proches environs de l'un des villages. Autrefois, elle avait paradé dans ces endroits en compagnie de ses parents, saluant depuis son carrosse ouvert les enfants du village. La famille royale était attendue par tous. Chacun avait revêtu ses plus beaux habits, des pétales de roses avaient été jetés sur la route de terre. Mais comme elle approchait du hameau, Blanche-Neige eut beaucoup de mal à le reconnaître. La plupart des maisons avaient été réduites en cendres, il n'en restait plus que des tas de gravats. D'autres étaient condamnées. Tout comme le vieux puits, sur la place centrale, qui avait été scellé.

La jument continua sur sa lancée, laissant derrière elle l'école, calcinée. Au bout de la route de terre, quelques enfants apparurent sur le seuil d'une chaumière dont le toit montrait des trous béants. Blanche-Neige donna une petite tape sur le flanc de sa monture, mais celle-ci refusa de s'arrêter. Elle comprit pourquoi en voyant les enfants de plus près. La panique se lisait dans leurs yeux. Ils étaient tous d'une maigreur extrême, on aurait dit des squelettes ambulants. L'un avait le nez en sang, l'autre était si frêle qu'il tenait à peine debout. Ils se déplaçaient lentement et observaient le cheval avec une étrange curiosité.

Blanche-Neige poursuivit sa course, à travers les bois d'abord, mais à mesure que la jument progressait, il se trouva de moins en moins de végétation pour les dissimuler. Elle termina complètement à découvert, au beau milieu d'un champ nu. Des souches pourries jonchaient le sol calciné d'une clairière où les arbres poussaient autrefois nombreux. Partout régnaient la mort et la destruction. Le royaume n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été.

Blanche-Neige gardait les yeux rivés sur les deux oiseaux devant elle, qui franchirent une crête. Juste derrière cette pente raide s'élevait un mur d'arbres millénaires dont les troncs avaient un diamètre de près de deux mètres. La gorge de

Blanche-Neige se serra. Enfant, elle avait entendu parler de la Forêt des Ténèbres. Sa mère lui racontait des histoires de magie qui s'y déroulaient : ces plantes qui s'enroulaient autour de vos chevilles, les étranges créatures qui hantaient les sous-bois, le sable mouvant capable de vous engloutir d'une traite. Aucun de ceux qui pénétraient dans la Forêt des Ténèbres n'en ressortait vivant.

Blanche-Neige se retourna. Finn et ses soldats gravissaient maintenant la colline. Ils l'auraient rattrapée d'ici quelques minutes. Elle talonna sa jument pour la pousser à continuer. L'animal hésita devant les arbres gigantesques. La forêt était cernée par un nuage de brouillard très dense qui semblait émaner des troncs. On n'y voyait pas à plus d'un mètre.

— Allez, murmura Blanche-Neige en flattant l'encolure de sa monture.

Elles s'élancèrent dans la forêt, encerclées par la brume. Les pies s'étaient évanouies dans l'épais nuage blanc. Blanche-Neige jeta un coup d'œil vers les branches, au-dessus de sa tête. D'étranges rapaces s'interpellaient là-haut, leurs cris gutturaux la firent frissonner. La jument progressait avec lenteur entre les arbres. Blanche-Neige expira doucement, les mains tremblantes. Les bruits des hommes de Finn se dissipèrent dans le décor, elle n'entendait plus que la Forêt des Ténèbres et ses terrifiants échos.

La jument fit un pas, puis un autre et soudain le terrain céda sous elle. Elle se cabra, projetant sa cavalière à terre. Celle-ci heurta le sol avec violence, au point qu'elle en eut le souffle coupé. Lorsqu'elle releva la tête, la jument blanche avait disparu dans le brouillard comme elle était arrivée.

Blanche-Neige resta là un moment sans bouger, en tentant de reprendre sa respiration. Le sol était détrempé, la mousse épaisse gagnait sur ses doigts, comme pour les avaler. A quelques mètres, elle identifia le bruit de pas spongieux des soldats qui s'infiltraient à leur tour dans la forêt.

Elle se leva et s'éloigna dans la direction opposée, bien qu'elle ait été incapable de voir où elle mettait les pieds. La brume laiteuse l'enveloppait totalement. En se retournant, elle aperçut brièvement la silhouette d'un homme. Elle se mit à

courir, plus vite, pour échapper à ses poursuivants. Elle continua ainsi, le souffle rauque, haletant, jusqu'à ce que le bout de son pied se coince dans une énorme racine, l'envoyant valser à travers les airs. Elle atterrit dans un bruit sourd sur un parterre de champignons orange et rouge.

Un nuage de pollen s'éleva autour d'elle, la poudre jaune, collante, se déposa sur son corps tout entier. Elle comprit aussitôt que quelque chose n'allait pas. La tête lui tournait, ses yeux voyaient flou. Elle se leva, pour tenter de reprendre sa route, mais la Forêt des Ténèbres lui parut plus étrange encore. Les arbres semblaient des silhouettes encapuchonnées, menaçantes et noires, qui n'attendaient qu'une chose, la ramener au château.

— Tu n'aurais pas dû t'enfuir, très chère, siffla l'un d'entre eux, dont la branche se faufila jusqu'à sa joue pour y déposer une caresse.

Un autre sautilla jusqu'à elle après avoir déployé un immense effort pour arracher ses racines géantes.

— Regardez-moi ça, une princesse !

Il se pencha. Blanche-Neige dévisagea sa face sombre à l'écorce entaillée par une hache.

— Lâchez-moi... murmura-t-elle.

Elle avait la bouche remplie de pollen jaune, elle le sentait coller sur sa langue.

— ... laissez-moi tranquille.

Mais la forêt était en train de l'engloutir. Au-dessus de sa tête, des chauves-souris tournoyaient. Lorsqu'elles planaient juste devant elle, elle voyait leurs canines de vampire, leur gueule sanglante.

— Pitié, non ! cria-t-elle en les voyant s'abattre sur elle, la pourchasser jusqu'au plus profond des bois. Partez, laissez-moi !

Mais elle était trop faible. Son corps lui paraissait lesté de pierres. Elle avait du mal à garder les yeux ouverts, pourtant elle continuait d'avancer, de s'éloigner des hommes de Finn. Quelques secondes plus tard, elle s'effondra, le pollen magique l'avait fait basculer dans un étrange et profond sommeil.





Ravenna tournait en rond dans la salle du miroir, griffant les murs de pierre, dans un tintement de son gantelet en cotte de mailles. La peau autour de ses ongles était à vif, ensanglantée, mais peu lui importait. Blanche-Neige était sa seule obsession, elle était quelque part en dehors de l'enceinte du château et, dans sa poitrine, son cœur battait encore. Elle était toujours vivante.

Ravenna avait manqué sa chance. Cette fille, qui avait passé de si longues années enfermée dans la tour, avait maintenant disparu. Ravenna se demandait pourquoi elle n'avait pas compris plus tôt. Ces lèvres rouge sang, cette peau parfaite, ce teint diaphane, ces cheveux noirs comme la nuit. Sa beauté naturelle était là depuis toujours, prête à être dévorée. Et voilà qu'il était trop tard.

Un léger coup à la porte annonça Finn, qui apparut sur le seuil, le visage meurtri par l'agression de Blanche-Neige. Ravenna se tourna vers lui avec furie et, dans un élan, se rua sur lui, ses poings martelant sa poitrine avec violence.

— Tu as juré de me protéger ! hurla-t-elle, et chaque mot était lourd de douleur. Tu ne comprends donc pas ce que signifie cette fille pour nous ? C'est mon avenir. Sans elle je ne suis rien.

Ravenna parvenait à peine à respirer. Elle sentait les murs se refermer sur elle. Tant que Blanche-Neige serait libre, elle serait à jamais entravée, et ses pouvoirs, vulnérables.

— Je te l'ai dit, commença Finn d'un ton calme, comme si tout était normal, en lui prenant les mains. Mes hommes l'ont pourchassée jusque dans la Forêt des Ténèbres. Elle est probablement morte à l'heure qu'il est.

Ravenna secoua la tête. C'était la faute de Finn – son propre frère ! C'était lui le responsable. Même au sein du château, la loyauté n'existait pas. Il n'y avait personne en qui elle puisse avoir confiance. Cette fille, si jeune et si fragile, avait réussi à prendre la fuite grâce à un simple clou.

Finn ne l'aurait-il pas laissée partir ? Avait-il abandonné ses recherches trop facilement, sachant que son échec lui rendrait sa liberté ? Après tout, il avait passé tant d'heures dans cette tour, à l'observer, à la regarder dormir.

— *Je le savais*, pensa Ravenna en serrant fort ses mains. *Au fond de lui, il l'aime.*

— Elle ne m'est d'aucune utilité perdue là-bas, gronda-t-elle. Je ne peux pas me servir de mes pouvoirs dans la Forêt des Ténèbres. Il me faut son cœur.

Elle martela son torse une fois de plus, satisfaite de le voir grimacer de douleur.

Elle tenta de le frapper à nouveau, il l'en empêcha.

— Ne t'ai-je pas tout donné ? demanda-t-il.

Ses yeux gris se fixèrent sur elle, comme pour lui rappeler tous les ordres qu'il avait exécutés par le passé, les citoyens emprisonnés et assassinés, les jeunes filles amenées au château pour lui rendre ses pouvoirs.

Ravenna se dégagea.

— Et moi, ne t'ai-je pas tout donné ? siffla-t-elle en écho, lui remémorant le lien qui les unissait. *Tout ?*

Elle restait forte, puissante, pour lui. Sans sa magie, les rebelles auraient déjà pris le château. Ils seraient morts, l'un comme l'autre.

Ils restèrent figés ainsi un moment, à se faire face, jusqu'à ce qu'elle tende la main pour lui caresser la joue. Du bout du pouce, elle suivit les contours de sa blessure. La plaie se referma à ce contact, le sang disparut, les tissus furent instantanément guéris par sa magie. Lorsqu'elle enleva sa main du visage de son frère, il avait retrouvé son apparence, sa peau tendue, sans la moindre ride, ni la plus petite cicatrice.

Il passa ses doigts à l'endroit où elle aurait dû se trouver.

— Je ne te décevrai plus, murmura-t-il en baissant la tête en signe de respect. Je t'ai amené quelqu'un qui connaît bien la

Forêt des Ténèbres. Un homme qui saura la traquer, si jamais elle avait survécu.

Pour la première fois de l'après-midi, Ravenna sentit son rythme cardiaque ralentir. Elle considéra Finn : il affichait un petit sourire, comme pour laisser entendre qu'il savait, depuis le début, comment tout cela se terminerait.

— Bien, mon frère.

Elle sourit. Un rire diabolique s'échappa de ses lèvres lorsqu'elle imagina Blanche-Neige, seule, là-bas. Ils la retrouveraient, tout simplement. D'ici à un jour, elle serait de retour.

— Très bien, Finn, dit-elle en prenant son frère par le bras et en l'entraînant vers la porte. Maintenant, mène-moi à lui...

*

Depuis la fenêtre de la salle du trône, Eric observait les corbeaux, dehors. Perchés sur la muraille des remparts, ceux-ci scrutaient la colline en dessous d'eux. Ils étaient là aussi, le jour de l'enterrement de Sara, posés sur le toit de l'église, la tête penchée, à l'affût. Deux indésirables. Ils étaient restés là durant toute la cérémonie, les ténèbres incarnées, lâchant de temps à autre un croassement. Dès que le prêtre avait regagné l'église, Eric, qui ne supportait plus leur présence, leur avait jeté des cailloux, les maudissant chaque fois qu'un d'eux les frôlait.

Et voilà que des années plus tard, il se trouvait dans le château de la reine, avec sa chemise trempée de whisky, son pantalon dégoûtant, ses poches vides. Aussi furieux et triste qu'à l'époque. Sara – sa magnifique Sara – n'était plus. Il frappa la main contre le carreau pour effrayer les corbeaux.

A l'autre bout de la pièce, deux gardes brandirent leur épée, menaçants. Il leur rit au nez. Son corps tout entier souffrait de la nuit passée. Une douleur lancinante surgissait dans sa tempe à chaque mouvement de tête. S'il se tournait trop vite, il était pris de vertiges. Les effets de l'alcool ne s'étaient pas encore dissipés.

— Alors, où est-elle ?

Il avait interpellé les deux soldats près de la porte. Sa voix résonna dans l'imposante salle du trône, mais ni l'un ni l'autre des hommes en armure noire ne répondit.

Il buvait à la taverne du village quand on l'avait convoqué au château, cela faisait longtemps qu'il n'avait pas été soûl à ce point, aussi n'avait-il pas eu le choix, vraiment. Lorsqu'ils l'avaient jeté en travers du cheval, il n'était tout simplement pas en état de résister.

— La reine exige votre présence, avait annoncé l'homme.

C'était la seule chose dont il se souvenait. Mais Eric n'en savait pas plus. Ces temps-ci, il se sentait totalement inutile. Les vaches étaient sûrement plus productives que lui. Si la reine avait besoin de l'aide de quelqu'un, ce ne devait pas être lui. Il passa sa main dans ses cheveux gras pour les écarter de son visage.

La reine fit son entrée, un jeune homme sur les talons. Eric le remarqua à peine tant il était ébloui par la beauté de cette femme. Elle irradiait. Sa peau rayonnait, ses joues étaient roses, sa chevelure blonde remontée en tresses dégageant son visage. Elle ouvrit les pans de son manteau noir de jais, révélant une robe décolletée sur les épaules qui mettait en valeur sa poitrine. Le tissu métallisé était brodé de dents de loup. Elle le dévisagea de ses yeux bleu perçant. Ce regard exigeait qu'il se redresse, ce qu'il fit aussitôt. En théorie, elle était sa reine. La reine maléfique. Il ne l'avait encore jamais vue d'aussi près.

Elle approcha de lui, ne laissant entre eux que quelques centimètres. Une couronne d'argent était posée sur sa tête, ornée de chaînes qui pendaient de chaque côté. Elle fronça le nez à l'odeur nauséabonde qui se dégageait de sa chemise trempée de sueur.

— Mon frère me dit que vous êtes veuf, que vous êtes un ivrogne et que vous êtes surtout l'un des rares à vous être aventuré dans la Forêt des Ténèbres.

Elle désigna d'un grand geste l'homme en veste de cuir qui se tenait derrière elle. Eric vit alors que le frère de la reine était celui-là même qui l'avait trouvé à la taverne et ramené jusqu'ici.

— Un de mes prisonniers a fui jusque là-bas, poursuivit-elle. Eric secoua la tête.

— Alors, il est mort...

— *Elle*, corrigea Ravenna en levant un doigt orné d'une bague.

Eric croisa les bras sur sa poitrine pour tenter de se stabiliser. Il avait l'impression que la pièce bougeait.

— Alors *elle* est *sans aucun doute* morte, rectifia-t-il à son tour.

La reine se pencha si près de lui que les chaînes qui pendaient de sa coiffe effleurèrent sa tunique de cuir. Il se dégageait d'elle un parfum de roses mortes.

— Trouvez-la. Ramenez-la-moi.

Eric refusa d'un signe de tête. Il avait été chasseur, autrefois, bien avant la mort de Sara. Il avait traqué des proies dans ces bois et manqué perdre la vie. Même équipé des meilleures armes, des cartes les plus précises, la plupart des gens ne dépassaient jamais les cinq cents premiers mètres.

— J'ai suffisamment fréquenté la Forêt des Ténèbres pour savoir que je n'y retournerai pas, annonça-t-il.

Il s'apprêtait à quitter la pièce quand Ravenna le rattrapa par le bras.

— Vous serez joliment récompensé, ronronna-t-elle.

Eric éclata de rire. Comme si cela avait de l'importance.

— Que ferai-je de votre argent si je ne suis plus qu'un cadavre, les yeux crevés par les corbeaux ?

Pour autant, elle ne le lâcha pas. Au contraire, elle resserra son étreinte et ses ongles s'enfoncèrent dans la peau de l'homme. Elle sourit, puis approcha au point que leurs lèvres n'étaient plus séparées que par quelques centimètres.

— Crois-moi, tu feras ça pour moi, chasseur.

Eric fixa la main sur son bras. Ainsi ce n'était pas une requête, c'était un ordre.

— Et si je refuse ?

La reine adressa un signe de tête aux soldats près de la porte. Ils abaissèrent leur lance, la pointèrent sur lui. Eric contempla les lames et ne ressentit rien. Aucune peur. Aucune tristesse. Elle menaçait sa vie, mais elle se trompait sur son compte. Elle ne pouvait le priver d'une chose dont il ne voulait plus.

— Vous me feriez une faveur, railla-t-il, en écartant les bras et en fermant les yeux.

Le visage de Sara lui apparut. Elle hurlait, la tache de sang sur sa robe grandissait à l'endroit où l'intrus l'avait poignardée.

— Je vous en supplie, ajouta-t-il.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, la reine le dévisageait toujours.

— Vous souhaitez donc retrouver votre bien-aimée ? l'interrogea-t-elle.

Il recula d'un pas, se demandant ce qu'elle savait sur Sara. Quelle était l'étendue de son pouvoir ? Avait-elle lu dans ses pensées ?

Il sentit sa poitrine se gonfler de rage. Entendre ses mots – *votre bien-aimée* – dans la bouche de cette sorcière, c'était trop. Que savait-elle de son amour ? Il attrapa la reine à la gorge. Ses bracelets tintèrent.

— Ma femme ne vous regarde pas, gronda-t-il.

Les soldats se précipitèrent sur eux, mais la reine tendit la main pour les empêcher d'approcher. Elle avait les yeux pleins de larmes, le visage rougi à cause de l'air prisonnier de ses poumons. Elle le fixait cependant, et un étrange sourire flottait sur ses lèvres, comme si elle aimait jouer ainsi avec lui. Il la relâcha pour s'éloigner d'elle le plus possible. Il s'écarta, mais elle revint se placer juste devant lui afin qu'il ne puisse pas lui échapper.

— Elle vous manque ? lâcha-t-elle d'une voix rauque, en se massant le cou, à l'endroit où il l'avait saisie. Que donneriez-vous pour la faire revenir ?

Eric ne répondit pas. Il sentait le nœud dur monter dans sa gorge. Les nuits où Sara lui rendait visite étaient les plus difficiles. Il voyait son visage en rêve. Il embrassait le grain de beauté minuscule dans sa nuque, enfouissait le nez dans ses cheveux, humait le doux mélange de savon et d'huile de gardénia. Elle paraissait si vivante dans ces moments-là, plus qu'elle ne l'avait jamais été, lui semblait-il. Il se réveillait d'un bond, hors d'haleine, le visage bouffi, ruisselant de sueur, prêt à tout sacrifier pour la retrouver.

Il s'essuya les yeux en essayant d'échapper au regard de cette femme.

— Vous avez sûrement entendu parler de mes pouvoirs, poursuivit-elle. Ramenez-moi la fille, je vous rendrai votre aimée.

— Rien ne pourra me la rendre, clama Eric.

Il avait enterré Sara dans une tombe aux abords du village, déposé son corps dans le sol glacé. Il avait érigé lui-même la pierre tombale.

La reine saisit son menton et attendit qu'il veuille bien croiser son regard. Elle le fixait avec intensité, le visage grave.

— Oh si, je le peux, siffla-t-elle. Crois-moi, chasseur. Une vie en échange d'une autre.

Il y avait quelque chose dans ces yeux gris-bleu qui le transperçaient littéralement, comme si elle pouvait voir tout en lui, le passé, le présent, toute la peur et la douleur qu'il avait pu rencontrer. Ses désirs les plus chers. D'un coup, elle connaissait sa vie, son âme, ses matinées dans l'obscurité de la taverne à boire pour sombrer dans l'oubli. Elle savait que malgré tous ses efforts, il ne pouvait empêcher Sara d'habiter ses pensées. Il se surprenait encore à lui parler, à fredonner ses airs préférés. Il l'apercevait dans le visage d'inconnues croisées au détour d'une rue.

Qui était cette prisonnière, pour lui ? Quelle importance, s'il devait périr dans la Forêt des Ténèbres ? Lentement, avec assurance, il plongea son regard dans celui de la reine et opina. Il s'exécuterait. Il irait là-bas, il se fraierait un passage à travers ces bois hantés, il retrouverait la prisonnière.

Il n'avait plus rien à perdre.





À l'orée de la Forêt des Ténèbres, Eric scrutait les ombres tapies entre les arbres. Il s'y était déjà aventuré, sans dépasser une centaine de mètres, toutefois. Sa dernière visite avait suivi l'accession au pouvoir de la reine. La nourriture était rare à l'époque. Il avait pisté un jeune chevreuil à travers la clairière, quand soudain l'animal avait filé en direction de la brume tourbillonnante. Tout le monde au village savait que la Forêt des Ténèbres engloutissait des hommes tout entier. Tout le monde avait entendu parler des serpents géants qui s'enroulaient autour des chevilles et vous étranglaient jusqu'à la mort, des fleurs empoisonnées qui tuaient au premier contact. Mais il avait le ventre vide et il était difficile de résister à la promesse de plusieurs jours de viande.

Quelques minutes après s'être enfoncé dans le brouillard, il avait été mordu par une araignée, une gigantesque bête rouge et gris tombée d'un arbre. Il ne l'avait même pas vue avant qu'elle soit sur lui. Il avait mis trois semaines à guérir. La chair avait pourri autour de la morsure. Il avait eu la fièvre pendant près d'une semaine, chaque jour pire que le précédent, provoquant de violentes convulsions qui le réveillaient la nuit. Il avait juré de ne plus y remettre les pieds.

Mais aujourd'hui, après avoir traversé son propre enfer, la Forêt des Ténèbres ne lui paraissait plus si menaçante. Il était seul. Personne ne l'attendait à la taverne. Tout ce que la Forêt pouvait lui prendre, il l'avait déjà perdu.

— Faites exactement comme moi, ordonna-t-il à Finn, qui se tenait derrière lui, quatre soldats dans son sillage.

Ils étaient tous en nage, le visage blême de terreur.

Eric fit un premier pas dans la brume. Ses mains tremblaient à cause du manque d'alcool. Il voulut attraper la flasque de rhum qu'il portait au ceinturon, mais changea d'avis. Il fêterait ça lorsqu'ils auraient retrouvé la prisonnière.

Les bois se transformèrent très vite en zone humide. Pour avancer dans le marécage, il posa le pied sur l'une des roches couvertes de mousse. Elle s'enfonça d'un centimètre, mais s'avéra assez solide pour le soutenir. Il se déplaça de pierre en pierre, une deuxième, puis une troisième, dans un bruit de vase qui semblait les aspirer en sourdine. Cette eau était empoisonnée, il le voyait aux ossements de petits animaux qui surgissaient de ses profondeurs. Finn venait juste derrière et après lui, ses hommes. Ils continuèrent ainsi en silence, traversant le gigantesque marais une pierre après l'autre.

Eric atteignit la rive le premier et aida ses compagnons à rejoindre la terre ferme. D'immenses oiseaux planaient au-dessus d'eux. Un descendit en piqué, manquant de peu la tête d'un soldat. Eric tendit l'oreille, guettant un claquement dans les branches, un froissement des feuilles. Il n'entendit rien que les murmures étranges de la forêt. Les gens disaient que les bois se nourrissaient de vos faiblesses et que les forces des ténèbres pouvaient vous attirer jusqu'à elles, car elles connaissaient vos désirs les plus intimes. Les mots étaient incompréhensibles, mais des voix à peine audibles semblaient venir des arbres.

Finn voulut le doubler pour traverser un champ de champignons. Eric le rattrapa par le bras.

— Faites exactement comme moi, insista-t-il.

Sur ce, il tira sur la manche de sa chemise trempée de sueur pour recouvrir son nez et sa bouche. Finn et ses hommes l'imitèrent.

Ils s'enfoncèrent dans le champ entourés de nuages de pollen, dont certains grains jaunes se collaient à leur visage, à leurs cheveux. Eric s'agenouilla pour examiner les champignons écrasés à ses pieds. Il y en avait toute une ligne, qui menait jusqu'à un groupe d'arbres frêles. Il écarta quelques champignons, révélant une empreinte dans la terre.

Il garda les yeux rivés sur le bosquet droit devant. Quelque chose venait de bouger. Il était si concentré qu'il n'avait pas

remarqué que l'un des soldats s'était aventuré de l'autre côté, où une mare reflétait le ciel gris. Eric se retourna à l'instant où une créature indéterminée émergeait de ses profondeurs pour transpercer la poitrine de l'homme à l'aide de sa queue hérissée de piquants. En quelques secondes, le soldat fut entraîné sous l'eau, son dos disparut sous la surface miroitante.

Les autres s'apprêtaient à prendre la fuite, mais Eric leva la main pour les en empêcher. Il désigna les arbres gris. Il était certain que la prisonnière se trouvait là, il l'entendait se débattre contre l'enchevêtrement de ronces. Il était sur le point de dégainer sa hache quand une branche dut céder, car la silhouette apparut furtivement et s'enfuit dans la direction opposée, pour s'enfoncer dans la Forêt des Ténèbres.

Le chasseur s'élança à sa suite, sans plus dissimuler son visage. Il se déplaçait rapidement à travers l'épais brouillard en essayant de ne pas laisser son pied trop longtemps à un endroit, de crainte que la mousse et les plantes grimpantes ne s'enroulent autour de ses chevilles. Sa proie se trouvait à cinq mètres à peine. Elle progressait dans les bois denses, zigzaguant entre les arbres, et disparut finalement dans la brume. Eric ralentit pour mieux scruter les alentours. Il avait remarqué quelques buissons touffus juste devant, à droite. Les branches étaient cassées là où la prisonnière était passée.

D'un mouvement leste, il enfonça la main dans la broussaille et s'empara d'une de ses chevilles. Il n'eut pas besoin de beaucoup de force pour la tirer de sa cachette, mais elle se débattit tout de même. Elle se tordait dans tous les sens, aussi menue fût-elle.

— Lâchez-moi ! hurla-t-elle.

Elle se tourna vers lui, ses immenses yeux bruns le toisèrent.

Il recula un instant, hésitant. Elle était bien plus jeune qu'il ne l'avait imaginée, pas plus de dix-sept ans. Ses jambes étaient couvertes de griffures et de bleus. Il n'avait jamais vu un teint si pâle, sur lequel se détachaient des lèvres très rouges, de longs cheveux noirs. Lorsqu'il avait été question d'une prisonnière, il s'était plus ou moins figuré une méchante vieille peau jouant du couteau. Mais cette fille – *cette beauté* – ne faisait pas partie de ses hypothèses.

Il l'aida à se relever en tenant fermement son bras. Elle essaya de lui échapper, enfonçant ses talons dans la terre. Comme il ne la lâchait pas, elle lui mordit la main jusqu'au sang.

— Ça suffit !

Il voulut l'entraîner jusqu'à la clairière où Finn et ses hommes l'attendaient.

Mais elle résista et lui assena un coup violent sur la nuque.

— Elle va me tuer ! hurla-t-elle.

Des larmes avaient rempli ses yeux.

— J'ai été sa prisonnière pendant dix ans et maintenant elle va me tuer, pour rien. Je n'ai rien fait de mal.

Remarquant ses haillons et ses cheveux emmêlés, Eric songea qu'elle devait probablement dire la vérité. Mais, dix ans... *Pourquoi la reine aurait-elle enfermé une petite fille ?*

Il secoua la tête, pour ne pas se faire avoir par les supplices désespérées de la jeune fille.

— Je me fiche de ce que vous avez fait. Vous ne seriez pas la première prisonnière à vous déclarer innocente.

Les jambes de la jeune fille cédèrent sous elle. Elle se laissa tomber au sol, comme un poids mort.

— Je vous en prie, il faut me croire, dit-elle. Son frère a tenté de m'arracher le cœur.

Elle tremblait. Des larmes roulaient sur ses joues. Elle gardait ses immenses yeux bruns rivés sur Eric. Il n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi terrifié.

— Je vous le jure, insista-t-elle.

Eric contempla un instant la Forêt des Ténèbres. Il avait besoin d'un moment de réflexion. Il aurait voulu s'asseoir, prendre une gorgée de son rhum et considérer toute l'affaire. Mais Finn et ses soldats arrivaient, leur chemise toujours sur la bouche.

— Rondement mené ! hurla Finn.

Il baissa son col et essuya le pollen dans ses yeux.

Eric l'observa. Il n'avait jamais aimé sa face de fouine, avec son nez pointu comme un museau. La fille se cacha derrière lui pour s'éloigner le plus possible du frère de la reine.

— C'est lui, murmura-t-elle. C'est lui qui est venu me chercher avec un couteau.

Ses mains se mirent à trembler violemment à mesure que l'homme approchait.

— Quel sort lui réservez-vous ? voulut savoir Eric, faisant un pas en avant pour ralentir la progression de Finn.

Ce dernier afficha une moue contrariée.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, chasseur ?

Il se tourna vers les trois gardes restants pour leur faire signe de les encercler.

Eric tint la prisonnière un peu plus fermement. Il sentait sa tête l'élancer, il était en manque d'alcool. La sueur perlait à son front, pourtant, il ressentait l'envie de se battre.

— Je tiendrai parole quand la reine fera de même, répondit-il.

Il relâcha le bras de la fille, recula et la poussa à s'enfoncer davantage dans la forêt, loin des hommes de Finn.

Celui-ci écarta les mèches trempées qui pendaient devant ses yeux.

— Tu n'es vraiment qu'un poivrot et un imbécile, railla-t-il dans un éclat de rire. Ma reine a de nombreux pouvoirs, elle peut prendre la vie, la prolonger, mais elle ne pourra jamais ramener ta femme d'entre les morts.

Eric accusa le coup, les mots le faisaient souffrir avec une violence qu'il ne pensait pas possible.

— Mais elle m'a juré... commença-t-il.

Il comprit alors qu'il avait été suffisamment idiot pour permettre à un infime espoir de s'insinuer dans son cœur.

Lorsqu'il ferma les paupières, il revit Sara telle qu'il l'avait retrouvée ce jour-là. Elle portait sa robe préférée, au col brodé de petits lis. Le couteau s'était enfoncé dans son flanc, juste sous la cage thoracique, déchirant le tissu. Une autre entaille lui barrait le cou. Les villageois avaient raconté que des intrus étaient venus chaparder les provisions – les deux pièces d'or que possédait Eric, les conserves de fruits et de légumes cachées sous la bassine de toilette. Sara avait essayé de les en empêcher. Au retour d'Eric, ses mains étaient déjà raides et froides.

Soudain, le chasseur sut ce qu'il avait à faire.

Il poussa la fille plus loin encore, pour la mettre à l'abri de ces hommes. A l'instant où elle fut hors de portée, elle s'élança

entre les arbres sans un regard derrière elle. Eric tira le couteau qu'il avait à la taille. D'un coup du poignet, il l'envoya dans la poitrine du garde, non loin du cœur. Ce dernier s'affala sur le côté, s'agrippant à un tronc au passage. Puis Eric tira les deux hachettes qu'il avait au ceinturon. Il les fit tournoyer dans l'air, une dans chaque main.

Finn avança d'un pas, son épée visant Eric au cou. Les deux soldats fondirent sur lui les premiers, Eric en assomma un à l'aide du manche de la hachette. Il tituba, momentanément sonné, passant ses doigts dans ses cheveux blonds, où une plaie s'était ouverte. Le chasseur tenta de cogner l'autre à la volée, mais il avait plongé sur le côté. Eric continua de se battre, parant chaque coup comme il venait. Mais soudain, dans son coin d'œil, il aperçut Finn qui soulevait son épée. Il approchait, prêt à frapper.

Le chasseur projeta une hachette dans la poitrine de Finn. Celui-ci vacilla. Ses hommes, voyant qu'il en restait une seconde dans la main d'Eric, préférèrent reculer. Pendant un bref instant, personne ne bougea. Ils observèrent Finn, qui s'était remis debout. Comme par magie, sa blessure ne montrait aucune trace de sang. Son visage redevint normal – son petit sourire narquois était le seul signe qu'il avait été touché. Il retira l'arme de son torse et se mit à rire en tâtant la peau intacte à l'endroit où elle s'était enfoncée. Sa chemise était déchirée, mais il était indemne.

— La reine m'a offert une protection, annonça-t-il d'un ton maléfisant. Son contact m'a transmis ses pouvoirs, je ne peux pas être blessé, pas ici, dans la Forêt des Ténèbres.

Avec un grand éclat de rire, il lança la hachette en direction d'Eric, sans l'atteindre – elle alla se ficher dans un tronc à proximité.

La gorge d'Eric devint sèche. Il n'avait jamais vu pareil prodige – un homme invulnérable. Il semblait même renforcé. Finn le fixait d'un regard noir. Il brandit son épée, faisant saillir les veines dans son cou.

Eric tenta de bloquer le coup, mais son bras ne monta pas assez vite. La lame le transperça au côté. Le métal déchira sa chair, comme une brûlure. Il se dégagea comme il put, en

espérant qu'elle ne s'était pas trop enfoncée. Lorsque Finn retira son épée, le sang coula le long du torse d'Eric, jusqu'à son pantalon gris tailladé.

Les gardes reculèrent, comme pour laisser leur maître l'achever. Ce dernier revint à la charge, mais Eric évita l'attaque, et de son pied droit, le balaya aux chevilles. Il s'écroula. Il resta ainsi assommé pendant un instant.

Eric se pencha pour l'attraper par le dos de sa chemise, malgré la douleur lancinante au côté que cela provoqua en lui, et il l'envoya dans un parterre de champignons, ce qui fit apparaître un nuage de pollen jaune. Eric dissimula son nez, pour ne pas respirer le moindre grain en suspension.

Les deux autres placèrent eux aussi leur manche devant leur bouche. Finn tenta de se relever, mais le pollen s'était déjà emparé de lui. Ses yeux devinrent vitreux, il chancela, ses bras tendus tâtonnant, comme à la recherche d'une chose invisible. Il souriait, les mains couvertes de poussière jaune, dont une quantité s'était agglutinée sous son menton.

Eric tâta la blessure qu'il lui avait infligée, regarda le sang sur ses doigts. Il observa les soldats à quelques mètres de là. Tous deux étaient en garde, leur épée visait sa gorge. Il ne pouvait affronter les deux à la fois – pas maintenant, alors qu'il était blessé.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à la Forêt des Ténèbres. La brume s'était éclaircie. Les voix étranges murmuraient à son intention. Pour la première fois, il aurait juré pouvoir comprendre les mots. Elles l'appelaient du fin fond des ténèbres, le pressant de venir. Il arracha sa hachette du tronc et s'élança, aussi vite qu'il le put, en direction du sous-bois, juste derrière la fille.





Blanche-Neige fonçait à travers le bois. Elle gardait les yeux braqués au sol, franchissait d'un bond les troncs d'arbres abattus, évitait les zones plantées de champignons en prenant garde de ne pas donner de coup de pied susceptible de libérer le dangereux pollen. Les ronces lui griffaient les jambes. Une branche, en lui fouettant le bras, fit apparaître sur sa peau une zébrure rose vif. Pourtant, elle continuait d'avancer, trop terrorisée pour jeter le moindre coup d'œil en arrière.

Elle coupa par un champ de fleurs rouges. La terre, spongieuse sous ses pieds, menaçait de l'aspirer dans la boue à jamais. Elle ne s'arrêta pas, elle arracha un pied, puis l'autre, jusqu'à ce qu'elle ait traversé. Devant elle descendait une pente qui se terminait par un long cours d'eau, visible par-delà la brume.

Ainsi donc, ils l'avaient débusquée. Ils avaient pénétré dans la Forêt des Ténèbres, ils avaient risqué la mort pour la retrouver. Et ils avaient emmené avec eux cet homme affreux, aux vêtements tachés de sueur et d'alcool. Elle n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi dégoûtant. Qui était-il ? Et pourquoi avait-il accepté de se rendre dans la Forêt des Ténèbres pour le compte de la reine ? Elle comprenait les motivations de Finn. Ravenna le contrôlait, elle lui disait quoi faire, quoi dire, comment agir. Il n'avait le choix de rien. Quant aux gardes, eux aussi obéissaient aux ordres.

Mais le chasseur – car c'est ainsi qu'ils l'avaient appelé, n'est-ce pas ? Pourquoi venir ici au péril de sa vie, s'il n'en avait nul besoin ? Ils avaient mentionné sa femme. Quand Finn avait prononcé son nom, le visage de l'homme avait pâli. *Est-elle prisonnière ? Est-ce là l'emprise qu'a la reine sur lui ?*

Blanche-Neige continua de descendre la pente raide. Les minces plantes grimpantes qui jonchaient le sol rampèrent jusqu'à elle, s'enroulèrent autour de ses chevilles pour l'arrimer à la terre. Elle parvint à les arracher et approcha du cours d'eau noirâtre. Elle y était presque lorsqu'une lourde main s'abattit sur son épaule. Une autre vint recouvrir sa bouche pour l'empêcher de crier. Le chasseur puant l'attira à lui, un doigt sur ses lèvres pour lui demander de garder le silence. Constatant qu'il n'y avait aucun bruit alentour, il la relâcha, en affichant un sourire soulagé.

Blanche-Neige, quant à elle, ne ressentait que de la haine à son égard. Il avait tenté de la remettre à Finn. Il travaillait avec les soldats de Ravenna, il avait failli la laisser entre leurs mains, pour qu'ils puissent prélever son cœur. Mais maintenant, quoi ? Elle n'ignorait pas qu'il l'avait aidée à prendre la fuite – elle serait déjà morte s'il l'avait voulu. Pourquoi ce revirement ? Et pourquoi la suivait-il encore ? Ces incertitudes la mettaient en rage.

De toutes ses forces, elle lui assena un coup de poing sur la bouche, qui le fit vaciller en arrière. Elle l'écarta du passage, il porta ses doigts à ses lèvres, y trouva du sang.

— Cours, aboya-t-il alors qu'elle avait à peine progressé de quelques mètres sur la rive boueuse. Tu n'iras pas au-delà d'une centaine de mètres, mais te voilà prévenue, j'ai la conscience tranquille.

Il haussa les épaules.

Ce chasseur était profondément irritant. Elle s'immobilisa, cependant, pour observer plus attentivement l'eau devant elle. Elle était remplie d'anguilles, que Blanche-Neige voyait se tortiller sous la surface. En fait, elles étaient si nombreuses que l'eau en paraissait noire. Elle déglutit avec difficulté, considérant soudain qu'il n'avait peut-être pas tort.

Elle continua de fixer les flots, craignant d'aller plus loin. Tous deux demeurèrent silencieux pendant un moment.

— Pourquoi la reine souhaite-t-elle votre mort ? demanda-t-il.

Elle se retourna vers lui, remarquant pour la première fois ses yeux gris. Il avait des bras musclés, imposants, et un large

torse. Ses cheveux blonds lui arrivaient aux épaules. Elle regarda son côté et comprit qu'il avait été blessé dans la bagarre. Du sang tachait sa chemise, visible sous son gilet de cuir.

— Vous avez mal, murmura-t-elle en le voyant presser sa main à son côté.

Il fit oui de la tête, attendant toujours sa réponse. Blanche-Neige fixait le sol.

— Elle s'empare de toutes les jeunes femmes du royaume, elle vole leur jeunesse et leur beauté... J'ai vu ce qui leur arrive.

— Pourtant, vous, vous avez réussi à vous échapper, répliqua le chasseur. Combien de temps êtes-vous restée dans ses geôles ?

Blanche-Neige scruta la forêt autour d'eux, pour s'assurer qu'aucune ombre n'était tapie dans la brume.

— J'ai passé dix ans dans la tour nord.

— Qui êtes-vous ? grogna-t-il, agacé.

Il détailla une fois encore ses vêtements en lambeaux, ses cheveux emmêlés.

Elle essuya la sueur à son front, prenant conscience de l'allure qu'elle devait avoir. Son corsage de velours était usé, jusqu'à la corde par endroits, et la chemise qu'elle portait dessous était tachée et déchirée.

— Qui êtes-vous ? exigea-t-il une nouvelle fois, beaucoup plus fermement.

Elle jeta un coup d'œil inquiet autour d'elle. Ils se trouvaient dans la Forêt des Ténèbres. Elle ignorait complètement quel chemin menait au village, et si elle pourrait jamais le retrouver. En haut, la cime des arbres s'agitait, leurs branches se penchaient vers elle de manière surnaturelle, comme pour venir la chercher. Cet homme – ce chasseur – était sa seule chance.

— Je suis la fille du roi Magnus, avoua-t-elle enfin.

Il secoua la tête, dubitatif.

— La fille du roi est morte. Elle est morte le même soir que son père.

Elle posa sur lui un regard fier, le mettant au défi de douter davantage. Il commença à lui tourner autour d'un air interrogateur.

— Je n’y crois pas, marmonnait-il.

Il examina ses cheveux noirs de jais, son teint d’une blancheur de lait qui n’avait plus vu le soleil depuis son enfance. Blanche-Neige se redressa, pour bien lui montrer ses grands yeux bruns, qu’elle tenait de son père, et le rouge de ses lèvres.

Il s’arrêta devant elle, tête baissée. Avec douceur, il prit sa main et la souleva, pour retourner son bras et observer les éraflures qui marquaient sa peau. Elle retint son souffle, ne sachant trop comment réagir. Il devait faire comme elle, car il expira d’un coup.

Puis sans la lâcher, il l’entraîna fermement le long de la rive.

— Où allons-nous ? hurla-t-elle, consternée par cette violence soudaine.

— Nous ne sommes plus en sécurité ici, expliqua-t-il. Surtout si vous êtes la fille du roi. Ils ne vous laisseront pas partir aussi facilement. Ils pourraient bien être assez idiots pour s’enfoncer derrière nous dans la forêt.

Elle ne pouvait contester cela, mais elle se dégagea et continua d’avancer sans son aide.

*

Ils marchèrent durant une éternité, lui sembla-t-il. A mesure que la lumière disparaissait, Blanche-Neige se concentrait sur le bruit des pas de son guide. L’obscurité paraissait plus menaçante encore, désormais. Des ombres filaient entre les buissons, de part et d’autre du chemin. Blanche-Neige tentait de les ignorer, accélérant le pas entre les rochers et les arbres abattus, mais elle entendait les animaux sauvages respirer dans le noir.

Pendant ce temps, le chasseur lui parla brièvement. Il lui dit son nom. Il expliqua qu’il avait été convoqué par la reine pour mener le petit groupe jusque dans la Forêt des Ténèbres, un endroit où il s’était déjà aventuré, du temps où il pistait le gibier.

Lorsque Blanche-Neige avait fait allusion à la récompense qu’avait fait miroiter Ravenna, il avait juste répondu qu’elle lui avait menti. Il n’avait pas mentionné sa femme, ni ce que la reine lui avait promis. Blanche-Neige aurait voulu en savoir davantage, mais il avait eu les larmes aux yeux à cette simple

évoquant. Après quoi, il lui avait tourné le dos et avait progressé d'un bon pas, pour se mettre hors de portée.

Ils suivirent le cours d'eau pendant une heure, puis gravirent une colline donnant sur une petite clairière. Le sol était assez dégagé de plantes de toutes sortes pour qu'ils envisagent de s'y reposer dans une relative sécurité. Blanche-Neige s'installa sur une souche pourrie. Eric s'assit à côté d'elle. Il détacha son ceinturon, ôta gilet et chemise, révélant sa plaie au côté. Sa vue suffit à faire grimacer Blanche-Neige.

D'un mouvement lent, il tenta d'attraper son flacon de rhum.

— Attendez, je vais vous aider.

Elle dévissa le bouchon de la gourde et la lui tendit.

— Vous pouvez verser ? demanda-t-il en désignant de la tête l'endroit où s'était enfoncée l'épée. Je ne pense pas qu'un organe vital ait été touché, sans quoi je ne serais pas allé aussi loin.

Blanche-Neige aspergea la blessure, ce qui le fit se tordre de douleur. Puis elle déchira l'ourlet de sa robe, dont elle utilisa un morceau, le plus propre qu'elle put trouver, pour faire une compresse, qu'elle posa sur la plaie.

— Mais de rien, marmonna-t-elle finalement, devant l'absence de reconnaissance dont il faisait preuve.

— Nous allons passer la nuit ici, déclara-t-il en guise de remerciement.

Blanche-Neige dégagea un espace au sol pour s'y installer. Elle le regarda, il appuyait toujours le linge sur sa blessure en observant les alentours par-dessus son épaule.

— Vous ne m'avez pas répondu, dit-elle.

— Je ne me souviens pas que vous m'ayez posé une question, rétorqua-t-il en écartant les mèches trempées qui retombaient sur son front.

Blanche-Neige se roula en boule pour lutter au maximum contre le froid.

— Où allons-nous ? répéta-t-elle.

Eric se pencha. Des racines des arbres, autour d'eux, émanait une lumière phosphorescente et fantomatique qui leur suffisait tout juste à y voir clair. Il attrapa un bâton et dessina un

rectangle, quelques triangles, un grand cercle. Il désigna le rectangle.

— Voici le château de la reine.

Ensuite, il pointa du doigt les triangles et le cercle.

— Voici les montagnes et la Forêt des Ténèbres. Ici, juste derrière, se trouve un village.

Blanche-Neige secoua la tête. Elle s'empara du bâton et écrivit à son tour dans la terre « Duc Hammond », qu'elle souligna deux fois.

— Il faut que je rejoigne la forteresse du duc.

Eric lui reprit le bout de bois.

— Vous irez où je vous emmène.

Elle observa les vêtements du chasseur, remarqua ses bottes élimées, son pantalon troué par l'usure. S'il ne le faisait pas par pure bonté, il devait sûrement pouvoir être motivé autrement.

— Vous aurez une récompense, proposa-t-elle. Il y a des nobles là-bas. Une armée.

Eric remit sa chemise, apparemment sans être dérangé par la tache de sang. Il rit.

— Le duc, se battre ? Il se cache derrière ses murailles. Je connais des moutons plus courageux que lui.

— Ils vous donneront deux cents pièces d'or, poursuivit Blanche-Neige sans se démonter. Alors, c'est d'accord ?

Il but une impressionnante gorgée d'alcool. Il s'essuya la bouche du dos de la main et sourit.

— Très bien, je vous mènerai jusqu'à un lieu sûr, madame.

Elle se pencha vers lui, fouilla son regard – elle sentait l'alcool dans son haleine.

— Jurez.

— Je jure. D'ailleurs, je jure tout le temps, c'est une de mes grandes qualités.

Il sourit, révélant une fossette dans sa joue.

Elle lui jeta un regard noir, ignorant sa tentative de charme. Soit il voulait le faire, soit il ne voulait pas, mais ce n'était pas le moment de jouer. Pour finir, il opina, sans sourire, comme en gage de sincérité.

— Alors on est d'accord, conclut-elle.

Elle approcha de la limite de la clairière et prit une brassée de feuilles mortes, qu'elle vint déposer sur le sol, puis une autre, pour créer un semblant de confort. Après quoi, elle s'allongea sur ce matelas de fortune, rajoutant quelques feuilles sur elle. Elle fixa la forêt, si noire au-dessus d'elle. D'immenses rapaces traversaient le ciel. Au loin, un grondement se faisait entendre. Elle arrangea sa robe déchirée autour d'elle, pour tenter de se réchauffer. Le lendemain, ils repartiraient, pour rejoindre le duc Hammond. Avec un peu de chance, ils atteindraient sa place forte d'ici à une semaine.

Elle se tourna vers Eric, qui s'était installé à côté de la vieille souche, la main sur la compresse.

— Vous croyez... ? demanda-t-elle, soudain à nouveau inquiète, maintenant que la nuit était tombée. Ils vont nous suivre ?

Il la regarda, ses yeux étaient éclairés par les racines luisantes.

— Je n'en sais rien. Ils seraient fous. Rares sont ceux qui survivent.

Il se gratta la tête puis but une nouvelle gorgée d'alcool.

— C'est une bonne ou une mauvaise nouvelle ? interrogea Blanche-Neige avec un petit rire.

Eric ne répondit pas, se contentant de secouer sa flasque pour tenter de déterminer ce qui lui restait. Elle s'assit et observa le visage du chasseur – ce guide qu'elle venait d'engager l'intriguait.

— Vous vous êtes déjà enfoncé loin dans la Forêt des Ténèbres ? demanda-t-elle.

— Je m'étais arrêté il y a déjà quelques kilomètres, marmonna-t-il.

Elle rajouta quelques feuilles sur elle, aux aguets, mais il ne parut pas le remarquer, tout occupé qu'il était à siffler sa flasque. Il but une gorgée, puis une deuxième, pour ne s'interrompre que lorsque ses mouvements ralentirent, que ses paupières se fermèrent. En quelques minutes, il se mit à ronfler gaiement, abandonnant Blanche-Neige à son sort.

Elle était cernée par les terribles bruits de la forêt. Le moindre craquement de branche, le moindre cri d'oiseau la

faisait frissonner des pieds à la tête. Elle ferma les yeux, pour tenir à l'écart le reste du monde, mais elle sentait des insectes lui grimper sur les jambes, un autre lui bourdonner aux oreilles. Elle mit très longtemps à s'endormir.





Le chasseur taillait dans les broussailles à l'aide de ses deux haches, dégageant les tiges grimpantes et les branches qui leur bloquaient le passage. Blanche-Neige suivait, quelques mètres derrière, écoutant les voix étranges qui murmuraient entre les arbres.

— Que disent-elles ? demanda-t-elle.

Elle ne parvenait pas à distinguer les mots, mais les voix ne cessaient de l'appeler, inlassablement.

— Ne faites pas attention...

Il faucha des broussailles.

— ...la Forêt des Ténèbres puise ses forces dans vos faiblesses.

Il continua sa progression. Blanche-Neige le suivait de près, mais le chemin se refermait derrière lui. Des ronces agrippèrent les pans de sa robe, elle tira sur le tissu, mais la branche refusait de lâcher. Au contraire, elle semblait même intensifier son étreinte, le lin épais se prenait dans ses épines. Lorsqu'elle releva la tête, Eric était à peine visible devant elle. Des lianes descendirent des arbres en ondulant, l'herbe se mit à pousser autour de ses pieds, les branches des arbres approchèrent à quelques centimètres de son visage.

— Chasseur ! hurla-t-elle.

Elle tenta d'écarter l'envahissante végétation, pour se frayer un passage, en vain. La forêt l'engloutissait tout entière.

Plus elle se débattait, plus les lianes l'enserraient. Les feuilles, qui jaillissaient dans toutes les directions, lui bloquaient la vue. Elle avait du mal à respirer. Elle voulut lever son pied, mais une branche avait poussé par-dessus son orteil. Elle lutta de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'elle casse.

— Chasseur !

Enfin, Blanche-Neige entendit des pas devant elle, quelque part au-delà de la muraille formée par l'enchevêtrement de verdure. Une hache s'abattit à quelques centimètres de son bras droit, tranchant les lianes qui la retenaient. Le chasseur s'attaqua à la forêt à gauche, au-dessus ; les branches, les feuilles tombèrent autour de Blanche-Neige et vinrent s'entasser à ses pieds. Elle fit un pas, mais sa robe restait accrochée, les ronces refusaient de céder.

Il tira un petit couteau de son ceinturon, saisit une poignée de tissu qu'il lacéra jusqu'à ce qu'elle soit libre. Blanche-Neige contempla sa robe, qui désormais révélait ses jambes et la plus grande partie de sa cuisse gauche ; elle espérait qu'il ne voyait pas ses sous-vêtements. Elle le dévisagea, le rouge aux joues.

— N'allez pas vous imaginer quoi que ce soit, princesse, grommela-t-il.

Sur ce, il fit volte-face et se mit à courir, comme pour la punir. Elle eut un instant d'hésitation, ce qui lui laissa l'avance dont il avait besoin. Elle dut faire une pointe de vitesse pour le rattraper.

Elle avait le corps tendu, les poings serrés. Elle le détestait. Elle détestait son petit sourire quand il se moquait d'elle, cette impression qu'il donnait de toujours savoir son chemin, alors que la forêt était identique de quelque côté qu'on se tourne. Mais par-dessus tout, elle détestait être dépendante de lui. Pour la guider, pour la libérer de quelque affreuse plante carnivore. Pour la sauver de ce monstre de Finn.

— Dites-moi, chasseur, reprit-elle, hors d'haleine, lorsqu'elle fut enfin à sa hauteur. Vous buvez pour oublier votre chagrin ou votre conscience ?

Elle n'avait pas attendu d'être face à lui pour assener sa pique. Eric se retourna violemment, les joues rougies par l'abus de rhum de la veille.

— En quoi cela vous regarde-t-il ?

Il lui avait craché les mots à la figure. Elle ne cilla pas.

— Je crois vous avoir engagé pour me mener quelque part. Elle sourit, consciente de son avantage.

Le chasseur recula, il se remit à tailler les bois avec ses deux haches avec plus de force que nécessaire. Quelques brindilles fouettèrent le visage de Blanche-Neige.

— Les rois, les reines, les ducs et les princesses n'ont pas à s'occuper des affaires du peuple.

— Mais vous avez servi la reine...

Elle s'interrompit au souvenir de l'expression de son guide, dans la clairière. Il avait sombré dans le silence à l'instant où Finn avait mentionné sa femme.

— ... Elle vous payait bien ?

Elle essaya de revenir à cette conversation. Quel était leur accord ? Qu'avait-il voulu obtenir d'elle ? Ravenna lui avait fait une promesse qu'elle ne pouvait pas tenir.

Eric fit une pause, une main sur un tronc.

— Pas assez, mentit-il.

Il se remit au travail.

— C'est une habitude qu'ont les rois, ajouta-t-il. Ils paient les autres une somme dérisoire pour combattre à leur place.

Blanche-Neige secoua la tête. Elle était consciente qu'il faisait tout pour changer de sujet, mais peu lui importait. Qui était-il pour dire du mal de sa famille ?

— Mon père menait lui-même ses batailles, rétorqua-t-elle.

Soudain, la forêt s'ouvrit devant eux. Le chasseur baissa ses haches. Comme ils traversaient une clairière, il hâta le pas pour tenter de mettre de la distance entre eux.

— Votre père, répéta-t-il avec un rire mauvais. C'est lui qui a laissé entrer le diable. C'est sa faute si le royaume a sombré dans les ténèbres.

Blanche-Neige sauta par-dessus une souche d'arbre, fixa son regard noir sur le dos d'Eric et, le sang au visage, aboya :

— Prends garde à ce que tu dis, chasseur.

Il se tourna et la regarda en face.

— Attention où vous mettez les pieds.

Il désigna le sol. Elle remarqua qu'il était plus sablonneux qu'ailleurs. Elle était en train de s'enfoncer. D'abord ses orteils, puis ses chevilles, et bientôt le sable atteignit ses tibias.

Eric affichait un air satisfait.

— Alors, combien de temps doit-on attendre avant qu'une princesse réclame de l'aide ?

Il rit. Les bras croisés sur sa poitrine, il se mit à décompter les secondes de son pied droit.

— Et combien avant qu'une brute la propose ? répliqua Blanche-Neige.

Elle essaya de dégager ses jambes, mais c'était trop tard, ses genoux étaient déjà enlisés. Le sable lui paraissait un peu plus froid à chaque centimètre perdu.

Eric cala son pied sur la souche d'arbre solide juste à côté d'elle et lui tendit la main, une expression un peu plus douce qu'auparavant sur le visage. Il l'attrapa sous les bras pour une meilleure prise et la hissa vers lui. Lorsqu'il la reposa sur la terre ferme, elle était couverte de sable.

Elle s'en débarrassa en frottant ses vêtements. Elle l'aurait bien remercié, mais les insultes qu'il avait proférées demeuraient toutes fraîches dans son esprit. Il n'avait pas connu son père et il n'était certainement pas conscient de ce dont Ravenna était capable. Cette femme – cette *sorcière* – avait dîné à leur table chaque jour, la main dans celle de son père. Elle lui avait raconté que sa mère avait été malade, exactement comme celle de Blanche-Neige. Elle leur avait fait la lecture, à William et elle, lorsqu'ils s'ennuyaient, elle avait organisé des fêtes pour la noblesse. Le roi avait commis une erreur. Il avait été trompé. Lui comme tout le monde, d'une certaine manière.

Elle se retourna vers Eric et le trouva à genoux dans l'herbe. Il lui tendit quelques morceaux de cuir, puis arracha des lacets aux protections, également en cuir, qu'il portait à chaque bras et les lui lança.

— Vous allez geler si ça continue. Servez-vous de ça pour vous faire des jambières et des chaussures.

Le cuir à la main, elle lui jeta un regard interrogatif.

— C'est la doublure de mon gilet, expliqua-t-il.

Sur ce, il ramassa une petite galette terreuse sur le sol et la fit rouler pensivement entre ses doigts.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, en espérant que ce n'était pas ce qu'elle supposait.

— Des excréments. Ça vient d'un chevreuil.

Il lui jeta un regard qui disait *s'il vous plaît, ne me forcez pas à tout expliquer*. Blanche-Neige l'observa qui pétrissait puis amenait la matière à son nez, pour sentir son odeur. Elle recula un peu, dégoûtée.

Il se leva et l'écarta du passage. Il se déplaçait avec rapidité en direction d'un bosquet. L'air était différent, là-bas, le brouillard si épais qu'elle n'y voyait pas à deux mètres.

— Restez ici, lui ordonna-t-il, la laissant à ses travaux de fabrication de vêtements.

*

Toute la matinée, il avait entendu son ventre gargouiller. Il serra la déjection de chevreuil entre ses doigts. En général, ces animaux ne pénétraient pas dans la Forêt des Ténèbres, à moins d'être effrayés par un prédateur. Il en conclut qu'il avait de la chance. La fille avait-elle faim ? Elle n'en avait rien dit. Quoi qu'il en soit, elle n'avait pas l'air d'avoir été bien nourrie, dans la tour.

Les yeux rivés au sol, il pista la bête comme il l'avait fait des centaines de fois. Il se déplaçait lestement et en silence, sa hache à la main, prêt à la lancer si jamais le chevreuil se montrait. Il vit une déjection, puis une autre et continua de s'enfoncer dans l'épais nuage blanc. Au-delà du brouillard, l'air était clair. Devant lui se dessinait un ensemble de rochers, dont l'un ouvrait sur une grotte. Le vent, en changeant, lui apporta une voix familière.

— Eric, l'appela-t-elle depuis la caverne.

Cette voix. En l'entendant ainsi, si distinctement, après tout ce temps, Eric sentit la chair de poule envahir sa peau. Il lâcha son arme, qui heurta le sol dans un grand bruit. Sara sortit de l'ombre. Elle portait sa robe préférée, dont le tissu violet paraissait plus coloré qu'il ne l'avait été lorsqu'elle était en vie. Ses cheveux brun foncé encadraient son visage et retombaient dans son dos en une cascade imposante. Ses jolies lèvres, embrassées mille fois, apparurent devant lui, n'attendant plus qu'un autre baiser.

— Es-tu... ? demanda-t-il en l'observant de la tête aux pieds.

Elle était entière. La blessure au ventre avait disparu. L'entaille au cou aussi.

Eric se passa la main sur les yeux. Cela semblait bien plus réel que n'importe quel rêve.

— Est-ce que je suis... ?

— Touche-moi et tu verras, dit Sara en tendant la main pour l'attirer à elle.

Eric jeta un coup d'œil autour de lui, derrière les arbres. *Ne le fais pas...* songea-t-il en se forçant à se rappeler où il se trouvait. Tout n'était qu'illusion – une image que faisait apparaître la Forêt des Ténèbres pour une raison inconnue. Mais lorsqu'il se tourna à nouveau vers Sara, en voyant son doux visage, il ne put résister. Il fit un pas dans sa direction, celle de la grotte si sombre.

Elle écarta les bras.

— Où étais-tu, Eric ? Viens me retrouver. Protège-moi maintenant...

Quelque chose en lui se brisa. Il ne put retenir ses larmes. Il se remémorait si clairement ce jour-là, la vision du corps de Sara lorsqu'il était arrivé à la maison. Elle avait les yeux ouverts, voilés par une fine pellicule grisâtre, les lèvres entrouvertes. Ses mains étaient glaciales. Tout ce qu'elle était, toute la joie qu'elle avait en elle, tout s'était envolé.

— Je suis désolé, murmura Eric, la voix tremblante, en approchant. Je t'en prie, pardonne-moi. Donne-moi la paix...

Elle se trouvait à quelques mètres, maintenant. Il avait envie de caresser sa peau douce du bout des doigts. Il avait envie de l'entendre rire, de ce rire pétillant et adorable, de la sentir se blottir contre lui dans le lit, de lui réchauffer les pieds contre ses mollets. Il avait envie de humer l'odeur de ses cheveux – le jus de citron dont elle les parfumait l'été, ou l'entêtante huile de gardénia dont elle déposait une goutte derrière ses oreilles.

Il tendit le bras, les doigts de Sara étaient presque au contact des siens, quand il reçut un coup à l'arrière de la tête. Il tomba à genoux et grimaça en portant la main à l'endroit douloureux.

— Elle n'est pas réelle ! Vous entendez ? hurlait quel-qu'un, si fort qu'il en avait mal aux tympans.

Il leva la tête et vit la fille, Blanche-Neige, armée d'un grand bâton. Elle lui criait dessus, le visage paniqué. Elle désignait la grotte. Eric se retourna, il n'y avait personne devant l'entrée et, dans l'obscurité, il aperçut une meute de loups noirs et monstrueux blottis les uns contre les autres, leur long museau à peine visible dans la faible lumière du matin. Leurs yeux jaunes le fixaient. Il recula.

— Elle n'est pas réelle, répéta Blanche-Neige. Elle est...

— J'ai entendu ! hurla Eric.

Il scruta l'endroit où se tenait Sara quelques instants auparavant. Il avait été si près de la toucher. Tout ce qu'il voulait, c'était sentir sa main dans la sienne, la chaleur entre leurs doigts. Il attrapa la bouteille à son côté et la vida, laissant la dernière goutte de rhum le réchauffer. Mais même ça ne pouvait l'aider. Les larmes affluèrent d'un coup, il détourna la tête, pour s'assurer que la fille ne les verrait pas.





Ils traversèrent à vive allure un champ de grandes herbes caoutchouteuses qu'ils écartaient pour se frayer un passage. Elles arrivaient à la hauteur du menton de Blanche-Neige. Celle-ci les repoussait à l'aide de ses deux mains, mais elle ne parvint jamais à voir que l'arrière du crâne d'Eric, qui déjà avait atteint l'autre côté. Il frottait la bosse qu'elle lui avait laissée, le sang avait séché, collant ses cheveux.

Elle l'avait entendu parler à quelqu'un, derrière les arbres. Lorsqu'elle l'avait retrouvé, son visage était strié de larmes, ses mains tremblaient et l'une d'elles se tendait vers quelque chose qu'elle ne voyait pas. « Sara », répétait-il sans cesse en progressant vers la grotte. Comment pouvait-il ne pas voir ces loups monstrueux ? Ils étaient trois fois plus gros que la normale et leurs yeux brillaient, jaunes, horribles. N'avait-il donc pas entendu leurs grognements quand il s'était approché ? Ils grondaient en montrant leurs dents, pointues, sous leurs babines retroussées.

Blanche-Neige sortit à son tour de l'herbe haute, dégageant les brins encore collés à ses jambes nouvellement habillées. Elle était contente qu'elles soient désormais protégées de toutes les entailles qu'auraient provoquées les herbes coupantes.

Le chasseur avait évité de se retourner depuis qu'ils s'étaient éloignés de la grotte. Il ne lui avait pas adressé la parole, il n'avait fait aucun commentaire sur son hallucination. Il avait simplement continué d'avancer en taillant les branches et les buissons qui leur barraient la route à l'aide de sa hache.

— C'est pour elle que vous avez conclu ce marché. Sara. Celle qui vous appelait, commença Blanche-Neige.

Elle savait qu'il ne voulait pas parler, mais elle ne pouvait pas faire comme si rien ne s'était passé. L'avait-il vue là-bas ? De quel genre d'illusion s'agissait-il ? Il était clair désormais que sa femme n'était pas retenue prisonnière...

— Sara... elle est morte ? demanda-t-elle.

Le chasseur se retourna avec brusquerie, et pointa sur elle le bout de sa hache.

— Ne prononcez plus jamais son nom, aboya-t-il.

Blanche-Neige recula, le cœur battant. La lame n'était qu'à quelques centimètres de son cou.

Il l'abaissa.

— Ne faites pas ça, c'est tout, dit-il, le visage triste.

Il tira son couteau de son fourreau et le lui tendit, comme pour changer de sujet. Elle refusa d'un signe de tête, mais il le lui mit dans la main.

— Tenez, voyez comme ça pèse. Passez-le d'une main à l'autre.

Elle examina la dague, dont la lame était légèrement incurvée. Elle était plus lourde qu'elle ne l'aurait cru. Sous les yeux du chasseur, braqués sur elle, elle tourna et retourna l'arme entre ses mains, puis l'orienta vers le sol.

— Maintenant, tenez-la, la pointe vers moi.

Son visage s'était fait plus sérieux. Ses cheveux blonds étaient coincés derrière ses oreilles, sa barbe était couverte de saletés. Elle dirigea la dague vers la zone juste au-dessus de sa taille.

— Pourquoi faites-vous... ?

Avant qu'elle ait le temps de terminer sa phrase, il s'était jeté sur elle. Elle recula et, dans le même temps, remonta la lame en direction de sa gorge. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. A ce moment, il sourit pour la première fois de la journée.

— Bien. Voyons, quel est votre pied fort ? demanda-t-il en lui tournant autour.

Il posa un pied sur un arbre voisin et examina la jeune fille.

— Comment ça ? fit-elle.

Derrière lui, la forêt était étrangement silencieuse. Deux corbeaux observaient Blanche-Neige depuis une branche basse.

Le chasseur, à nouveau, se précipita sur elle. Instinctivement, elle mit le pied droit en avant, pour parer son coup cette fois.

Il approcha d'un pas déterminé. Elle se pencha en avant, le couteau dans sa main droite toujours pointé sur le cou d'Eric.

— Restez en arrière, conseilla-t-il en lui désignant le champ derrière elle. Vous êtes trop menue pour attaquer, donc vous devez parer les coups. Tentez de retourner la force de l'adversaire contre lui, levez l'autre bras.

Blanche-Neige leva le bras gauche, poignet parallèle au sol. Le chasseur ne s'était pas départi de son sourire, comme en signe d'approbation. Pour la première fois depuis leur rencontre, elle ne le méprisait plus. Il lui semblait qu'il posait sur elle un regard plus bienveillant maintenant, chaleureux même. Il fit un pas en avant et cette fois, Blanche-Neige sentit l'espace entre eux se réduire.

— Avec le bras, bloquez la poussée. Vous allez perdre de la viande, mais vous n'en mourrez pas, affirma-t-il d'une voix douce en avançant encore un peu. Surtout, attendez que je sois tout près.

Elle ne le quittait pas des yeux. Même s'il progressait vers elle, ce supposé ennemi, elle lisait l'amusement dans son regard. Sa fossette réapparut. Blanche-Neige serrait sa paume moite autour du manche, en essayant de rester concentrée au maximum.

— Pas tout de suite, murmura Eric. Surveillez mes mains, pas mes yeux.

Elle se fixa sur la hache. Il progressait par mouvements réguliers. Elle résista à une violente envie de l'effrayer en agitant son couteau.

— Pas tout de suite, répéta-t-il. Attendez de sentir mon souffle.

Il fit un pas, puis encore un autre et enfin, il se trouva à quelques centimètres d'elle. Il sourit, ses yeux gris la mettaient au défi d'agir. Elle n'hésita pas. Elle leva la dague vers le haut et interrompit son geste juste avant que la lame n'entre en contact avec le sternum.

— Oui ! s'exclama Eric avec un sourire. C'est à ce moment-là que vous frappez. Vous l'enfoncez jusqu'au manche. Gardez les

yeux fixés sur ceux de l'adversaire et ne retirez la lame que lorsque vous voyez son âme.

Il serra la petite main dans la sienne, ils tenaient le couteau ensemble et il souriait comme pour la féliciter d'avoir réussi.

Elle avait le souffle court. Elle retira sa main, pas très sûre de ce qu'elle ressentait, avec son visage si près du sien.

— Pourquoi me montrer ça ? demanda-t-elle. Pourquoi maintenant ?

Le chasseur jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Elle suivit son regard au-delà du champ, en direction des grottes.

— Il est important que vous sachiez...

Il se tut, préférant ne pas aller au bout de sa pensée, ne pas avouer à voix haute qu'il était aussi vulnérable qu'elle dans la Forêt des Ténèbres.

— Gardez-le, dit-il en désignant le couteau de la tête.

Blanche-Neige le baissa, malade à la simple idée de se retrouver abandonnée dans ce lieu. Elle détestait l'avouer, mais cet homme était la seule chose qui la réconfortait pour l'instant. Il s'enfonça entre les arbres et emprunta un étroit sentier sur la gauche.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle.

Ils étaient censés continuer tout droit pendant encore un bon kilomètre, d'après ce qu'il avait annoncé.

Il lui sourit, et une étincelle apparut dans ses yeux gris. Il devait avoir cinq ans de plus qu'elle, davantage peut-être. Il avait les cheveux emmêlés, il puait l'alcool. Mais ainsi, devant elle, elle avait un aperçu de celui qu'il avait peut-être été autrefois. Il semblait plus paisible, heureux presque.

Il désigna une galette brune à quelques centimètres de ses pieds.

— Des excréments, fit-il en haussant les épaules.

— Evidemment !

Elle rit toute seule, en espérant qu'il ne remarquerait pas le rouge de ses joues.

— L'appel de l'excrément !

Il s'engagea sur le court sentier. Blanche-Neige le regarda s'éloigner, jusqu'à ce que son dos disparaisse derrière les buissons.





Ravenna déambulait dans le jardin du cloître en frottant le dos de sa main, où sa peau apparaissait vieille et ridée. Elle ferma les yeux rien qu'un instant et vit à travers ceux de Finn. Les visions se succédèrent rapidement : un cheval blessé au flanc, les mercenaires qui accompagnaient son frère taillant dans les ronces à l'aide de leurs épées. Quelque part dans la Forêt des Ténèbres, un cri retentit – le son était si strident que les petits cheveux dans le cou de la reine se hérissèrent.

Elle avait essayé de guider Finn dans ce terrain dangereux, malgré son pouvoir limité là-bas. Depuis qu'il s'était enfoncé dans la forêt, elle ne sentait plus aussi clairement où ni avec qui il se trouvait. Les visages des hommes n'avaient plus de traits. Mais durant les heures précédentes, elle avait vu sa silhouette traverser un marécage, puis une prairie très dense de hautes herbes caoutchouteuses. Il était vivant, sa chemise recouvrait sa bouche et son nez, maintenant qu'il avait surmonté la stupeur provoquée par le pollen.

Les visions de la fille étaient ce qui la terrifiait le plus. Blanche-Neige était avec ce chasseur, et ils se dirigeaient vers la lisière de la forêt. Elle ne semblait pas blessée, ni même gênée par les dangers de ce territoire. Dans quelques heures à peine, ils en sortiraient. Et si Finn n'y parvenait pas ? Et si la Forêt des Ténèbres ne faisait de lui qu'une bouchée comme elle l'avait fait de tant d'autres ? Qui lui ramènerait la fille, alors ?

Ravenna revint sur ses pas, dans le jardin, avec lenteur et détermination. L'herbe était sèche, brune, un unique bourgeon était apparu sur le pommier, comme si le château tout entier, aussi affaibli qu'elle, se trouvait vulnérable au passage du temps et à la mort. Elle fixa la petite fleur rose pâle aux pétales un peu

abîmés. Elle aussi tomberait. La fleur n'éclorait pas. L'arbre pourrirait de l'intérieur.

Elle la saisit entre ses doigts et l'arracha à la branche sèche. La fleur était toute douce et fragile. Ravenna ferma les yeux et tenta de rapprocher son frère de la fille en puisant dans ses pouvoirs.

— Trouve-la, murmura-t-elle tandis que les pétales se détachaient dans sa main.

Eric longeait l'orée du bois, où les arbres serrés laissaient la place à une pente raide. Il fit signe à Blanche-Neige de le suivre. Il attacha ses deux haches du même côté et glissa le long de la colline boueuse sur l'autre hanche. L'arrivée en bas provoqua des élancements dans sa blessure au côté. Maintenant qu'il était à court de rhum, elle le ferait davantage souffrir. A chaque mouvement, à chaque geste, il lui semblait qu'une autre épée transperçait sa chair.

Le brouillard s'éclaircissait, mais le chasseur parvenait à peine à distinguer une structure à une centaine de mètres, juste après un monticule de gros rochers. Il grimpa dessus pour mieux y voir. Un ruisseau serpentait à travers le bois, ses rives étaient reliées par un pont de pierre. Et derrière, se terminait enfin la Forêt des Ténèbres. Des champs s'étiraient ensuite à perte de vue.

— Ça ne peut pas être aussi facile, lâcha-t-il, pour lui-même.

Il entendit les pas de Blanche-Neige.

— C'est la fin de la forêt ? demanda-t-elle.

Il se retourna vers les arbres immenses qui les dominaient de toute leur hauteur.

— Apparemment, répondit-il en jetant un coup d'œil vers le pont.

C'était le bon chemin, il en était persuadé. Il avait suivi le chevreuil jusqu'à cet endroit. Mais maintenant qu'ils étaient arrivés, qu'ils voyaient la limite de la forêt à moins d'une centaine de mètres, il était difficile de croire qu'ils avaient réussi. Tout était terminé. Ils avaient atteint l'autre côté. Il regarda Blanche-Neige, et son visage se fendit d'un sourire.

Elle s'élança devant lui, en direction du pont. Elle courait presque.

— Le château du duc est encore loin ? lança-t-elle d'une voix légère par-dessus son épaule.

Eric lui emboîta le pas. Il se passait les doigts dans les cheveux, savourait le soleil sur sa peau. La Forêt des Ténèbres était si densément plantée qu'il ne l'avait plus senti depuis un moment.

— Pas plus de huit kilomètres, tout droit, dit-il en désignant un vol d'oiseaux sur l'horizon.

Elle se tourna vers lui en souriant. La lumière de fin d'après-midi qui se déversait entre les arbres donnait à son visage un rayonnement rosé. Il savait qu'elle était belle – il l'avait vu au premier regard. Mais tout à coup, il comprit qu'elle n'en avait pas du tout conscience. Et même s'il refusait de l'admettre, cela ajoutait, d'une certaine manière, à son attrait. Lorsqu'elle lissait ses cheveux, qu'elle le fixait en plissant les yeux, comme si elle avait affaire au pire être humain au monde, elle ne minaudait pas. Ça n'avait rien à voir avec les manières au rabais d'une fille de taverne.

Il posa sa main sur sa côte la plus basse, soulagé que le pire moment du voyage soit terminé. S'il réussissait l'emmener au village à quelques kilomètres de là, ils s'y reposeraient. Elle serait en lieu sûr, cela suffirait. Il ne pouvait tenir leur accord. Il était hors de question qu'il poursuive jusqu'à Carmathan. Au pire des moments, il avait volé les provisions du duc, vendu ses hommes aux soldats de la reine. C'était trop honteux pour être énoncé à voix haute, mais c'était lors de ces jours où un verre comptait plus que tout. A l'instant où Blanche-Neige serait en sécurité, il disparaîtrait dans les bois, qu'elle l'ait ou non payé. Il partirait avant de croiser la route du duc et de ses fidèles. Il en aurait terminé, il laisserait derrière lui les sales affaires de la reine.

Ils firent un pas sur le pont, leurs épaules se touchaient presque. Les prés s'étiraient au loin devant eux. L'herbe ondulait sous le vent. Sous eux, le bouillonnement du cours d'eau se mêla soudain au son sec d'un roulement de cailloux. Eric jeta un coup d'œil en arrière, guettant un éboulement. Le pont lui sembla bouger légèrement, la pierre s'effritait sur les bords. Eric posa sa main sur le bras de Blanche-Neige, pour

l'avertir. Alors, tous deux regardèrent vers le ruisseau peu profond qui coulait en contrebas et ils virent des centaines de carcasses d'animaux affleurer à la surface. Le chasseur identifia un crâne d'ours et la cage thoracique fraîchement dévorée d'un grand cerf, dont les os luisaient encore de sang.

La structure se mit à trembler pour de bon. Il comprit ce qui se passait, les récits sur la Forêt des Ténèbres lui étaient revenus brutalement.

— Un troll ! hurla-t-il.

L'arrière du pont se souleva, des yeux apparurent dans la pierre. Le monstre gigantesque s'était roulé en boule, attendant qu'ils traversent. Eric attrapa Blanche-Neige par le bras et courut en direction de la frontière de la forêt, qui se trouvait à une dizaine de mètres. Jamais ils ne l'atteindraient à temps.

Le troll se dressa et les projeta dans les airs. Eric s'écrasa violemment dans le lit du ruisseau, pulvérisant un squelette brisé. Ses poumons se vidèrent d'un coup. Il resta là, le temps de reprendre son souffle. Ses vêtements étaient trempés, l'eau glacée envoyait des frissons dans tout son corps.

— Ça va ? demanda-t-il, cherchant la jeune fille.

Elle avait atterri dans la vase, sur la rive, la tête dangereusement proche d'un rocher pointu.

Elle ne répondit pas, ses yeux étaient braqués derrière lui. Il suivit son regard et se retourna : l'imposante créature devait mesurer six mètres de haut. Son crâne était surmonté de cornes, ses petits yeux étaient noirs comme le charbon.

— Courez ! hurla Eric en se relevant tant bien que mal.

Blanche-Neige fila devant lui le long du cours d'eau. Le géant les talonna en agitant les poings.

Chaque fois que le monstre faisait un pas, la terre tremblait. Eric titubait, bientôt le troll se trouva juste derrière lui.

— Partez ! Fuyez loin d'ici ! lança-t-il.

Il désigna de la tête l'amont du ruisseau. En prenant cette direction, elle pouvait être sortie de la Forêt des Ténèbres en quelques minutes.

Elle le regarda avec hésitation.

— Foncez, répéta-t-il en la poussant.

Puis il fit volte-face et se planta devant le monstre. Celui-ci se figea, les pieds en travers du ruisseau. Eric se mit à faire tournoyer ses haches, une dans chaque main. Sans prendre le temps de réfléchir, il se jeta sur la bête en visant ses jambes.

Elle balança son bras vers lui, Eric l'évita, mais le poing lui frôla le haut du crâne. Il enfonça ses armes dans la jambe gauche du troll, sans que cela provoque la moindre égratignure, tant sa peau était épaisse et tannée. La lame l'entama à peine, le monstre parut ne rien sentir.

Il baissa les yeux, émit un grondement sourd, puis attrapa Eric à la taille et le projeta dans le ruisseau. Le chasseur atterrit dans la vase qui tapissait le lit du cours d'eau. Il se mit sur le flanc, sa tête l'élançait, son corps tout entier était douloureux.

La créature marchait dans sa direction. Eric prit le temps d'examiner sa blessure, qui s'était rouverte et saignait abondamment. Il pressa la main dessus pour tenter de contenir l'hémorragie.

En quelques secondes, le géant se trouva au-dessus de lui, son visage massif assez près pour que son haleine chaude et fétide lui souffle dans les cheveux. Ses dents jaunes saillaient sur sa lèvre inférieure. Il remonta le poing. Eric ferma les paupières, attendant le coup final.

— Eloignez-vous ! hurla Blanche-Neige.

Eric rouvrit les yeux. Elle courait dans le ruisseau, son couteau devant elle, exactement comme il le lui avait montré. L'arme semblait si petite et dérisoire maintenant. Elle n'était pas plus grosse que le pouce du troll.

— Ne faites pas ça, articula Eric à mi-voix, comme si cela pouvait suffire à l'arrêter.

Son corps n'était que douleur. Il essaya de se mettre debout, mais son côté fut traversé par un éclair de souffrance. Le monstre le délaissa pour se concentrer sur Blanche-Neige.

Il progressa dans le ruisseau, quelques mètres seulement le séparaient d'elle maintenant. Elle gardait les yeux braqués sur lui. Elle leva l'avant-bras. Même de là où il se trouvait, Eric voyait combien elle tremblait. Il déglutit, terrifié de ce que pouvait faire la bête. Il avait entendu raconter comment les trolls écrasaient le crâne de leur victime avant de se délecter de

leurs entrailles. Il préférait sacrifier sa vie plutôt que de laisser ce monstre prendre celle de Blanche-Neige.

Mais la créature restait immobile, comme intriguée. Elle respirait péniblement, son haleine pestilentielle faisait grimacer la jeune fille. Le face à face dura quelques minutes, puis lentement, le géant desserra les poings, il se pencha en avant, tête inclinée, pour observer la silhouette minuscule dressée devant lui. Blanche-Neige ne cilla pas, les yeux fixés sur l'énorme bête. Le troll lâcha un grognement puis s'éloigna en suivant le ruisseau, donnant un coup de pied dans un rocher au passage. Eric avait assisté à la scène sans véritablement comprendre ce qui s'était passé.

Lorsque le monstre fut hors de vue, Blanche-Neige baissa enfin son couteau. Elle se précipita vers Eric et l'aida à se relever.

Il secouait la tête, il n'arrivait pas à croire qu'elle se soit montrée aussi imprudente. Le troll aurait pu lui briser le cou d'un claquement de doigts.

— Je vous avais dit de courir, lui reprocha-t-il en scrutant ses yeux bruns.

Son visage se durcit.

— Et si je vous avais écouté, vous seriez mort. Un simple merci suffira.

Elle le lâcha brutalement, il tituba avant de retrouver difficilement son équilibre. Puis elle tourna les talons et rejoignit la rive seule.

— Attendez, fit-il doucement.

Il la dévisagea. Une boucle de cheveux noirs lui retombait sur les yeux, elle avait une éraflure au front, mais en dehors de cela, elle était indemne. Il se demandait ce qui avait pu donner autant de force à cette frêle jeune fille. Pourquoi prendre un tel risque ? Qu'est-ce qui avait pu la décider à affronter ce monstre à l'aide d'une lame de dix centimètres ? Il avait rencontré des hommes adultes moins combatifs.

Blanche-Neige croisa les bras sur sa poitrine.

— Quoi ? répondit-elle d'une voix tranchante.

Il sourit, approcha lentement et vint poser la main sur son épaule, sans détacher son regard.

— Merci.



Seul le
sang le plus
beau
pourra le
défaire...





Ils marchèrent cinq kilomètres à travers champs, traversèrent un bouquet d'arbres, atteignirent finalement un marais. Blanche-Neige ôta ses chaussures de fortune et, pieds nus, s'enfonça dans la vase, où elle commença une progression laborieuse, Eric derrière elle.

Il lui avait assuré que c'était la route vers Carmathan. Il l'avait prévenue qu'il fallait franchir le marécage, mais à chaque kilomètre qui passait, elle devenait plus soupçonneuse. La forteresse du duc n'apparaissait pas à l'horizon, on ne voyait aucun signe de la présence de ses hommes. Elle repensa à cette carte que le chasseur lui avait tracée dans la terre, au village où il voulait l'emmener initialement.

L'eau devenait plus profonde. Blanche-Neige remonta sa jupe, ou ce qu'il en restait, pour la maintenir à peu près sèche. Ses pieds s'enfonçaient dans la terre mouillée, la boue froide ressortait entre ses orteils. Elle observa les petits poissons qui circulaient entre ses chevilles. Des bancs entiers fondaient sur elle puis filaient au loin quand elle bougeait. Lorsqu'elle releva les yeux, elle remarqua des silhouettes sombres devant eux. Elles se tenaient au bord du marais, à une dizaine de mètres de là et se détachaient sur fond de soleil couchant, mais elle parvint tout de même à distinguer l'arc et les flèches qu'elles avaient sur le dos.

Il était trop tard pour faire demi-tour. Blanche-Neige garda la tête baissée, en espérant qu'elle ne serait pas reconnue. Comme ils approchaient, une des silhouettes fit un pas dans leur direction, le visage dissimulé par une capuche noire. Elle pointait une flèche sur la poitrine de Blanche-Neige.

— On raconte que seuls les démons ou les esprits survivent dans la Forêt des Ténèbres. A quel groupe appartenez-vous ?

Eric tira les hachettes de son ceinturon et se plaça entre la jeune fille et la personne qui la menaçait.

— Peut-être êtes-vous des espions envoyés par la reine ? poursuivit l'inconnu.

— Nous fuyons la reine, au contraire, concéda Eric.

Blanche-Neige leva la tête, révélant son visage.

— Nous ne vous voulons aucun mal, tenta-t-elle.

Elle posa la main sur le bras d'Eric, pour l'inciter à baisser ses armes. Il s'exécuta.

A cet instant, la personne laissa retomber sa capuche. C'était une femme. Ses cheveux roux étaient relevés et tressés, elle avait des traits fins et délicats, un nez droit et de hautes pommettes. Mais son signe le plus particulier était sa cicatrice. La ligne rose, épaisse, courait du haut de son front en travers de son œil et de sa joue droite pour s'arrêter juste au-dessus de son menton.

A leur tour, les autres rangèrent leurs arcs et se découvrirent. Il n'y avait là que des femmes, toutes très belles, quoique marquées par des cicatrices identiques, exactement au même endroit, en travers du côté droit de leur visage.

— Il n'y a pas d'hommes avec vous ? Où sont-ils ? demanda Eric.

— Partis, répondit la femme rousse.

Elle sourit et tendit la main à Blanche-Neige.

— Je m'appelle Anna. Bienvenue.

*

Quelques heures plus tard, Blanche-Neige était assise près d'un feu, une couverture de laine posée sur ses épaules. Elle portait une tenue propre et sèche pour la première fois depuis des années. La culotte était un peu trop grande et la chemise rêche sur sa peau, mais elle ne s'était jamais sentie aussi luxueusement vêtue.

Une des vieilles femmes du village avait recousu la blessure d'Eric, puis l'avait pansée avec un linge propre avant de se retirer. Blanche-Neige n'avait encore jamais vu Eric aussi calme. Son visage semblait apaisé à la lueur du feu.

Le village se composait d'une série de huttes à toit de chaume sur pilotis, car il était construit sur le marais lui-même. Anna les avait emmenés jusque chez elle en bateau. Sa maison, entourée d'une plateforme de bois, se trouvait environ cinq mètres au-dessus de l'eau. La femme était pour l'heure installée sur ce ponton en compagnie de sa fille, qui ne devait pas avoir plus de sept ans. Elles s'affairaient lentement à vider des poissons, qu'elles mettaient ensuite à sécher sur un fil.

— C'est le village, n'est-ce pas ? demanda Blanche-Neige en se tournant vers Eric, bien qu'elle connaisse déjà la réponse. Celui où vous aviez décidé de m'emmener *avant* de jurer de me guider jusqu'à la forteresse du duc Hammond ?

Eric baissa les yeux.

— Je ne suis pas certain d'y être accueilli à bras ouverts.

Il renfila sa chemise, non sans réprimer une grimace lorsqu'elle entra en contact avec sa blessure.

— Pour quelle raison ? voulut savoir Blanche-Neige.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, attendant son excuse. Il lui avait menti. Il avait promis de la mener au duc mais il n'avait pas tenu parole, c'était aussi simple que ça.

Il soupira, se pencha en avant, pour réchauffer ses mains abîmées auprès du foyer.

— J'ai dû vendre quelques rebelles contre récompense, à un moment ou à un autre. Je vole au duc, il vole à la reine, le cycle de la vie, en somme.

Il avait dit ça avec une telle désinvolture, une telle absence de remords, que Blanche-Neige faillit éclater de rire. C'était la première fois qu'elle rencontrait quelqu'un d'aussi dépourvu de sentiment.

— J'irai trouver le duc avec ou sans vous.

Eric la regarda droit dans les yeux.

— J'ai tenu parole. Je vous avais juré de vous conduire en lieu sûr. Vous êtes en sécurité, non ?

Il jeta un regard vers les huttes juste en face ; chacune était équipée d'un petit feu, sur son ponton. Les femmes dînaient, certaines discutaient de l'arrivée de Blanche-Neige.

La jeune fille baissa les yeux vers ses mains, encore sales à cause de la forêt. La crasse était incrustée sous les ongles, bien

qu'elle les ait frottés dans la bassine d'Anna. Lors-qu'elle releva la tête, elle vit qu'Eric la dévisageait, et lui présentait un objet dans sa paume ouverte.

— Qu'est-ce ? demanda-t-elle.

— C'est fabriqué avec les nerfs d'un cœur de cerf.

Elle haussa les épaules, ne comprenant pas bien ce que cela signifiait. Il poursuivit :

— Le cerf est l'animal le plus peureux de la forêt, mais il y a un os dans son cœur. Certains racontent que cela lui donne du courage quand il en a besoin. C'est une amulette de protection.

En disant cela, les yeux d'Eric se brouillèrent. Il s'exprimait d'un ton lent et solennel, comme pour maintenir le contrôle de ses émotions. Blanche-Neige comprit instinctivement qu'il tenait ce cadeau de Sara.

Il secoua la tête en riant.

— Cela dit, il ne marche pas trop bien.

Avec un petit sourire sarcastique, il rangea l'objet dans sa poche.

Anna réapparut à cet instant, un plat de poisson dans les mains, qu'elle déposa sur le feu pour le faire cuire. Une bonne odeur de truite flotta bientôt dans l'air. Blanche-Neige observa la petite fille, Lily, qui continuait de couper le reste du poisson. Elle avait d'immenses yeux bleus, de bonnes joues. Elle aussi affichait cette cicatrice, comme les autres, mais Blanche-Neige ne parvenait pas à détacher le regard de son visage.

— Elle est si jolie, dit-elle enfin.

Anna avait lâché ses longs cheveux roux, ils encadraient son visage en boucles serrées. Elle se frotta le front.

— Ce n'est pas le genre de choses qu'il faut dire, ces temps-ci. Le compliment devient une malédiction. La jeunesse, on ne peut l'enlever, la beauté, en revanche...

Les yeux de Blanche-Neige s'emplirent de larmes à la pensée de ces mères préférant défigurer leurs enfants que les voir victimes de la reine. Tout ça pour que Ravenna ne leur inflige pas ce qu'elle avait infligé à Rose.

— Ça me rend très triste, dit-elle.

Anna regarda tour à tour Eric et Blanche-Neige.

— Nous avons sacrifié la beauté pour élever nos enfants en paix. Et vous, Princesse, votre sacrifice viendra aussi.

Blanche-Neige jeta un coup d'œil accusateur à Eric. Il secoua la tête.

— Inutile de me regarder, dit-il en levant les mains. Je n'ai rien dit.

Anna pencha la tête.

— Je sais qui vous êtes. La nouvelle de votre évasion est parvenue jusqu'à nous. Deux rebelles de Carmathan ont été arrêtés par la reine le jour même où vous avez fui le château. L'un a survécu et a rejoint le duc.

Elle prit la main de Blanche-Neige.

— Préparez-vous, très chère. Car bientôt viendra le temps où vous devrez accepter ce sacrifice et régner sur ce royaume.

— Comment le savez-vous ? demanda Blanche-Neige.

Elle retira sa main, doutant soudain de cette femme, qu'elle ne connaissait que depuis quelques heures. Quelle que soit l'aide qu'elle leur avait apportée, elle demeurerait une inconnue. Comment pouvait-elle s'adresser à Blanche-Neige en ces termes ?

Anna la regarda.

— Je le sens.

Elle se leva et s'en alla rejoindre Lily, pour l'aider à terminer le reste du poisson.

Blanche-Neige sentit ses joues la cuire. Anna ne savait pas de quoi elle parlait. En quoi ce qu'elle sentait avait-il de l'importance ? Blanche-Neige n'était pas une guerrière. Elle irait retrouver le duc Hammond et elle resterait là-bas jusqu'à la fin des combats. Les femmes ne s'étaient jamais battues dans l'armée, ce n'était pas permis.

La jeune fille alla s'allonger sur le ponton, enveloppée dans sa couverture de laine. Elle essaya de dormir, mais elle sentait le regard d'Eric sur elle.

— Quoi ? demanda-t-elle lorsqu'elle n'y tint plus.

Il lui sourit.

— Rien, princesse, répondit-il doucement.

Puis il tira le poisson du feu et s'attaqua à sa chair, qu'il détacha des arêtes. Il pensait à ce qu'avait dit Anna. D'une

certaine manière, cela ne l'étonnait pas. La façon dont Blanche-Neige l'avait sauvé dans la Forêt des Ténèbres devait signifier quelque chose. Elle avait en elle une volonté que les autres n'avaient pas. Mais qu'Anna le sente, ainsi qu'elle l'avait formulé, c'était encore autre chose.

Il observa la jeune fille qui s'était finalement abandonnée au sommeil. Anna et Lily s'étaient retirées sous leur hutte en lui souhaitant une bonne nuit. Il resta là longtemps, tandis qu'un à un les foyers s'éteignaient autour de lui. Bientôt, il fut tout seul, dans le noir.

Sous peu, la reine serait à ses trousses. Il s'était enfui avec sa prisonnière, il avait trahi ses hommes, blessé son frère. Il ne lui faudrait pas longtemps pour retrouver sa trace. Maintenant que la mort approchait, il résistait, il refusait qu'elle intervienne de cette manière – selon le bon vouloir de la reine. Pas après qu'elle lui avait menti.

Même s'il était possible qu'Anna ait imaginé cette histoire du « sacrifice à venir », c'était juste l'excuse qui lui manquait. Blanche-Neige se débrouillerait très bien sans lui. Elle l'avait sauvé à deux reprises dans la Forêt des Ténèbres. Elle avait le couteau, et suffisamment d'intelligence pour atteindre le bastion du duc toute seule. Il faudrait aux hommes de la reine une journée encore pour contourner la Forêt, au moins.

Il rassembla ses affaires dans le noir, coinça ses hachettes dans son ceinturon. Il prit quelques linges supplémentaires pour sa blessure, ainsi qu'une truite pour la journée à venir. Puis il posa une dernière fois les yeux sur le visage de Blanche-Neige. Ses lèvres remuaient dans son sommeil.

— C'est pas vrai ! s'agaça-t-il, constatant que ce n'était pas aussi facile qu'il l'avait espéré.

Il n'était pas très doué pour nouer des liens, des relations, pour affronter toutes les complications qui intervenaient nécessairement dès lors qu'on avait quelqu'un dans sa vie. Tout était tellement plus simple quand on était seul.

Il se dirigea vers l'échelle à l'autre bout de la hutte. Soudain, il s'arrêta en sentant le poids de l'amulette dans la poche de son pantalon. Il la prit dans sa main, en repensant au jour où Sara la lui avait offerte. C'était après le début des batailles. On avait

entendu dire que des hommes étaient morts dans la forêt. Des bandits assaillaient les charrettes de nourriture, incendiaient les routes.

— Au cas où, lui avait-elle dit en la pressant dans sa paume. Elle avait toujours été superstitieuse.

Il jeta un dernier coup d'œil à l'amulette. Sara aurait voulu que la fille l'ait. Elle aurait aimé son esprit, cette façon d'avoir quelque chose en tête qu'elle gardait pour elle. Sara aurait également tenu à la remercier pour ce qu'elle avait fait ce jour-là, ce courage dont elle avait fait preuve, à l'orée de la Forêt des Ténèbres. Et même s'il ne l'aurait jamais avoué, lui aussi lui était reconnaissant.

Il déposa la breloque au creux de la main ouverte de la jeune fille, en espérant que ce qu'avait dit Sara était vrai. Peut-être que cela fonctionnait vraiment. Peut-être ne fallait-il pas la prendre à la légère. Il était en vie, après tout. Il avait survécu, malgré la disparition de Sara, malgré le peu de valeur qu'il accordait à sa vie. Il avait traversé la Forêt des Ténèbres. Quelque chose l'avait protégé durant toutes ces années.

— Au cas où, souffla-t-il doucement.

Puis il descendit l'échelle sans oser se retourner.





Un cri retentit. Blanche-Neige se réveilla, ses yeux s'accoutumèrent doucement à l'obscurité. Il lui fallut un moment pour comprendre où elle se trouvait. Le feu était éteint. Elle serrait dans sa main une amulette en os – celle-là même qu'Eric lui avait montrée quelques heures auparavant. Elle balaya du regard le ponton de bois, scruta l'intérieur de la hutte, où Anna et Lily dormaient. Le chasseur avait disparu.

Elle examina les environs. L'air était enfumé. De la maison sur pilotis située juste en face émanait une lueur sinistre. Deux femmes se penchaient par la fenêtre sur le côté, une main sur la bouche, horrifiées. Blanche-Neige se déplaça un peu pour voir ce qu'elles avaient sous les yeux. Le ciel était rempli de flèches enflammées. Sur la colline surplombant le village se dressaient des archers, leurs silhouettes se détachaient sur le ciel gris étoilé.

Quelques secondes après, la première flèche frappa. Le projectile embrasé s'enfouit dans le toit de chaume à deux maisons de celle d'Anna. Les flammes s'étendirent immédiatement à la minuscule structure, qui fut consumée en quelques minutes. La vieille femme qui avait soigné Eric en sortit en courant, mais les flammes avaient pris à l'arrière de sa fine robe de lin. Elle tendit le bras pour tenter de les étouffer, en vain. Plus elle courait, plus elles redoublaient, elles finirent par atteindre ses cheveux. Elle sauta du ponton en hurlant pour les éteindre dans l'eau du marais.

L'armée de Finn se rapprochait. Blanche-Neige distinguait leurs visages, maintenant, rougeoyant à la lueur du feu, tandis qu'ils se dirigeaient vers le marécage. Certains menèrent leurs chevaux dans l'eau peu profonde, sans cesser de viser le village

avec leurs arcs. D'autres montèrent à bord des barques alignées sur la rive et s'élancèrent sur l'eau stagnante. Plus bas, un homme armé d'un couteau grimpa d'un bond sur l'échelle de bois et commença l'ascension vers la hutte. Une femme à la longue tresse noire lui jeta des bûches pour tenter de ralentir sa progression.

C'est alors que Blanche-Neige le repéra. Finn sortait du bois, à cheval. Il banda son arc et projeta une flèche dans une maison voisine.

— Trouvez-la ! hurla-t-il.

Blanche-Neige se glissa rapidement à l'arrière, en prenant garde de ne pas se faire voir.

— Ils sont là ! cria-t-elle en fonçant à l'intérieur pour réveiller Anna. Les soldats de la reine sont là.

Anna se frotta les yeux et posa sur Blanche-Neige un regard incrédule. Elle s'asseyait quand une flèche traversa le toit pour venir se loger dans le fin matelas, tout près de la tête de Lily. La couverture de laine s'enflamma. Blanche-Neige courut vers la fillette endormie, qu'elle tira de son lit et mit sur son épaule. Elle allait l'emmener quand Anna poussa un cri.

Blanche-Neige se retourna. Derrière elle, sur le ponton, se tenait un des hommes de Finn. Il souriait, révélant une dent manquante sur le devant. Il était si grand et si costaud qu'il prenait tout l'encadrement de la porte, rendant tout passage impossible. Soudain, sans prévenir, il chargea.

Sans même réfléchir, Blanche-Neige arracha la flèche du matelas et en enfonça le bout embrasé dans la cuisse du soldat, pour ne s'arrêter que lorsqu'elle sentit l'os. Il poussa un hurlement effroyable. Puis il bascula, les flammes s'étendirent à son mollet, à sa taille, gagnant toute la moitié inférieure de son corps. Il se tordait de douleur.

Blanche-Neige le regardait, horrifiée. Elle ne pouvait s'empêcher de fixer son visage grimaçant. Les larmes coulaient à l'angle de ses yeux. La hutte fut bientôt envahie par l'odeur putride de la chair calcinée. Elle se plia en deux, la fumée remplissait ses poumons, au point qu'elle se crut près de vomir.

Anna l'attrapa par le bras.

— Viens, s'écria-t-elle en désignant la porte.

Blanche-Neige s'élança, en se retournant une dernière fois pour voir le soldat. Roulé en boule, il convulsait et tentait d'étouffer les flammes de ses mains.

Elles descendirent l'échelle deux barreaux à la fois ou presque. Blanche-Neige sauta dans l'eau, Lily sur son épaule. La petite fille se mit à pleurer lorsqu'elles commencèrent leur traversée des eaux boueuses, qui arrivaient à la poitrine de Blanche-Neige. Le chaos régnait autour d'elles. La plupart des maisons du village étaient en feu. L'air était envahi de fumée, de cendres, des débris tombaient du ciel, plongeaient dans l'eau, où ils s'éteignaient en sifflant.

Anna désigna la rive à une quinzaine de mètres de là. Quelques femmes s'y trouvaient déjà et couraient de toutes leurs forces s'abriter sous les arbres. Blanche-Neige progressait aussi vite que possible malgré la vase. Derrière elles résonnaient les cris, les pleurs des villageoises. Une petite fille, plus jeune que Lily, que sa mère tenait par la main, sauta d'un ponton. Blanche-Neige gardait les yeux droit sur leur destination, refusant de voir ce qui se passait dans son dos.

— Où est-elle ? demanda l'un des soldats.

Lorsqu'enfin elles arrivèrent, leurs vêtements étaient trempés. Blanche-Neige s'apprêtait à suivre le chemin qu'avaient emprunté les autres quand un cheval lui barra le passage. Un des mercenaires mit pied à terre. L'homme, plus imposant que les autres, avait un double menton qui pendait au-dessus de sa chemise. Il dégaina son épée et approcha d'elle d'un pas décidé.

— Courez ! cria Blanche-Neige en mettant Lily dans les bras de sa mère.

Elle lui désigna les bois épais. Si elle parvenait à distraire cet homme, elles auraient le temps de disparaître. Elle fit un pas en avant, pour qu'il puisse la voir clairement. Le couteau dans sa main droite, elle adopta la position que lui avait enseignée le chasseur, un bras levé et l'autre immobile, en attendant que l'ennemi approche.

C'est ce que fit le mercenaire. Elle brandissait toujours son couteau, les yeux rivés sur les siens, noirs. *Un...* compta-t-elle en silence en le voyant approcher, *deux... trois...* Lorsqu'il ne fut

plus qu'à quelques centimètres, elle le poignarda. Il tituba, une petite plaie apparut sur son torse. Il rejeta la tête en arrière et se mit à rire, puis il répliqua par un violent coup au ventre, qui la fit tomber à terre. Elle ouvrit la bouche, mais ne parvint pas à inspirer.

Il leva son épée. Elle se tourna vers lui, haletante, attendant que la lame s'abatte sur son cou. Mais une flèche passa en sifflant au-dessus d'elle pour se ficher tout près du cœur du soldat. Dans un cri horrible, il bascula, lâcha son arme pour tenter d'extirper l'extrémité de la flèche hérissée de plumes enfoncée dans son corps.

Blanche-Neige s'assit. A trois mètres d'elle se tenait un jeune homme, son arc à la main. Il était grand, mince, avec une mâchoire carrée, de hautes pommettes, un menton fendu d'une discrète fossette. Ses cheveux bruns, épais et souples, lui retombaient sur les yeux. Il la regardait avec un petit sourire, sans bouger. En le voyant replacer son arc dans son dos, elle eut l'impression de connaître ce geste. Elle l'avait déjà vu – mais où ?

La fumée s'élevait autour d'eux. Le feu avait gagné certains des arbres. Les femmes s'enfuyaient vers les collines en criant. Le jeune homme ouvrit la bouche pour parler, mais Anna vint chercher Blanche-Neige et l'attrapa par le bras.

— Viens ! siffla-t-elle. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Elle lui montra les abords du marais : Finn et ses soldats s'élançaient à l'assaut de la colline, sur leur piste.

Elles se mirent à courir. Une flèche enflammée se planta dans le sol juste à côté d'eux. Au loin, quelque part, Blanche-Neige entendit les sanglots d'un enfant ; elle ne put s'empêcher de frissonner. Elle suivit Anna à travers bois, elle courait aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Elle jeta un ultime coup d'œil par-dessus son épaule, derrière l'incendie qui dévorait les arbres, mais le jeune homme avait disparu.





Blanche-Neige courait si vite qu'elle parvenait à peine à respirer. Elle connaissait ce garçon. Elle l'avait déjà vu quelque part. Et à en juger par la manière dont il l'avait regardée, il l'avait reconnue, elle l'aurait juré. Mais comment ?

Elle zigzaguait entre les arbres, le couteau toujours à la main, Anna dans son sillage. Blanche-Neige entendait ses pieds marteler la terre. Elle repensa à ce souvenir d'autrefois. Ce petit garçon qui grimpait sur le pommier avec elle, cette façon de mettre l'arc dans son dos. William. Elle avait vu les vestiges de ce petit garçon dans le visage du jeune homme. Ils avaient les mêmes yeux noisette, le même sourire. Enfin, cela lui revint pour de bon, elle était sûre que c'était lui. Il était vivant, après toutes ces années. Mais que faisait-il au village ? Comment l'avait-il trouvée ?

Blanche-Neige ralentit et jeta encore un coup d'œil en arrière, pour le chercher frénétiquement du regard. Anna et Lily s'étaient arrêtées, Anna, appuyée contre un tronc, retirait une épine du pied nu de sa fille, qui pleurait. Derrière elles, Blanche-Neige ne voyait que destruction. L'incendie s'était propagé, la totalité des maisons étaient en flammes. Les femmes se faufilaient à toute jambe entre les arbres. Melva, une jeune fille au visage couvert de taches de rousseur, les dépassa en courant, tenant entre ses bras les quelques biens qu'il lui restait.

Soudain, Blanche-Neige vit Finn, qui débarquait sur la rive, la regarder bien en face.

— Elle est là ! hurla-t-il à un autre soldat, en lui faisant le geste de l'encercler.

Blanche-Neige allait prendre son élan quand quelqu'un l'attrapa par-derrière. Elle battit l'air à l'aide de son couteau, mais elle entendit une voix familière.

— Par ici, fit le chasseur en désignant un étroit sentier entre les arbres qui semblait descendre la colline à l'est de la Forêt des Ténèbres. Allez, venez !

— Nous devons les secourir !

Elle lui échappa pour tenter de rejoindre Anna et Lily. Le chasseur les avait toutes abandonnées, elle ne pouvait en faire autant. Elle se libéra et courut pour aider Anna à se relever.

Mais celle-ci la repoussa.

— Tu le feras... dit-elle.

Elle montra la rive, Finn se trouvait à moins de quinze mètres.

— ... maintenant, pars.

Blanche-Neige la regarda dans les yeux, Anna était sérieuse. Un mercenaire arrivait sur leur gauche, Finn se rapprochait. Blanche-Neige attrapa la main du chasseur et il l'entraîna dans le bois, manœuvrant le long du chemin plongé dans la pénombre jusqu'à ce que la scène disparaisse derrière l'épaisse végétation.

Ils filaient à travers les arbres. Ils dévorèrent les kilomètres, contournèrent la rive d'un lac immense puis prirent vers l'est, où la forêt était moins dense. Le soleil se leva, les bruits de bataille étaient maintenant loin derrière eux. Blanche-Neige s'arrêta enfin, les jambes trop fatiguées pour aller plus loin. Elle se laissa tomber à genoux au bord d'un ruisseau.

Ses mains étaient agitées de tremblements, elle les immergea dans l'eau froide, pour tenter d'enlever le sang séché sous ses ongles. L'odeur de fumée lui collait à la peau. Le calme régnait dans la forêt, les oiseaux étaient silencieux, mais elle entendait encore les cris des villageoises. Elle se tourna vers le chasseur, emportée par la haine. Il les avait abandonnées. Il avait filé au beau milieu de la nuit, les laissant là. Les femmes ne faisaient pas le poids face aux guerriers de Finn.

— Pourquoi êtes-vous revenu ? demanda-t-elle en se relevant pour le regarder droit dans les yeux. Pourquoi ?

Eric se cacha le visage dans les mains.

— C'est moi qui les ai entraînés jusque-là, lâcha-t-il.

C'est lui qui avait amené Blanche-Neige dans leur village. Il avait fait une erreur de jugement, il avait cru que les soldats de Finn se trouvaient encore loin. Puis, comme il gravissait la colline pour partir, il avait vu venir la première flèche, et il avait senti la fumée à plus d'un kilomètre.

— C'est moi le fautif.

Il avait la gorge serrée, les mots avaient du mal à sortir. Il n'aurait jamais dû la laisser. C'était exactement ce qui s'était passé avec Sara. Il avait fait un choix et à son retour, c'était déjà trop tard.

Il posa ses mains sur celles de Blanche-Neige. Elles tremblaient. Elle avait le visage couvert de cendre, le bras maculés d'éclaboussures de sang séché – d'où provenaient-elles, il l'ignorait.

— Je vais vous guider auprès du duc Hammond, déclara-t-il.

Quel que soit son destin à la forteresse, il ne pouvait être pire que ce qu'il ressentait à la voir ainsi.

Elle opina, mais ne dit rien. Immobile sur la rive, il tendit l'oreille, à l'affût des bruits de sabots. Ils pouvaient se reposer là quelques minutes, guère plus. Les hommes finiraient par retrouver leur trace. Il ferma les paupières, terrassé par l'épuisement. Son corps souffrait de ce qu'il avait subi ces derniers jours. Sa blessure au côté lui causait des élancements, les points de suture lui pinçaient la peau. C'était beaucoup plus sensible, maintenant qu'il n'avait plus de rhum. L'absence de sensation, l'engourdissement que provoquait l'alcool avaient disparu. Était-ce une bénédiction ou une malédiction ? Il ne parvenait pas à décider.

Il leva les yeux en direction du soleil, dont les premiers rayons apparaissaient entre les arbres. Une ombre passa au-dessus de lui. Il essaya de se mettre debout, mais reçut un violent coup de pied au côté. Une autre personne cloua son visage au sol. Il aperçut brièvement de petites silhouettes qui se jetèrent sur lui ; certains le martelèrent de coups de poing, d'autres le cognèrent à l'aide de bâtons. Tous portaient des masques de guerre en bois sculpté.

— Les nains, murmura-t-il, les identifiant aussitôt.

Il tenta de rejoindre Blanche-Neige, mais une de ces petites carnes l'avait ligoté aux chevilles. En quelques secondes il fut traîné sur la rive, suspendu par les jambes. Le monde se mit à tourbillonner autour de lui, le sang à lui monter à la tête.

Lorsque enfin il arrêta de tourner, il vit Blanche-Neige sur le sol, non loin de lui. Elle avait les bras attachés derrière le dos. Les nains, alignés devant lui, avaient repoussé sur leur front leur masque grotesque.

— Voyez-vous ça... Ce mécréant de chasseur, fit Beith.

C'était leur chef, et le plus méchant de tous, de surcroît. Sa tignasse noire retombait à l'avant, formant un grand V sur sa tête.

— Allez, Beith, dit Eric en essayant de rire. C'est comme ça que tu traites tes amis ?

Quiconque avait voyagé dans le royaume connaissait les nains. Ils vivaient cachés dans les bois, buvaient beaucoup et avaient tendance à chercher la bagarre avec qui le voulait bien. Et Eric était toujours partant.

Beith approcha avec brusquerie, si près qu'Eric sentit son haleine putride.

— Non, espèce de raclure.

Il attrapa une grosse branche sur le sol.

— Voilà comment je traite mes amis !

Sur ce, il lui frappa violemment le crâne.

— Arrêtez ! hurla Blanche-Neige.

Mais les nains répondirent par un ricanement.

Eric prit sa tête entre ses mains pour masser la zone tendre qui venait de recevoir le coup. Ces avortons, qui mesuraient moins d'un mètre, étaient des hommes râblés, puants, aux cheveux hirsutes et aux dents gâtées. Beith arborait une barbe mal peignée et des vêtements trop grands pour lui. Un vieux bout de corde faisait office de ceinture pour son pantalon. Eric repéra Muir, le nain aveugle, à l'arrière et Nion, juste à côté de lui. C'était le plus méprisable de tous. Si ça n'avait tenu qu'à lui, le monde entier aurait été sous la domination des nains et le reste de l'humanité à leur service.

Blanche-Neige tordait la corde autour de ses poignets.

— Qu'est-ce que vous leur avez fait ? murmura-t-elle en voyant les nains tenir un conciliabule au sujet d'Eric.

Ce dernier se passa les mains sur le visage. Il était pris de vertiges. A l'envers, tout paraissait bizarre.

— J'ai essayé de récupérer une récompense sur leur tête... et pas qu'une fois.

La jeune fille leva les yeux au ciel.

— Y a-t-il une seule personne que vous n'ayez pas dupée ?

Il jeta un coup d'œil vers elle, il adorait la manière dont son nez se plissait quand elle était en colère. En théorie, il y avait bien une personne... *elle*. Il le lui aurait d'ailleurs avoué si Beith ne s'était pas tourné vers lui à ce moment-là pour lui assener un grand coup dans le ventre.

— C'est mon jour de chance ! beugla Beith. La buse que je déteste le plus au monde m'arrive toute cuite dans le bec.

— C'est ton jour de chance, confirma Eric d'un ton qu'il voulait léger.

Les hommes de Finn n'allaient pas tarder. Il n'avait pas le temps de discuter pour savoir qui avait essayé de vendre l'autre à la reine. Ce n'étaient que des détails mineurs.

— J'ai assez d'or pour te fournir en bière pour un an. Libère-moi et...

Nion lui donna une tape sur l'oreille.

— La ferme, chasseur. Si t'avais des sous, ils seraient déjà tombés de ta poche.

Eric serra sa tête entre ses mains, elle bourdonnait maintenant, et la douleur était trop grande.

Il lâcha un grognement sonore.

— Dites-moi ce que j'ai fait de mal.

— Dis-moi ce que tu as fait de bien, railla Beith.

Il postillonnait en parlant. Derrière lui, le plus jeune des nains, Gus, fixait Blanche-Neige comme s'il n'avait jamais vu de femme aussi belle. Il sourit, révélant ses dents jaunes encrassées.

Eric désigna la jeune fille.

— Je l'ai tirée des griffes de la reine.

Beith secoua la tête.

— Ça ne te ressemble pas, chasseur.

— Les gens changent, tenta Eric.
Nion lui donna une nouvelle gifle.

— Les gens oui, les porcs, non.

Quelques autres se mirent à se chamailler. Coll et Duir, qui se disputaient sans cesse, essayaient de décider s'il fallait tuer Eric ou le laisser mourir ainsi ligoté.

— Lui, on l'embroche et elle, on la laisse pourrir là, suggéra Duir d'un ton ravi qui donna la nausée à Eric.

— Non ! lança une voix derrière eux.

C'était Muir, le plus âgé de la bande. Ses yeux étaient recouverts d'une fine pellicule blanche.

— Elle est destinée, poursuivit-il en levant un doigt pour imposer le silence.

Eric se souvenait d'avoir vu l'aveugle lors d'une de ses précédentes visites dans les bois, il était toujours écouté.

Beith se tourna vers la fille, qu'il examina avec une curiosité nouvelle.

— Vous détestez la reine ? demanda Blanche-Neige, profitant de l'occasion. Mon père était le roi Magnus.

Le groupe se calma. Eric observa la fille, amusé. Elle faisait preuve de la même audace qu'elle avait montrée dans la Forêt des Ténèbres. Il commençait à se demander s'il existait quelqu'un qu'elle ne défierait pas.

Beith pencha la tête.

— Si vous nous accompagnez jusqu'au château du duc, vous serez grassement récompensés, poursuivit Blanche-Neige. Votre poids en or. Pour chacun d'entre vous.

Duir contempla Coll de la tête aux pieds, en s'arrêtant sur ses bras et ses jambes maigrelets.

— J'en aurai plus que toi, murmura-t-il en tapotant sa bedaine.

— Pas faux, répliqua Coll en retenant une quinte de toux. Mais à cause de ton poids, tu manges plus et tu bois plus, ce qui coûte plus, alors...

— D'accord, les interrompit Beith. On t'emmène, toi, mais le chasseur, on le laisse pendre.

Il se racla la gorge et projeta un gros crachat, juste à côté de la tête d'Eric.

— Vous nous emmenez tous les deux, rectifia la fille en jetant un coup d'œil de biais à Eric, comme pour le rassurer.

Beith se caressa la barbe, en pleine réflexion. Ils attendaient tous une décision quand Duir, un de ceux qu'Eric avait tenté de vendre, désigna un point sur l'horizon. Eric suivit son regard et remarqua les silhouettes qui descendaient la colline : c'étaient Finn et ses mercenaires, qui venaient les chercher.

— Voici les soldats de la reine, Beith, l'informa Eric en se tordant dans tous les sens pour dégager ses pieds. Tu ferais bien de te décider vite.

— Un nain vaut une dizaine de grands, rétorqua Beith. Alors je vais prendre mon temps, merci.

A ce moment-là, il leva les yeux et vit apparaître une dizaine de guerriers supplémentaires, épée à la main. Quelques nains préférèrent reculer et prendre la fuite à cette simple vue.

— Tu disais ? railla Eric.

Il n'y voyait plus vraiment. Le sang lui était monté à la tête et faisait pulser ses tempes.

— Libère-le, ordonna Beith en faisant un signe à Nion. On bouge !

Gus aida Blanche-Neige à dénouer ses liens, Nion coupa la corde qui retenait Eric à l'aide de son couteau. Puis ils s'élancèrent dans la pente, Eric et Blanche-Neige juste derrière les nains, au ras du sol pour rester aussi invisibles que possible.





Blanche-Neige leva les yeux vers la voûte immense de la grotte. De l'eau ruisselait le long des parois de pierre, un mince filet de lumière descendait d'un trou au plafond, soulignant les grappes de chauves-souris suspendues côte à côte, leurs ailes repliées autour d'elles. Le bruit sourd des sabots des chevaux résonnait au-dessus. Les hommes de l'armée de Finn s'interpellaient dans les bois.

— J'ai trouvé une corde ! cria l'un d'eux.

Puis ils s'éloignèrent au galop dans la direction opposée et le silence revint au-dehors.

Duir et Coll, désignant un long boyau d'un côté de la grotte, firent signe aux autres de les suivre. Les nains s'exécutèrent, ils n'avaient aucun problème à se faufiler dans cet étroit passage. Blanche-Neige se courba pour se faire aussi petite que possible, mais ses coudes frottaient les murs. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit le chasseur derrière elle, qui avançait en crabe.

Les nains les avaient guidés sous une énorme racine d'arbre pour accéder à la grotte, et ainsi fuir les soldats de Finn. Ils connaissaient bien ce labyrinthe souterrain. Ils se glissaient à travers les méandres de tunnels, zigzaguaient tranquillement jusqu'à s'enfoncer très profondément dans la terre. Blanche-Neige comprit, en voyant les rails et les traverses en bois sous ses pieds, qu'il s'agissait d'une mine. Elle faisait de son mieux pour se concentrer sur sa progression et ne pas penser à... William. Où était-il ? Elle continua à suivre les nains jusqu'à ce que, soudain, ils débouchent sur une prairie verdoyante.

La lumière du dehors était si intense qu'elle dut se protéger les yeux. Devant elle s'étirait un paysage chatoyant : des fleurs

de toutes les couleurs jaillissaient de la terre, des marguerites d'un jaune flamboyant aux boutons de roses rose vif en passant par les hydrangées, et embaumaient l'air des parfums les plus entêtants. Cela s'accompagnait d'un bourdonnement enchanteur qui enflait à ses oreilles et lui donnait envie de danser.

— Foutue musique de fée, grommela Nion en enfonçant ses doigts dans l'épaisse mousse qui recouvrait les roches pour en arracher une grosse poignée dont il fit des bouchons à mettre dans ses oreilles.

Blanche-Neige admira l'éblouissante campagne devant elle. Des lianes fleuries s'enroulaient autour de troncs d'arbres immenses, les ponctuant de taches violettes. Des papillons rouge et or se posaient sur les branches. Des lapins bondissaient dans l'herbe haute, filant de-ci de-là. Les minuscules grains de pollen en suspension luisaient à la lumière du soleil, donnant l'impression que tout scintillait, même l'air.

— Qu'est-ce que cet endroit ? s'étonna-t-elle en essayant d'attraper les grains lumineux dans sa main.

Gus s'empressa de lui répondre :

— On appelle ça le Sanctuaire, madame... dit-il en posant sur elle ses grands yeux gris et humides.

Il lui sourit, révélant son affreuse dentition. Elle ne l'aurait pas forcément avoué, mais ce petit bonhomme commençait à lui plaire.

— ... la Forêt Enchantée. C'est là que vivent les fées.

Blanche-Neige se tourna vers le chasseur, qui paraissait aussi abasourdi qu'elle. Il ouvrit la bouche pour parler, mais quelque chose passa en vrombissant à côté de son visage, qui les fit sursauter tous les deux. Blanche-Neige observa la fée minuscule qui flottait à une cinquantaine de centimètres d'elle. Sa peau était d'un blanc translucide, ses oreilles étaient pointues et ses ailes d'un bleu iridescent qui miroitait au soleil. La créature lui adressa un sourire et prit la fuite, laissant une traînée de pollen dans son sillage.

— Des fées, répéta Gus d'une voix douce en tendant la main pour prendre celle de Blanche-Neige.

Gort progressait dans le champ en donnant des coups de pied dans l'herbe. C'était le plus gros de tous, son ventre pendait par-dessus sa ceinture.

— Sales pestes ! grogna-t-il.

C'était néanmoins cet endroit que les nains avaient choisi pour installer un campement pour la nuit. Ils se dispersèrent dans la forêt.

Blanche-Neige et le chasseur aidèrent à couper du bois pour le feu, Coll et Duir firent une trouée dans les herbes et dégagèrent les branches cassées pour aménager un espace où ils pourraient tous s'allonger. Beith récupéra de la nourriture qu'ils dissimulaient entre les racines des arbres, révélant une pile de bonbonnes, d'assiettes ébréchées et de viande de renard séchée. Il y avait même un antique violon. Lorsque les nains s'assirent enfin autour du feu, Gus coinça l'instrument sous son menton et se mit à jouer.

— Plus fort, le morveux ! brailla Gort. J'entends encore les harpies.

Il se couvrit les oreilles des deux mains. En face, Muir était à côté de son fils, Quert, une main sur son épaule. Duir et Coll buvaient de la bière en gesticulant dans tous les sens, absorbés qu'ils étaient par leurs disputes. Blanche-Neige, près d'Eric, observait leurs compagnons qui se poussaient et titubaient en dansant.

Eric rit doucement.

— La légende raconte que les nains ont été créés pour révéler toutes les richesses que recèle la terre. Pas seulement l'or ou les pierres précieuses, mais aussi la beauté cachée dans le cœur des gens.

Blanche-Neige le dévisagea en se demandant si cette expression « la beauté cachée dans le cœur des gens » pouvait vraiment être sortie de sa bouche. Elle constata qu'il avait devant lui quelques os de renard, mais aucune bouteille de rhum. Elle le regarda droit dans les yeux et vit, pour la première fois, qu'ils étaient clairs. Il s'exprimait avec lenteur et soin, en termes choisis. Voilà deux jours, au moins, qu'il n'avait pas bu une goutte d'alcool.

Eric lui montra Nion, qui titubait en braillant si fort aux oreilles de Gort, que celui-ci grimaçait.

— J'ignore s'ils ont jamais su chanter, mais en tout cas, c'est un art qu'ils ne maîtrisent plus. Quand la reine a saisi leurs mines, elle n'a pas seulement confisqué leur trésor, elle leur a volé leur fierté.

Autour d'eux, la plupart des nains étaient ivres. Coll et Duir se battaient, ils s'écrasaient la face dans la terre. Gus dansait en jouant du violon, la sueur ruisselait le long de son visage. On avait du mal à leur prêter la moindre magie. Comment pourraient-ils faire jaillir le meilleur des gens quand eux-mêmes semblaient si malheureux ?

Quert entonna une chanson un peu plus gaie, et Muir approcha, guidé par Gort qui l'installa sur une vieille souche. Le doyen avait de longs cheveux gris, ses rides trahissaient son âge, il devait avoir au moins vingt ans de plus que les autres. Blanche-Neige posa la main sur son genou pour lui faire savoir qu'elle était là.

— Merci de ce que vous avez fait tout à l'heure, dit-elle doucement. D'avoir pris ma défense.

Muir hocha la tête. Ses iris étaient couverts d'un nuage blanchâtre.

— Votre père était un homme bon. Le royaume était prospère sous son règne. Notre peuple aussi.

— Vous étiez plus nombreux ? demanda-t-elle.

Muir opina. Gort s'adossa à la souche et but une gorgée.

— Un jour, le groupe que vous voyez devant vous est descendu dans la mine pour une mission d'un mois entier. Gus n'était qu'un gamin à l'époque. Et quand nous sommes remontés à la surface... Plus rien. La terre était noire. Tout et tout le monde était mort. Disparu.

Il claqua des doigts pour souligner la rapidité avec laquelle cela s'était passé.

— Un mois après le décès de votre père, ajouta Muir.

Blanche-Neige hocha la tête. Elle se souvenait de ce premier mois, elle aussi. Elle avait entendu des explosions au-delà des remparts, vu des feux ravager la campagne. Les soldats de Ravenna poussaient des cris de joie dans la cour, ils se vantaient

des villages qu'ils avaient réduits en cendres, des morts qu'ils avaient vengés. Elle n'avait que sept ans alors, mais elle avait compris que le royaume ne serait plus jamais le même. Elle l'avait senti dans ses tripes. Elle non plus n'avait plus jamais été la même.

Ils restèrent assis là, Muir à son côté, jusqu'au coucher du soleil. Blanche-Neige dansa sur un air gai avec Gus, qui lui écrasa les orteils avec enthousiasme. Elle chanta avec Nion, termina la viande de renard, savourant ce qui était l'un de ses premiers vrais repas depuis longtemps. Mais à la fin de la nuit, tandis que les nains semblaient dans le sommeil, elle ne put s'empêcher de repenser à ce qu'avait dit Muir. *Elle est destinée*. C'était l'avenir que lui avait prédit Anna, le sacrifice qui l'attendait, le royaume qui lui appartiendrait. Lorsque les mots avaient franchi les lèvres d'Anna, ils lui avaient paru tellement étranges. Toute sa vie elle avait été prisonnière de la reine, enfermée dans une tour du château. Comment pourrait-elle diriger quoi que ce soit ? Même si elle en avait envie, pourquoi l'écouterait-on ?

Elle revit le village d'Anna, les femmes qui fuyaient dans les bois, leurs maisons en flammes. Lily qui pleurait, inconsolable. Maintenant, après tout ce dont Blanche-Neige avait été témoin, la prophétie d'Anna était plus facile à croire. Elle ne supporterait pas de voir les soldats de Ravenna prendre une autre vie. Elle ne voulait plus entendre les cris de femmes qui avaient perdu leur foyer, voir des visages d'enfants défigurés juste pour que la reine ne les arrache pas à leur mère.

Elle observa la forêt autour d'eux. Les fleurs entouraient le chasseur dont les traits semblaient apaisés, beaux même, dans son sommeil. Coll et Muir somnolaient dos à dos, comme soudés à jamais. Au fil de la nuit, davantage de créatures émergèrent de la végétation – écureuils, castors ou oiseaux chamarrés descendant des cimes en piqué.

Deux pies se matérialisèrent devant elle, leur plumage iridescent scintillait sous la lune. En une fraction de seconde, elles se métamorphosèrent en fées. Blanche-Neige comprit alors que c'étaient elles qui l'avaient aidée lorsqu'elle était enfermée dans le château. C'étaient elles qui l'avaient sauvée.

Elles filèrent, en lui faisant signe de les accompagner. Leur doux parfum emplissait l'air. Elle s'élança à leur suite à travers les bois, où brillait une lumière blanche, juste après un amas de ruines. A mesure qu'elle progressait, elle découvrait la magie de la forêt. Elle était entourée d'animaux, qui avançaient comme elle, entre les grands arbres. Des oiseaux volaient en formation au-dessus d'elle. Des lapins et des chevreuils sortis de leur tanière leur emboîtèrent le pas, se réunissant en un groupe imposant derrière elle.

Ce n'est qu'à trois ou quatre mètres de la source qu'elle vit d'où provenait la lumière. Un magnifique étalon immaculé se tenait sous un arbre immense. L'aura de la majestueuse créature luisait d'un éclat doré magique.

Blanche-Neige approcha. Le cheval géant baissa la tête pour se laisser caresser les joues. Ses yeux brun foncé la fixaient, comme s'il comprenait tout ce qu'elle pensait et ressentait. Il vint presser sa tête contre celle de la jeune fille. Elle sentait le souffle chaud de l'animal sur sa nuque. En regardant derrière elle, elle constata que les nains et le chasseur l'avaient suivie, qu'ils observaient la scène, à proximité.

Beith afficha un air incrédule.

— On n'a jamais vu une chose pareille.

— Il la bénit, suggéra Muir du fond des bois. Elle est la vie elle-même. Elle guérira la terre. Elle est l'élue.

Blanche-Neige entourait l'encolure de l'animal de ses mains, envahie d'une paix profonde. En écoutant la prophétie, en ce lieu et ce moment précis, elle fut gagnée par le désir d'agir. Elle ferait tout ce que le royaume attendait d'elle. Elle rendrait sa dignité au trône.

Lorsqu'elle flatta le cheval, la lumière se fit plus vive. Les particules d'or qui flottaient autour d'eux la submergeaient.

— Que ce soit de l'or ou pas, déclara Muir à ses compagnons. Où qu'elle aille, je la suivrai.

Blanche-Neige vint poser sa tête sur l'encolure de l'étalon avec un sourire. Elle avait une main sur sa belle robe blanche quand elle la vit, du coin de l'œil : une flèche fendit l'air, venue du haut. Elle perça le flanc tendre de la créature, qui se cabra de douleur et prit la fuite, manquant de la renverser au passage.

Tous les autres animaux se dispersèrent. Les nains firent volte-face, arme à la main. Sur la colline au-dessus d'eux les hommes de Finn brandissaient leurs épées.

Un vent furieux balaya les arbres, semant des ombres noires là où la lumière brillait un instant plus tôt. Les nains abaissèrent leur masque de guerre, empoignèrent leurs armes. Eric tira ses hachettes de son ceinturon et les fit tourner dans ses mains. Blanche-Neige jaugea l'ennemi, dont elle scruta chacun des visages. Soudain elle se figea, ses yeux venaient de se poser sur ceux, noisette, qu'elle connaissait depuis son enfance. William était parmi eux, sur son cheval, son épée dégainée. Pourquoi se trouvait-il ici maintenant ? Pourquoi se battait-il à leurs côtés ?

Il n'était pas temps d'y réfléchir. La brute qui venait de toucher le cheval blanc relevait son arc, mettait une nouvelle flèche en place. Il la visa avec un sourire. Avant qu'elle ait pu bouger, William fit tomber l'homme de sa monture, et la flèche s'envola vers les cimes. Gus attrapa Blanche-Neige par la main et l'entraîna vers la forêt, à l'opposé des soldats.

— Viens ! hurla-t-il en voyant l'armée de Finn foncer sur eux.

Le fredonnement de la Forêt Enchantée fut vite remplacé par des cris de guerre. Les épées s'entrechoquaient. Les chevaux hennissaient. Blanche-Neige continuait de courir, avec Gus. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, William zigzaguait entre les arbres. Il était sur leurs talons, son armure brillait sous la lune.

Gus ouvrait la voie, la main refermée autour de ses doigts au point de lui faire mal.

— Plus vite ! insistait-il en sautant par-dessus des branches mortes, des rochers.

Mais Blanche-Neige ne quittait pas William des yeux. Il se trouvait cinq mètres derrière eux, peut-être davantage. Elle lâcha Gus et fonça dans les taillis, attendant que William approche. A l'instant où il passa devant elle, elle se jeta sur lui, lui attrapa le bras à deux mains et le fit tomber de sa selle.

Gus se précipita vers elle, sa hache à la main, prêt à couper le cou du cavalier.

— Gus, non ! cria Blanche-Neige.

Le nain ralentit sa hache juste à temps, elle s'abattit à quelques centimètres du jeune homme.

Elle se pencha sur lui et fixa ce visage qu'elle connaissait pour l'avoir vu dix ans plus tôt. Ses cheveux bruns et souples étaient aussi hirsutes qu'autrefois.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda-t-elle. Je t'ai vu dans le village.

— C'est moi, dit-il. William.

Il s'assit, hors d'haleine. Il ramassa son arc par terre et récupéra ses flèches.

— Je sais, répondit-elle d'une voix tendue.

Elle avait du mal à le croire. Ce garçon qu'elle avait passé des années à imaginer était de retour. Il avait pleuré pour elle ce soir-là, le soir où ils avaient été séparés. Mais était-il vraiment là pour l'aider ?

— Que fais-tu avec eux ? l'interrogea-t-elle en secouant la tête.

William scruta la forêt derrière eux.

— La rumeur courait à Carmathan que tu étais en vie. Thomas et son fils Ian ont été capturés par la reine. Thomas était présent au château quand tu t'es enfuie, il a entendu les gardes en parler. Si je suis venu avec eux, c'est parce que ce sont les seuls qui savaient comment te retrouver.

— Elle a essayé de me tuer... commença Blanche-Neige, les yeux emplis de larmes.

Elle s'apprêtait à continuer, quand un bruit se fit entendre dans les buissons non loin. Ils se trouvèrent soudain nez à nez avec l'imposant guerrier qui avait tenté de la tuer quelques minutes plus tôt. Cette fois, la flèche était déjà en place. Cette fois, il ne manquerait pas sa cible.

Il visa, Blanche-Neige se retourna pour prendre la fuite. Mais des ronces lui bloquaient le passage. La flèche fendit l'air. En une fraction de seconde, Gus se jeta devant elle et prit le projectile dans la poitrine. Il s'effondra aux pieds de Blanche-Neige en se tordant de douleur.





Les hommes s'abattirent sur eux. Un galopait en direction des nains, son épée à la main. Duir esquiva le coup, mais la lame aiguisée comme un rasoir lui arracha une touffe de cheveux. Un autre envoya une flèche sur le cou d'Eric, elle manqua sa cible. Eric fouillait les arbres du regard, à la recherche d'un seul visage. Soudain il le vit. Finn, à cheval, poursuivait Blanche-Neige, ses mèches grasses lui tombaient sur les yeux, sa joue était marquée par un bleu à l'endroit où Eric l'avait frappé.

Eric s'élança derrière lui, ses haches en position. Il finirait ce qu'ils avaient commencé dans la Forêt des Ténèbres. Finn vivant, Blanche-Neige ne serait jamais en sécurité. Il la traquerait jusqu'à Carmathan. Il ferait le siège du château du duc, il réduirait ses terres en cendres tant qu'il n'aurait pas obtenu le cœur de la jeune fille.

Le chasseur traversa l'épais sous-bois. Autour de lui, les ombres s'allongeaient, faisaient s'atrophier feuilles et herbages, faner les fleurs, disperser les fées vers le ciel. Les créatures de la forêt disparurent, les renards demeurèrent tapis dans leur terrier, les tortues sous la mousse. Lorsqu'Eric cessa enfin de courir, les bois étaient totalement silencieux, et Finn était introuvable.

Il observa avec attention le moindre espace entre les troncs, mais il était difficile de distinguer quoi que ce soit dans cette obscurité grandissante. Son souffle formait un petit nuage devant lui, l'air était devenu brusquement plus froid. Quelque part derrière lui, il y eut un bruit. Il se retourna et vit surgir le cheval de Finn. Il souleva sa hache, mais le cavalier n'était pas sur sa monture.

Il regarda l'animal disparaître derrière les arbres, comprenant un instant trop tard qu'il s'agissait d'un piège. Lorsqu'il fit volte-face, Finn chargeait, droit sur lui. Il donna un coup d'épée, qu'Eric évita largement, à l'exception de son bras, qui fut touché au biceps. Il jeta un coup d'œil à la plaie, d'où le sang coulait jusque sur l'herbe desséchée.

Cette fois, Eric n'hésita plus. Il se précipita sur Finn, en brandissant sa hache. Son adversaire tira sur une branche au maximum, puis la relâcha : elle heurta de plein fouet le torse d'Eric et le projeta contre un énorme chêne. L'arrière de son crâne cogna le tronc, manquant de le mettre K.O. Il pouvait à peine remuer, sa respiration était courte, douloureuse. Le sang ruisselait le long de son bras et imbibait sa chemise, qui virait au rouge foncé.

Il observa la figure de Finn : cette fouine souriait d'un air pervers de satisfaction. Il devait adorer le voir ainsi, vidé de toutes ses forces, une blessure ouverte au flanc. Il voulut s'emparer de ses haches, mais elles étaient tombées un peu plus loin.

— J'en ai capturé, des filles. Mais ta femme, elle était pas comme les autres, le nargua Finn en faisant un pas en avant.

Eric se redressa, piqué au vif.

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda-t-il.

Il gardait un œil sur ses haches, par terre, conscient qu'il ne pouvait les récupérer sans s'exposer à une nouvelle attaque.

Finn pencha la tête sur le côté.

— Elle s'est battue. Quand elle a compris que c'était terminé, elle a supplié. Sache qu'elle t'a réclamé. Ta Sara.

Eric pouvait à peine respirer. Une rage furieuse s'était emparée de lui. Finn mentait – il n'avait pas pu être là. On avait conclu à des pillers venus d'un autre village. C'est ce qu'on lui avait dit, à son retour. Alors pourquoi Finn prétendait-il autre chose ? A quoi jouait-il avec lui ?

— Comment connaissez-vous son nom ? s'écria Eric.

Par-dessus l'épaule de Finn, il repéra un arbre abattu. Ses racines étaient sorties de terre. Les ombres l'avaient tué de l'intérieur, laissant les racines arides et pointues, comme les lances de bois dont se servait Eric du temps qu'il était chasseur.

— Elle me l’a dit, siffla Finn. Juste avant que je lui tranche la gorge.

Eric n’avait pas besoin d’en entendre davantage. Il se décomposa, et ce jour fatidique lui revint brutalement en mémoire. Son cou, ce cou magnifique qu’il avait tant de fois caressé, avait été tailladé, le sang avait séché autour de la blessure. Il avait passé ses mains sur la robe, tâté l’entaille au côté, sous les côtes. Il avait scruté son visage, en se demandant quel genre de monstre avait ainsi pu faire du mal à une femme. Quel genre d’homme sans âme, sans courage, avait pu priver Sara de sa vie ?

Maintenant il savait.

Il se jeta sur Finn sans se soucier de l’épée qui s’élevait entre les mains de ce malade, à la lame pourtant assez tranchante pour le décapiter. Il se contenta de baisser l’épaule pour heurter de toutes ses forces son adversaire à l’abdomen. Ils furent projetés en direction de l’arbre tombé à terre. Finn se planta dessus avec violence, les racines aiguisées s’enfoncèrent dans sa peau. Le salaud se mit à hurler de douleur.

Ses cris ne servirent qu’à nourrir la colère d’Eric. C’est l’homme qui a tué Sara, se répétait-il en boucle en repoussant les épaules de Finn pour l’empaler une fois pour toutes sur les gigantesques racines. Il ne s’arrêta que lorsqu’il vit les pieux de bois transpercer l’avant de sa chemise. Finn se tordait en tous sens pour se dégager, mais Eric l’immobilisa.

— Ma sœur ! appela Finn en rejetant la tête en arrière. Guéris-moi, ma sœur !

Les ombres se mirent à tourbillonner autour d’eux, une fumée noire s’enroula autour des pointes de l’arbre, dans une tentative pour soigner ses blessures, mais c’était impossible, car les racines maintenaient les plaies ouvertes. Finn continuait de saigner, ses lésions restaient à vif au contact du bois.

Pourtant, la fumée noire tournoyait encore.

— Ma sœur ? s’étrangla Finn.

Eric ne lâcha pas ses épaules. Il appuya de toutes ses forces et il le regarda mourir, des larmes plein les yeux. Cet homme lui avait pris sa femme. Serait-il jamais capable d’aimer quelqu’un autant qu’il l’avait aimée ?

Il avait rencontré Sara à la fête du village. Elle avait un chignon tressé, piqueté de minuscules boutons de rose, elle dansait avec les autres. C'était son rire qui lui avait tout de suite plu, un rire pétillant, plein d'entrain qui emportait tout, un rire contagieux pour tous ceux qui l'entendaient.

— Tu me l'as prise, murmura-t-il en gardant les yeux rivés sur ceux de Finn, alors que la vie les quittait. Tu as tué ma femme.

Lorsque Finn rendit enfin son dernier souffle, que son corps accroché aux racines de l'arbre se mit à pendre mollement, Eric se détourna. Il ne se sentait ni puissant, ni courageux, il n'éprouvait ni satisfaction ni contentement. Simplement, de la mort de Finn avait découlé une consolation apaisante. Et pour une fois, elle n'était pas liée à sa vie à lui. Eric pensait à Blanche-Neige.

Cette mort signifiait peut-être que Blanche-Neige pourrait vivre libre. Et rallier Carmathan en paix.

Eric regagna la forêt et découvrit que les soldats avaient tous été décimés. Les nains, de féroces guerriers eux aussi, les avaient éliminés un par un. Il aperçut Blanche-Neige et les autres rassemblés autour de quelqu'un. En approchant, il reconnut Gus, l'un des plus jeunes. Il était livide, une flèche était logée dans sa poitrine, juste au-dessus de son cœur.

Eric regarda autour de lui et compta les nains, pour s'assurer qu'ils étaient tous présents. C'est alors qu'il remarqua un jeune homme accroupi parmi eux. Il ne devait pas être âgé de plus de dix-sept ans. Eric aurait juré le connaître, bien qu'il ne sût pas trop d'où.

— Qui est-ce ?

Le garçon se mit debout et bomba le torse comme un oiseau imbécile tentant désespérément de paraître plus gros qu'il n'était.

— Je m'appelle William. Je suis le fils du duc Hammond.

Eric secoua la tête. Le duc. Ce lâche qui avait passé tant d'années caché à Carmathan. Evidemment, c'était son fils.

— Que fait le fils du duc en compagnie des troupes de la reine ? demanda-t-il en tournant vers les nains un visage interrogateur, à la recherche d'une réponse.

Coll et Duir, blottis près de Gus, étaient trop bouleversés pour parler.

William fit un pas dans sa direction.

— Je cherchais la princesse.

— Pourquoi ? aboya Eric.

Ils avaient déjà assez d'ennuis comme ça, ils n'avaient pas besoin de se coltiner un aspirant soldat.

William posa la main sur le manche de son épée.

— Pour la protéger.

Eric ne put s'empêcher de rire.

— La princesse est entre de bonnes mains, comme vous pouvez le voir.

Il désigna les sept nains d'un grand geste, ainsi que leurs arbalètes et leurs couteaux.

William jaugea Eric de la tête aux pieds.

— Et à qui ai-je l'honneur ? interrogea-t-il d'un ton de défi.

— L'homme qui l'a amenée jusqu'ici, Votre Seigneurie.

Il lui cracha ces mots à la figure, détestant l'attitude de ce garçon qui semblait se croire tous les droits. Ce n'était qu'un enfant. Eric vint se placer à quelques centimètres de son visage.

Blanche-Neige leva les yeux vers lui. Elle avait la main posée sur la poitrine de Gus, les joues salies par les larmes.

— Laisse-le, chasseur, dit-elle doucement. Il est notre ami.

Elle baissa la tête, ses pleurs mouillèrent la chemise de Gus. Eric recula. Les nains entonnèrent avec intensité un chant funéraire plein de tristesse. Des mélodies d'amour et d'amitié, de vie et de mort s'élevèrent dans la forêt ravagée. Rien ne parvenait à réchauffer l'air. Les animaux restaient tapis dans leurs terriers, les fées s'étaient volatilisées, le nuage noir qui était descendu sur eux s'attardait encore, circulant autour d'eux en volutes sombres.

Lorsque l'hymne se termina, Coll et Duir apportèrent des brassées de petit bois pour le bûcher funéraire. Quert déposa des pierres sur le sol, formant un grand rectangle pareil à un lit pour accueillir Gus dans son sommeil. Ils y déposèrent son corps, puis placèrent sur lui les branches sèches entrecroisées, jusqu'à le faire disparaître. Beith parvint à faire fonctionner son silex pour allumer le feu.

Ils regardèrent les flammes s'élever devant eux. Le bois sifflait et craquait à mesure qu'il était englouti. Certains des nains pleuraient. Eric n'aurait pu dire qui, car il n'entendait que les sanglots de Blanche-Neige, dont la tristesse envoyait des frissons dans tout son corps. Il fixait son visage de profil, en regrettant de ne rien pouvoir faire pour dissiper sa douleur. Mais avec la tombée de la nuit, cette douleur ne fit que croître. Car ce n'était pas la fin de leur bataille, ce n'était que le commencement.

Leur reine maléfique et perverse était toujours en vie.





Ravenna, allongée sur son lit, étudiait le dos de sa main. Il était redevenu normal, les taches brunes de vieillesse avaient disparu, l'horrible peau plissée était à nouveau lisse et tendue. Elle posa ses doigts délicats sur son sternum, pour essayer de ralentir sa respiration. Une heure entière s'était écoulée depuis la mort de Finn. Jamais il ne lui avait fallu autant de temps pour rajeunir.

Deux filles. Pas une, deux. Elle les avait dévorées avec rapidité et voracité, elle avait aspiré leur énergie par leur petite bouche douce, elle l'avait sentie la remplir depuis le bout de ses orteils jusqu'au sommet de son crâne. Ses forces étaient revenues. Mais même leur beauté, la souplesse de leur chevelure ou leur teint de porcelaine n'y suffisaient pas. Elle était terrassée par le chagrin. Un vide avait envahi sa cage thoracique, comme si quelqu'un avait prélevé ses entrailles.

Son frère unique. Qu'était-elle pour lui et lui pour elle ? Ils étaient les deux derniers témoins de ce jour au campement, quand les troupes du roi avaient décimé les Bohémiens dans leurs roulottes. Ils avaient joué ensemble à cache-cache dans la forêt. Finn était le seul autre à avoir connu le visage de leur mère.

Ravenna prenait son bain lorsqu'elle avait entendu son premier cri. Elle était totalement immergée dans le lait, de manière à ce que le moindre centimètre carré de peau soit recouvert et adouci par l'onctueux liquide. Le cri strident de son frère avait résonné en elle, comme s'il se trouvait dans la pièce, tout près. Elle s'était tordue quand les racines de l'arbre s'étaient plantées dans son dos. Le chasseur lui avait agrippé les épaules comme il avait agrippé celles de Finn pour y enfoncer

les pointes de bois. Elle avait senti se déchirer le tissu souple dans sa poitrine. La douleur l'avait traversée avec une violence telle que tout son corps en avait été affecté.

Elle s'était démenée. Elle avait convoqué le pouvoir conféré par sa mère et l'avait transmis à Finn pour lui donner la force de lutter. Voyant que cela ne fonctionnait pas, elle avait tenté de refermer ses plaies, mais avec les racines fichées dans sa chair, c'était vain. Lentement, à chaque seconde qui passait, elle s'était affaiblie. Son corps avait vieilli, ses cheveux avaient blanchi, la peau de son visage s'était creusée de rides et relâchée.

— Pardonne-moi, mon frère, avait-elle finalement murmuré lorsqu'elle avait compris que les blessures allaient les achever tous les deux.

Elle avait dû rompre ce lien entre eux. Elle n'avait plus assez d'énergie pour se battre.

Consciente de ce qu'elle devait faire, elle avait tapoté ses doigts sur son sternum. Elle était seule. Personne, en dehors de son frère, n'aurait accepté de traquer la fille, de la suivre dans la Forêt des Ténèbres et au-delà, de combattre le chasseur et ces nains de malheur. Maintenant, si elle voulait toujours le cœur de la fille, elle serait forcée d'aller le chercher elle-même...

Elle se leva, sur ses lèvres se forma une incantation silencieuse. Elle parlait si bas que les mots, à peine audibles, semblaient un fredonnement irrégulier. A l'extérieur du château, des oiseaux crièrent dans les arbres. Le premier corbeau descendit en piqué et atterrit avec un son mat contre le carreau de la fenêtre. Une petite fissure s'étendit dans le verre depuis le point d'impact sanglant.

Quelques secondes après, un autre fit son apparition, se projeta sur la même fenêtre, perdant son bec dans le choc. Un troisième, un quatrième foncèrent à leur tour, et finalement la vitre se brisa en mille morceaux sur le sol de pierre. Les premiers rapaces pénétrèrent dans la salle du trône et se mirent à suivre les murs courbes, entourant Ravenna tel un gigantesque essaim. Ils ne cessèrent d'affluer depuis la forêt, jusqu'à ce que la reine disparaisse sous eux. Elle avait les bras levés, la tête rejetée en arrière. Au cœur de cette effroyable masse noire de plumes, elle souriait.





Un jour passa sans que quiconque prononce le nom de Gus. Ils avaient franchi des kilomètres de collines désertes, traversé des ruisseaux peu profonds, piétiné des massifs de fleurs fanées, les nains devant, le chasseur et William à l'arrière. Le soleil se couchait lorsqu'ils atteignirent le pied de montagnes accidentées. La forteresse du duc se trouvait dans la vallée, au-delà. Il ne devait pas y avoir plus de deux jours de marche.

Blanche-Neige suivait Coll et Duir. Elle gardait les yeux rivés au sol, incapable de croire ce qui était arrivé. Elle revoyait le visage de Gus gisant parmi les feuilles mortes. Son souffle devenu rauque et court s'était finalement arrêté. Il s'était sacrifié pour qu'elle vive. Et maintenant, après coup, elle aurait préféré qu'il n'en fasse rien. Elle aurait voulu recevoir cette flèche. La culpabilité était trop grande. Ces dernières heures, elle s'était demandé ce qu'en pensaient les autres hommes. Lui en voulaient-ils ? Regrettaient-ils secrètement d'avoir croisé sa route ce jour-là dans les bois ?

Elle essuya ses larmes et tenta de se sortir de la tête l'image de Gus. Il lui fallut une minute avant de se rendre compte que William se trouvait désormais à sa hauteur et qu'il la regardait d'un air inquiet.

— Quoi ? demanda Blanche-Neige, sentant que quelque chose n'allait pas.

William jeta un coup d'œil au chasseur, pour s'assurer qu'il était assez loin derrière.

— Je te demande pardon, dit-il d'une voix à peine plus forte qu'un murmure. Je suis désolé de t'avoir abandonnée.

Il se passait la main sur le front, les yeux embués.

— Tu ne m’as pas abandonnée, avança Blanche-Neige en lui prenant la main.

Il secoua la tête.

— Si j’avais su que tu étais en vie, je serais venu plus tôt.

Les nains s’enfoncèrent dans les bois. Coll et Duir déposèrent leur besace à côté d’un amas de rochers. Les autres les imitèrent et commencèrent à installer le campement. Blanche-Neige s’arrêta à l’orée du bois et regarda William droit dans les yeux. Pas une seule fois, durant toutes ces années dans la tour, elle ne lui en avait voulu pour ce qui s’était passé. Quand la solitude manquait de la rendre folle, quand elle ne supportait plus les cafards qui grimpaient aux murs, les explosions qui retentissaient au loin, elle pensait à lui. Il était là, avec elle. Ces souvenirs étaient la seule chose qui l’avait maintenue en vie.

— Nous n’étions que des enfants, William. Et tu es là, maintenant.

Elle serra sa main. Elle se tourna vers le camp : les nains tiraient des branches mortes vers un foyer. Ils travaillaient en silence, sans que leurs yeux se croisent, encore accablés de tristesse. Elle marcha dans cette direction, en faisant signe à William de la suivre. Il ne servait à rien de regarder en arrière, de s’excuser pour ce qui s’était passé ou de se demander ce qui aurait pu être différent. Qui aurait pu dire ce que l’un ou l’autre aurait dû faire ? Elle se torturait en pensant à l’attaque de la veille, mais à quoi bon ? Elle ne sentait qu’un nœud dur et douloureux au creux de son ventre.

Elle s’agenouilla, William aussi, et sans un mot, ils se mirent à arracher de la mousse sèche pour allumer le feu. William semblait apaisé. Blanche-Neige tendit la tête vers le ciel, qui s’obscurcissait. Des corbeaux tournoyaient au-dessus d’eux. Ils avaient encore un ou deux jours de marche avant d’atteindre Carmathan, et Ravenna ne tarderait pas à venir les chercher. Ils seraient bien obligés d’aller de l’avant, vers l’avenir et de rester concentrés.

*

Blanche-Neige, assise à la limite du campement, écoutait le chœur des ronflements à côté d’elle. Les nains s’étaient endormis rapidement, William et le chasseur aussi. Mais

plusieurs heures s'étaient écoulées sans qu'elle parvienne à fermer l'œil, gagnée par un sentiment de malaise. Elle scruta la forêt autour d'eux. Le soleil pointait sur l'horizon, embrasant le ciel d'une étrange lueur orange. Ravenna avait-elle déjà eu connaissance de la mort de Finn ? L'avait-elle sentie ? Blanche-Neige eut une pensée pour Rose, dans sa cellule, avec son visage ridé et taché, ses épaules voûtées. Ravenna avait des pouvoirs à nul autre pareils. Combien de temps lui faudrait-il pour les débusquer, elle et ses compagnons ?

Il y eut un froissement de feuilles derrière elle. Elle se mit debout, chercha le couteau à sa ceinture et dégaina, lame en avant. William apparut devant elle, les cheveux hirsutes.

— Ce n'est que moi, dit-il.

Il leva les mains jusqu'à ce qu'elle range son arme.

— Viens, accompagne-moi.

Il s'éloigna du camp pour s'assurer que le chasseur n'entendait pas. Il essayait de discipliner ses mèches folles tout en marchant.

Bientôt, ils furent assez enfoncés dans la forêt, et complètement seuls, entourés de bouleaux argentés saupoudrés d'une fine couche de neige.

— Ici, c'est comme si rien n'avait changé. Le monde paraît aussi magnifique qu'avant, remarqua-t-elle.

Elle s'exprimait d'une voix plus calme, maintenant que William était avec elle. Elle se sentait un peu moins abandonnée.

— Et il le sera à nouveau, quand tu seras reine, avança-t-il.

Blanche-Neige se tourna vers lui, elle se demandait pourquoi il avait dit une chose pareille. Pourquoi étaient-ils tous aussi persuadés qu'elle était capable de vaincre l'armée de Ravenna ? Ne connaissaient-ils donc pas ses pouvoirs magiques ?

— Le peuple, dans ce royaume, déteste profondément Ravenna, expliqua-t-il.

Elle secoua la tête. Elle se souvenait de ce qu'avait dit Ravenna le jour de son mariage, de ce lien censé exister entre elles.

— C'est bizarre... commença Blanche-Neige. Mais je ne ressens que de la peine pour elle.

William la contempla d'un air curieux, la tête penchée sur le côté.

— Lorsque les gens découvriront que tu es vivante, ils se soulèveront en ton nom. Tu es la fille du roi, la légitime héritière.

— Et comment réussirais-je à faire cela ? Comment inspirer les gens ? Et comment guider des hommes ?

Gus était mort par sa faute, parce qu'elle avait demandé aux nains de la mener jusqu'à Carmathan. Comment pourrait-elle être responsable de davantage de vies alors qu'elle avait déjà failli pour une ?

William sourit.

— De la même manière que tu me guidais quand nous étions enfants. Je te suivais partout, j'arrivais en courant dès que tu m'appelais. J'aurais fait n'importe quoi pour toi.

Il la dévorait des yeux.

Elle se détourna, sentant le rouge monter à ses joues.

— Ce n'est pas ce dont je me souviens.

N'était-ce pas elle qui avait suivi William dans le pommier ce fameux jour ? C'était lui qui la taquinait, qui lui disait de courir plus vite, qui se plaignait qu'elle n'était pas un garçon. Il aurait voulu quelqu'un avec qui déterrer des cailloux, avec qui faire la course dans la cour du château.

— Je me rappelle surtout qu'on passait notre temps à se disputer, à se bagarrer et...

Elle aurait pu continuer comme ça, mais il la regardait avec une telle intensité... Ses yeux scrutaient son visage, comme à la recherche de quelque chose d'invisible.

Il se tenait si proche qu'elle pouvait sentir son haleine. Il sourit en rougissant. Leurs bouches se touchaient presque. Soudain, il tira quelque chose de sa poche, qu'il vint placer entre eux. Blanche-Neige baissa les yeux vers la pomme, à la peau rouge et blanc d'une perfection absolue. William la lui tendit, un sourire malicieux sur les lèvres.

— Je le connais, ton truc, dit Blanche-Neige en riant, se souvenant de son enfance.

— Quel truc ? demanda-t-il.

Il tenait le fruit tout près de son visage en la mettant au défi de le lui prendre.

Elle sourit. Après toutes ces années, il n'avait pas oublié. Elle se demandait s'il avait autant pensé à elle qu'elle à lui. Peut-être, d'une certaine manière, ces souvenirs l'avaient-ils maintenu en vie lui aussi. Elle lui arracha la pomme des mains. Et avant qu'il ait le temps de la récupérer, elle mordit dedans, savourant le jus délicieux qui coulait dans sa gorge.

William plissa les yeux. Il y avait quelque chose d'étrange dans son sourire. Il la regarda mâcher, rit de la voir avaler. Elle fut soudain saisie d'une violente douleur à la poitrine. Quelque chose n'allait pas du tout. Elle n'arrivait plus à respirer, et William la fixait toujours. Son visage devenait de plus en plus familier. Elle tituba, s'effondra dans la neige.

Ses membres s'engourdissaient peu à peu. Les yeux vers le ciel, elle tenta de remuer ses doigts, ses orteils, en vain. Son corps lui paraissait fait de plomb. Elle ne pouvait même pas cligner des paupières. Le visage de William apparut au-dessus d'elle, ses cheveux lui tombaient dans les yeux, qui venaient de se teinter d'un bleu vif. Elle comprit aussitôt que ce n'était absolument pas William – c'était *elle*. Ravenna l'avait bel et bien retrouvée.

— Vois-tu, mon enfant, commença la reine.

Le visage de William se métamorphosa, révélant ces lèvres pulpeuses que Blanche-Neige avait admirées enfant et le petit nez délicat de Ravenna.

— ... Ce qui est accompli par le sang le plus beau ne peut être défait que par le sang le plus beau. Toi seule pouvais briser le sortilège et mettre un terme à ma vie, toi seule es assez pure pour me sauver.

Le cœur de Blanche-Neige battait à ses oreilles. Les vêtements de Ravenna se transformèrent à leur tour. Elle portait un manteau noir couvert de plumes de corbeau dont le col montant bruissait autour de ses hautes pommettes. Elle y enfonça la main et en tira une dague sertie de pierres précieuses. Elle la fit courir sur la poitrine de Blanche-Neige pour délimiter la zone où se trouvait son cœur. La jeune fille ouvrit la bouche pour crier, mais aucun son ne sortit.

Ravenna se pencha sur elle et vint coller ses lèvres à son oreille.

— Tu ne connais pas ta chance. Tu ne sauras jamais ce que cela fait de vieillir.

Au loin, Blanche-Neige entendit des pas crisser sur la neige. Ravenna se redressa, aux aguets. Elle souleva sa dague au-dessus de la jeune fille, elle était sur le point de la planter dans son sternum quand elle se métamorphosa d'un coup en une foule de corbeaux. Le ciel en fut aussitôt rempli : les oiseaux noirs grouillaient, décrivaient des cercles et la survolaient. Des plumes ensanglantées tombèrent sur le sol, quelques oiseaux lâchèrent des coassements sonores, d'autres s'envolèrent à travers les arbres. Blanche-Neige aperçut les haches du chasseur pleines de sang fendre la masse.

William apparut et s'en prit à son tour aux corbeaux, dont les cadavres s'abattirent dans la neige autour d'elle. Les nains se précipitèrent aux cris des deux hommes, qui ne cessèrent de pourfendre l'air que lorsque la totalité des immondes bêtes eut disparu. La vue de Blanche-Neige se brouilla, ses cils papillonnèrent. Elle les entendait l'appeler par son nom, mais leurs voix semblaient de plus en plus lointaines, leurs mots se mêlaient dans un étrange bourdonnement assourdi.

William s'agenouilla à côté d'elle, et prit sa tête entre ses mains. Elle ne sentait pas ses doigts sur sa peau. Il articulait quelque chose sans émettre aucun son. Elle fixa son regard sur son visage, y lut la vague de chagrin qui le submergeait.

Il l'embrassa. Elle ne sentit même pas ses lèvres. Elle avait l'impression qu'il embrassait quelqu'un d'autre et qu'elle les observait de loin. Il s'écarta, ses lèvres prononçaient son nom, il l'appelait encore, il pressa sa bouche sur la sienne, encore, sans que cela produise le moindre effet.

Elle quitta ce monde aussi vite qu'elle y était arrivée et la scène devant ses yeux fondit au noir.





Éric se tenait près de la tombe glacée, une flasque à la main. Qu'il était étrange de voir la jeune fille ainsi, si silencieuse et immobile, les bras repliés sur sa poitrine. Elle était allongée sur le bloc de pierre comme si elle se reposait, comme si elle profitait d'un long sommeil. S'il n'y avait eu son visage pâle et ses lèvres violacées, il n'aurait pas deviné qu'elle était morte.

Il l'avait donc conduite jusqu'ici, finalement. Il avait tenu sa promesse, presque malgré lui, et l'avait menée jusqu'au château du duc. Pourtant, il n'aurait jamais imaginé arriver ici dans ces conditions : il l'avait portée dans la neige jusqu'au fort, pour la remettre entre les mains du duc. Le garçon, William, avait expliqué à son père les derniers événements. Ravenna la leur avait prise. D'une manière ou d'une autre, elle les avait doublés, à la faveur de la nuit. Elle avait pénétré dans leur camp pendant leur sommeil et elle l'avait tuée. Il était déjà trop tard lorsqu'ils avaient finalement compris ce qui se passait.

Eric but une nouvelle rasade de rhum, savourant la brûlure familière dans sa gorge. Il avait regardé le peuple en deuil affluer jusqu'à la forteresse. Les mères avaient amené leurs enfants pour la voir, cette princesse qu'ils avaient crue morte et qui leur avait à nouveau été enlevée. Quelques hommes venus lui rendre hommage, les larmes aux yeux, s'étaient agenouillés auprès de son corps le temps d'une prière. Elle représentait quelque chose pour eux, Eric s'en rendait compte, dans le chagrin qu'ils ressentaient tous. Ils ne connaissaient pas la fille du roi, ils n'avaient jamais vu son sourire, n'avaient jamais apprécié l'expression sauvage qui apparaissait dans ses yeux quand on osait la défier. Et pourtant, quelque chose s'était achevé, pour eux aussi.

Le duc avait parlé à son fils, il lui avait expliqué qu'ils ne riposteraient pas. Il n'y aurait pas de guerre en l'honneur de Blanche-Neige. C'était un lâche, comme l'avait toujours pensé Eric. Combien de morts fallait-il que la reine provoque avant qu'il réplique ? Quel intérêt d'avoir une armée, même réduite, si ce n'était pas pour se battre ?

Eric fit un pas en direction de la jeune fille, en buvant une nouvelle gorgée d'alcool, dont il regretta aussitôt qu'il ne l'insensibilise pas davantage.

— Vous voilà, dit-il, sa voix résonnant dans la chambre froide. Voilà comment ça se termine. Dans de trop beaux habits.

Il se pencha au-dessus d'elle, remarquant la raideur de ses doigts. C'était presque insupportable de la voir ainsi, exactement comme Sara. Vidée de toute réalité. Blanche-Neige se trouvait tout à côté de lui lorsqu'il s'était endormi. Juste avant de sombrer, il avait passé un moment à la regarder, dos aux rochers, perdue dans ses pensées, tandis que ses doigts démêlaient ses cheveux.

Comment avait-il pu ne pas entendre Ravenna ? Et pourquoi celle-ci ne s'était-elle pas d'abord occupée de lui, l'homme qui avait tué son frère ? Il s'en voulait tellement d'avoir laissé se produire une chose pareille. Il s'était réveillé en sursaut, sentant que quelque chose n'allait pas. Il s'était élancé dans les bois, à travers les bouleaux argentés puis il avait aperçu Ravenna au-dessus de Blanche-Neige. La reine avait changé de forme à l'instant où elle avait reçu son coup de hache.

— Vous êtes endormie, tenta-t-il désespérément, en buvant encore un peu. Vous n'allez pas tarder à vous réveiller et à m'embêter, c'est ça ?

Il tendit la main, la plaça juste au-dessus de la sienne, pas sûr de pouvoir aller jusqu'au bout. Lentement, il posa la paume pour sentir la froideur de son corps. Il pinça le bout de la manche de la robe rose brodée de perles qu'on lui avait fait enfiler. Tellement de fanfreluches, tellement féminine... Il était prêt à parier qu'elle l'aurait détestée.

Il déglutit avec difficulté. Elle n'aurait pas voulu le voir se décomposer – pas pour ce genre de choses. Pas pour elle.

— Vous méritiez mieux, lui souffla-t-il.

Il étudia son visage. On lui avait bouclé les cheveux, et coincé une rose derrière l'oreille, qui déjà commençait à se faner.

— C'était ma femme, dit-il, s'adressant à elle comme si elle était en vie.

Les mots lui venaient plus facilement, grâce à l'alcool.

— Pour répondre à la question que vous m'aviez posée et à laquelle je n'ai jamais répondu. Elle s'appelait Sara. A mon retour de la guerre, je traînais avec moi la puanteur de la mort, la colère des gens perdus. Je ne méritais pas d'être sauvé, pourtant elle l'a fait. Je l'aimais plus que tout, plus que quiconque. Je l'ai quittée des yeux un moment et elle a disparu.

Il baissa la tête.

— Alors, je suis redevenu moi-même. C'est-à-dire une personne que je n'ai jamais tenue en haute estime. Jusqu'à vous. Vous me faites penser à elle. Son esprit, son cœur. Et maintenant voilà que vous aussi, vous êtes partie.

Il butait sur les mots et sentait sa gorge se nouer.

— Vous méritiez mieux, l'une comme l'autre. Je suis désolé de ne pas avoir été à la hauteur pour vous non plus.

La torche donnait un éclat doré au visage de la jeune fille. Il écarta une mèche tombée sur son front.

— Vous serez reine au paradis, désormais.

Il se pencha pour déposer un baiser sur sa bouche, juste un instant, et ce geste l'apaisa. Ensuite, il tourna les talons et jeta la flasque à terre. Oui, il avait repris la boisson. Il était certain qu'elle aurait détesté ça aussi.

Il quitta la chambre, ses pas résonnaient contre les murs de pierre. Le chasseur ne se retourna pas. S'il l'avait fait, s'il avait regardé attentivement le visage de Blanche-Neige, peut-être aurait-il vu la couleur revenir tout doucement sur ses joues, ou ses cils battre imperceptiblement. Les lèvres de la jeune fille s'écartèrent un peu, elle respirait à nouveau, et son premier souffle, minuscule, fut à peine audible dans la tombe gigantesque.





Eric atteignit le portail juste après le lever du soleil. Son crâne le faisait souffrir après les événements de la veille. Les vieilles douleurs étaient de retour. Le sang vibrait dans ses blessures recousues.

— Ouvrez ! ordonna-t-il aux soldats en poste au-dessus.

Il prenait soin de ne pas les regarder en face, craignant que l'un d'entre eux le reconnaisse.

— Ouvrez la porte ! répéta-t-il, sans effet.

Il jeta un coup d'œil vers le haut. Les soldats regardaient derrière lui, en direction du chemin en terre battue qui menait au château. Un jeune homme arrivait d'un pas lent, il avait visiblement du mal à porter le sac de jute qu'il avait à la main.

— Chasseur ! l'appela-t-il.

Eric baissa la tête. Il s'était pourtant montré très prudent lors de la procession, il avait gardé les yeux baissés, les mèches sur le visage, pour essayer de ne pas se faire remarquer. Il était là depuis moins de douze heures – comment avait-on pu l'identifier ?

L'homme courut pour le rattraper. Il était vêtu d'une chemise de lin blanc et d'un pantalon propre, ses cheveux noirs étaient plaqués sur les côtés. Eric l'identifia comme étant l'un des clercs du duc. Percy... Comment s'appelait-il ?

— Oui, je vous ai reconnu, intervint le jeune homme en hochant la tête comme pour s'excuser.

Eric soupira. Il tendit les mains devant lui.

— Ecoutez, si vous voulez...

— Je n'ai pas de querelle avec vous, l'interrompit Percy. Plus maintenant. Vous nous avez ramené la princesse. Et pour ça...

Il remit le sac entre les mains d'Eric, qui le serra contre lui en comprenant de quoi il s'agissait.

Les pièces d'or étaient plus lourdes qu'il ne l'avait imaginé. Il avait déjà dépensé la moitié de l'argent en esprit – acheté une maison dans la campagne, loin du royaume, un cheval qui l'emmènerait jusque là-bas. Durant son périple à travers la Forêt des Ténèbres, les quelques heures qui avaient suivi sa rencontre avec la fille, il s'était acheté trois nouvelles haches, un manteau d'hiver doublé de fourrure et des bottes en peau de vache. Il avait même compté les bouteilles qu'il pourrait se payer avec une seule de ces pièces (deux cent trente-trois).

Mais maintenant qu'elles étaient là, dans ses bras, il ne les voulait plus. Il avait failli, et de la pire manière qui soit. Qui se soucierait de pièces d'or quand Blanche-Neige était morte ? Il rendit le sac à Percy.

— Gardez votre argent, dit-il en tournant les talons.

Il fit seulement quelques pas avant de se figer. A l'intérieur des remparts, une clameur venait de retentir. C'étaient des applaudissements, des cris. Il regarda le jeune homme, cherchant à comprendre, mais Percy répondit d'un simple haussement d'épaules perplexe. Eric ne pouvait voir au-delà de la façade de pierre du château, cependant il revint sur ses pas, sentant que quelque chose avait changé. Il se hâta et autour de lui, les cris de joie s'élevèrent, encore plus forts.

Blanche-Neige était apparue en haut du perron surplombant la cour. Les hommes du duc avaient installé des tentes de toile en plein air pour accueillir tous les réfugiés du royaume. Là, des familles entières se réchauffaient au coin du feu, d'autres faisaient la queue pour avoir leur petit déjeuner. Muir et Quert, assis côte à côte, discutaient calmement devant une tente élimée, une couverture sur les épaules.

Il avait fallu plusieurs heures. Elle s'était réveillée d'un coup au son de la voix résonnant dans la salle. Elle avait noté les torches près du cercueil, les murs recouverts d'une fine couche de crasse. Petit à petit, elle avait commencé à sentir l'odeur de moisi, à entendre le goutte-à-goutte de la condensation du plafond sur le sol. Cela lui permit de décompter le passage des

minutes. Dans l'heure, ses jambes avaient retrouvé leurs sensations.

Au fur et à mesure qu'elle revenait à elle, son esprit s'éveilla lui aussi dans son corps immobile : il était obsédé par Ravenna. Celle-ci avait collé la bouche à son oreille pour lui souffler : « Toi seule aurais pu briser le sortilège et mettre un terme à ma vie. Tu étais la seule. » Lorsque Blanche-Neige respira à nouveau, lorsque la chaleur revint dans ses doigts, cela lui apparut clairement. Il ne lui restait plus qu'une chose à faire.

Elle descendit les marches. Quert fut le premier à la voir. Il le signala à Muir, qui appela les autres nains. Tous sortirent de la tente, la tête levée dans sa direction, les yeux écarquillés.

— C'est un miracle ! s'écria Beith à l'attention des gens présents dans la cour en la montrant du doigt comme elle atteignait le bas de l'escalier.

William et son père la regardèrent, ébahis. Des femmes et des enfants quittèrent leur tente pour se rassembler près des marches. William, une main sur la bouche, n'arrivait plus à parler.

— Votre majesté... commença le duc Hammond.

Il prit ses mains et scruta son visage. Il était tellement plus vieux que dans son souvenir. Ses cheveux étaient complètement blancs, désormais. Il était voûté par le poids des ans.

— ... nous vous avons crue...

William fit un pas et vint poser la main sur son épaule comme pour s'assurer qu'elle était bien réelle. Elle ne pouvait dire ce qui l'avait tirée de son sommeil. Durant toutes ces heures, elle n'avait rien entendu, rien senti. La dernière chose dont elle se souvenait était les oiseaux noirs qui tournaient au-dessus d'elle et l'éclat scintillant d'une hache qui les avait dispersés dans le ciel. Elle savait une chose, en revanche : elle était vivante, maintenant, ici, et elle avait une tâche à accomplir.

— Non, seigneur, répondit-elle doucement.

Au fond, derrière toute l'assistance, près des dernières tentes, le chasseur secouait la tête, sans parvenir à en croire ses yeux. Il approcha suffisamment pour qu'elle puisse voir son visage. Il avait des larmes plein les yeux.

Le duc Hammond désigna une chaise.

— Il faut vous reposer...

— Je me suis assez reposée, répliqua-t-elle.

Elle observa la foule dense devant elle. Une femme pleurait, le visage caché dans ses mains, en expliquant à ses enfants que Blanche-Neige était revenue d'entre les morts.

— C'est un miracle, ne cessait-on de murmurer.

Ce mot restait suspendu dans l'air.

Blanche-Neige fit face au duc, au visage si lourdement ridé.

— Je suis prête à me battre à vos côtés, seigneur, quand vous affronterez la reine.

William fixa le sol. Le duc regarda ses mains, qui tenaient toujours celles de Blanche-Neige, d'un air très inquiet.

— Il n'y aura pas de guerre, Votre Majesté. Le mieux que vous ayez à faire pour votre peuple est de rester en sécurité derrière ces remparts.

Blanche-Neige observa les enfants amaigris derrière lui. Tous la regardaient avec ces mêmes yeux désespérés qu'elle avait aperçus dans le village en ruines.

— C'est exactement ce que je comptais faire lorsque je me suis enfuie. Mais j'ai appris qu'on n'est pas en paix tant que d'autres souffrent.

Le duc serra ses mains.

— La reine est invulnérable, proclama-t-il, provoquant l'acquiescement des soldats autour de lui. Rien ne peut la tuer. Une victoire est impossible.

Blanche-Neige se tourna vers le groupe de généraux qui se tenait derrière lui, se souvenant des paroles de Ravenna.

— Je peux la vaincre. Je suis la seule, c'est elle-même qui me l'a dit.

Elle s'écarta du duc Hammond et fit un pas dans la cour pour s'adresser aux centaines de réfugiés réunis là, aux soldats qui l'écoutaient, leur casque à la main, et aux nains, leur bonnet sur le cœur.

— On m'affirme que je vous représente, lança Blanche-Neige, qui n'avait aucune peine pour trouver les mots.

Elle se sentait en paix. Elle n'avait jamais été aussi sûre de ses décisions.

— On me dit aussi que ma place n'est pas au combat, mais ici, bien en sécurité derrière ces murs. Ce n'est pas cette voie que je vais choisir.

Elle se tourna vers Muir, dont les yeux brillants étaient fixés sur elle.

— Pour moi, la vie est sacrée, et ce d'autant plus depuis que j'ai goûté à la liberté, mais je ne crains plus la mort. Si Ravenna vient me chercher, j'irai à sa rencontre. Et si elle ne vient pas, j'irai aussi à sa rencontre. Seule, s'il le faut.

Blanche-Neige s'adressa aux généraux rassemblés devant une grande tente.

— Mais, si vous me rejoignez, je donnerai ma vie pour vous avec joie. Car cette terre et ce peuple ont déjà trop perdu.

Son cœur battait fort dans sa poitrine. Elle se tenait devant eux, offerte, attendant leur soutien. Le duc Hammond l'observait avec attention, elle qui portait encore sa robe funéraire rose, sur laquelle se répandaient ses longs cheveux noirs. Elle patienta, au son des oiseaux au loin. Allait-elle devoir partir dès ce soir, seule sur son cheval pour combattre Ravenna ? Soudain, lentement, le duc courba la tête avec révérence. William s'agenouilla, suivant l'exemple de son père. Chevaliers et généraux firent de même.

Elle croisa le regard du chasseur. Il sourit, une étincelle de tendresse apparut dans ses yeux, et il la salua à son tour. Les nains l'imitèrent. Bientôt la cour tout entière se trouva à genou, en signe de respect. Elle était leur chef, comme son père l'avait été. Elle avait juré de mettre un terme au règne de Ravenna ou d'y laisser sa vie.

Blanche-Neige fut submergée par l'émotion. La victoire semblait proche. Elle imagina le nouveau royaume, tel qu'il était du temps de son père. Elle vit les pâturages verdoyants, les fêtes dans les villages, les danses des enfants autour de mâts enrubannés. Les champs donneraient à nouveau de belles récoltes, qui rempliraient les charrettes des fermiers et nourriraient le royaume. Personne n'aurait plus jamais faim. Les enfants seraient tous en sécurité.

Il ne restait qu'une chose à ajouter, maintenant qu'ils étaient tous là, prêts à se battre. Ils avaient montré le courage qu'ils avaient toujours eu, elle le savait.

— Alors c'est dit, annonça-t-elle en faisant signe au peuple – à son peuple – de se lever. Nous partirons ce soir.





Blanche-Neige allait à l'avant. La cotte de mailles pesait lourd sur son dos, le métal glacé lui piquait la peau, mais le bouclier semblait un accessoire naturel à son bras. Il était exactement comme celui que portait son père, orné des armoiries familiales. Elle se souvenait qu'il les lui avait montrées lorsqu'elle était petite fille, et qu'elle avait suivi du bout du doigt les branches dorées du chêne, dont les racines s'enfonçaient dans le sol et le haut du tronc se terminait en croix, comme la couronne.

— C'est un symbole de force, avait-il expliqué en désignant les racines. Il tient fermement en place, il est relié à la terre par tout ce qui ne se voit pas et il pousse, grand et fier.

Elle éprouvait un certain réconfort avec ce poids à son bras. Elle sentait l'esprit de son père avec elle, partout, dans le son régulier des sabots, dans le croissant de lune, les arbres mouvants, les vagues furieuses. Ils franchissaient la colline près de la plage, à une quinzaine de kilomètres du château de Ravenna et Blanche-Neige le sentait à ses côtés presque physiquement.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction du duc, de William et d'Eric, qui chevauchaient juste derrière elle. Deux cents hommes et femmes les suivaient, le visage rougeoyant aux lueurs des torches. L'armée – *son* armée – s'étirait jusque dans les bois. Blanche-Neige était époustouflée par le courage de ceux qui s'étaient portés volontaires. Des garçons de quinze ans à peine, des pères, des mères, des paysans, des rebelles. Certains survivaient à Carmathan depuis toutes ces années, dans la forteresse du duc, d'autres étaient sortis de leurs refuges dans les bois, prenant avec eux leurs

maigres provisions, pour participer à la bataille. A chaque kilomètre parcouru, l'armée grandissait. Maintenant Blanche-Neige se tenait au sommet de la colline, elle portait le regard sur le château de Ravenna, avec quelques centaines de soldats derrière elle.

Un général vint les rejoindre, le duc et elle, en tête.

— Votre Seigneurie, nous avons une heure ou deux avant que la marée monte, dit-il en désignant les rivages rocheux. C'est insuffisant pour percer une brèche dans les remparts du château. Soit nous serons totalement exposés, soit nous finirons noyés.

— Y a-t-il un autre moyen d'entrer ? Des tunnels ? Des grottes ?

Blanche-Neige, qui les écoutait à peine, gardait les yeux fixés sur le noir océan, sur cet endroit par où elle avait émergé la semaine précédente. La marée était encore basse. Les rochers affleuraient sous les vagues. Elle remarqua l'ouverture sur le flanc de la falaise, l'égout par lequel elle avait rampé.

Elle observa la plage, en contrebas. Les nains, qui avaient déjà atteint le bord de l'eau, se faufilaient à l'intérieur, accroupis, exactement comme elle le leur avait indiqué. Il ne leur faudrait pas plus d'une heure pour accéder à l'entrée de la canalisation, ils se trouvaient déjà à mi-chemin.

— Si nous nous présentons à la herse lorsque le soleil franchira l'horizon, elle sera ouverte, affirma-t-elle, sûre d'elle en guidant sa monture dans la pente rocheuse de la colline.

Elle se retourna et vit les visages nerveux du duc et du général. William et Eric lui emboîtèrent le pas sans poser de question et l'armée tout entière se déploya sur la plage.

Ils progressèrent, laissant derrière eux le labyrinthe par lequel Blanche-Neige avait rejoint la terre. Avec la marée montante, chevaux et soldats se retrouvaient poussés plus haut sur la grève. Malgré la proximité des vagues qui menaçaient de les clouer contre la paroi rocheuse, ils continuèrent.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, dit le duc Hammond.

Blanche-Neige fixa l'océan. Elle apercevait les nains qui passaient sous les vagues, ils étaient tout près de l'entrée des

canalisations. Le soleil pointait presque à l'horizon. Dès qu'il ferait son apparition, les cavaliers seraient visibles sur la plage et ils perdraient toute chance de mener une attaque surprise. Ils étaient forcés de charger, en espérant que la herse serait levée à temps. Il n'y avait pas d'autre solution.

— Allons-y, dit Blanche-Neige au duc. Ils auront réussi à soulever la herse lorsque nous y serons.

Le duc leva son épée pour ordonner aux soldats de le suivre. Blanche-Neige en profita pour se tourner vers Eric, juste derrière William et les généraux – ceux-ci ayant insisté pour que les militaires prennent la tête du convoi. Elle croisa son regard à peine un instant, qui suffit cependant à lui faire comprendre ce qu'elle souhaitait. Il fit avancer sa monture à la hauteur de la jeune fille, brisant le rang, et tous deux accélérèrent. En chevauchant ainsi à côté de lui, l'air marin dans les yeux, elle ne ressentait aucune crainte.

Les troupes hâtèrent le pas à leur tour, tous les regards étaient braqués sur le sommet de la falaise où se trouvait le château, qui lentement apparut. Le cœur de Blanche-Neige se mit à battre plus vite. La herse était toujours baissée, sa grille noire était visible à cinq cents mètres. Le duc tourna vers la jeune fille un visage inquiet, mais elle ne ralentit pas. Coll et Duir, les autres aussi, tous devaient avoir pénétré dans l'enceinte maintenant. La herse pouvait se soulever à tout moment.

D'un coup d'œil par-dessus son épaule, elle contempla l'imposante armée sur la plage. La marée montait, les chevaux éclaboussaient autour d'eux, cependant ils progressaient. Le soleil qui s'était levé réchauffait déjà le ciel. Ils étaient désormais totalement à découvert.

— Allez, murmura Blanche-Neige, en priant pour que la herse se soulève. Dépêchez-vous...

C'est alors qu'elle remarqua les minuscules lumières vacillantes en haut des remparts. L'ennemi était en train de charger les trébuchets. Des têtes d'épingle lumineuses s'élevèrent dans l'air, puis un déluge de missiles enflammés s'abattit sur eux. Une boule de feu explosa quelques mètres derrière elle. Pourtant Blanche-Neige ne s'arrêta pas. Tête

baissée, elle se mit à galoper plus vite encore en direction du château.

L'armée hésitait. Certains reculèrent en voyant les flammes qui tombaient du ciel. Un cavalier chuta, soufflé par une bombe. Cependant, ils n'avaient plus le choix : s'ils ne continuaient pas leur approche, ils seraient noyés par la marée montante, qui progressait à toute vitesse. L'océan gagnait sur le sable, léchait les jambes des chevaux. Blanche-Neige souleva son bouclier, pour inciter ses soldats à poursuivre leurs efforts.

Des cris retentirent. Une femme venait d'être touchée par une flèche en feu. Son cheval lâcha un gémissement et la jeta à terre, où son corps fut piétiné par les autres cavaliers. Blanche-Neige, une boule dans la gorge, se blinda contre les horreurs qu'elle avait sous les yeux. Deux généraux s'écroulèrent à côté d'elle, l'un frappé au cou par une flèche. Tout autour d'elle n'était que feu et sang. De temps à autre, elle jetait des coups d'œil en biais au chasseur, soulagée de le voir là avec elle.

La fumée envahissait l'air, mais grâce à un changement du vent, elle parvint à distinguer l'entrée du château. La herse était toujours baissée. Elle fonça, consciente qu'ils n'avaient plus que quelques minutes devant eux, une dizaine peut-être. Si la grille n'était pas levée à leur arrivée, ils seraient piégés contre les rochers, cernés par les soldats de Ravenna au-dessus et l'océan, sur le côté. Blanche-Neige sentait la chaleur des flèches sur le bras qui tenait le bouclier, sur lequel elles tombaient en pluie. Elle ne regardait plus en arrière. Quelqu'un hurlait à l'aide. Des corps flottaient sur la mer. Un cheval tacheté de gris, effondré sur les rochers, avait une blessure purulente au flanc qui lui arrachait des convulsions et des gémissements de douleur à chaque contact avec l'eau salée. Elle aurait voulu que quelqu'un l'achève.

William allait devant elle, protégeant sa tête également.

— Fais demi-tour ! lui cria-t-il.

Elle l'entendait à peine à cause du bruit des vagues.

— J'ai donné ma parole que je combattrais à leurs côtés ! lui répondit-elle.

Un cavalier tout proche fut touché à l'épaule par une flèche embrasée. Il essayait de la retirer quand les flammes se

propagèrent dans ses vêtements, le forçant à se jeter à la mer, en hurlant.

Blanche-Neige, ignorant l'avertissement de William, commença l'ascension vers le château. Ils n'avaient plus le choix, il ne leur restait plus qu'un moyen de se sauver : se battre. Elle galopa ventre à terre en direction de l'imposant portail. A tout moment, il allait se soulever. A tout moment, les nains allaient l'ouvrir. Un déferlement de flèches s'abattait sur elle. Elle garda son bouclier au-dessus de sa tête, en espérant ne pas se tromper.

Elle se trouvait à une quinzaine de mètres quand la grande herse se mit en mouvement. Elle discernait à peine Gort et Nion, suspendus au bout de la corde, utilisant leurs corps comme contrepoids. Flanquée de William et d'Eric, elle entra au grand galop dans la cour, ses hommes dans son sillage.

Les archers en surplomb firent volte-face pour viser les soldats maintenant à l'intérieur. L'armée au complet était trois fois plus nombreuse que les gardes de Ravenna.

— En rang ! lança Blanche-Neige à Eric et à William.

S'ils parvenaient à se mettre en formation pour prendre la cour en diagonale, les gardes de la reine se retrouveraient acculés et le combat serait terminé en quelques minutes.

Quelques généraux foncèrent à l'avant pour se placer en première ligne. Blanche-Neige, Eric et William se mirent juste derrière eux, bouclier en position. Les flèches continuaient de pleuvoir sans relâche. Eric fit une percée et acheva deux ennemis grâce à ses hachettes. William enfonça son épée dans le flanc d'un autre. A l'aide de son bouclier Blanche-Neige en percuta un quatrième qui se trouva projeté contre le mur et assommé du même coup.

Seule une poignée de soldats se battait encore. Quelques combattants de l'armée de Blanche-Neige poussèrent même des cris de joie, sentant déjà que la fin était proche. Quatre gardes de Ravenna firent demi-tour pour courir se réfugier dans les couloirs du château. Ceux qui restaient déposèrent leurs armes sur le sol en signe de reddition.

Blanche-Neige se retourna, à la recherche du duc. Il se trouvait quelques rangs derrière, parmi la formation très dense.

Leurs regards se croisèrent, il sourit, l'air soulagé. C'était terminé – ils le savaient, l'un comme l'autre. Il leur restait seulement à débusquer Ravenna. Quels que soient ses pouvoirs magiques, Blanche-Neige pouvait les vaincre. La reine en personne le lui avait affirmé.

Soudain, le visage du duc changea. Sourcils froncés, ses yeux se portèrent au-delà de Blanche-Neige, jusqu'aux chevrons de la cour. Elle l'imita et vit d'étranges ombres blotties sous les avant-toits. Le silence se fit dans les rangs. Eric désigna une porte voûtée où apparaissait, suspendue dans les airs, une grande noirceur que tous se mirent à observer. Lentement, des silhouettes se dessinèrent, des guerriers obscurs surgirent soudain des moindres recoins, des moindres passages. Blanche-Neige balaya la cour du regard, son bouclier manqua de lui échapper des mains lorsqu'elle comprit la vérité : ils étaient cernés de toutes parts.





Les guerriers fourmillaient autour d'eux. Eric, aux prises avec l'un d'entre eux, lui projeta sa hache dans la poitrine, le réduisant en un millier d'éclats de verre. Quelques secondes suffirent à l'homme pour se reformer, les pièces se recollant les unes aux autres. Il se jeta à nouveau sur Eric, son arme étincelante à la main.

Blanche-Neige n'avait jamais rien vu de tel. Partout, les guerriers de l'ombre attaquaient son armée. Les hommes tombaient, incapables de lutter contre les coups qui s'abattaient sans relâche. Les ombres ne montraient aucun signe de fatigue. Elles avaient d'étranges visages dépourvus de traits, leurs blessures guérissaient instantanément. Soudain, Blanche-Neige sentit quelqu'un qui la regardait. Elle leva les yeux vers le balcon du premier étage. Ravenna, soigneusement enveloppée dans son manteau de plumes noires, souriait en contemplant son armée magique, ses guerriers qui menaient leur ultime charge.

Blanche-Neige n'hésita pas. Dans l'angle, près de l'escalier, les corps s'entassaient. Les créatures de la reine, résistantes à la douleur, tuaient vite, à peine un soldat tombait-il sous leurs coups qu'elles s'en prenaient à un autre. Blanche-Neige s'élança à l'assaut de l'une des ombres, la bloqua à l'aide de son bouclier au point de la faire tituber, ce qui lui donna le temps de fuir. Elle projeta son épée sur une autre, la pulvérisa. Elle se fraya un passage dans la cour envahie de combattants, mais réussit à atteindre l'escalier. Elle le gravit à toutes jambes et se précipita dans les couloirs silencieux, saisie par l'écho de son propre halètement.

En accédant au premier étage, elle tint son arme en position. C'était dans cette aile du château que vivait son père autrefois – l'endroit avait beaucoup changé depuis. Les rideaux étaient en lambeaux, les longues galeries plongées dans l'obscurité, sans la moindre torche pour éclairer le chemin. Une commode au bois gondolé par les moisissures gisait, renversée sur le sol.

Elle passa à côté d'une porte entrouverte où luisait une lumière fantomatique. C'était la salle du trône, avec son siège incrusté de pierres précieuses contre le mur surmonté d'épées polies, le coffre en bois rempli de couronnes ornées et de rubis impressionnants. Blanche-Neige, son arme toujours dégainée, contempla la salle. Dans une pièce adjacente, debout devant un énorme miroir de bronze, se trouvait Ravenna. Blanche-Neige croisa son regard dans le reflet voilé.

— Tout ça va se terminer aujourd'hui, affirma la jeune fille en avançant d'un pas décidé. C'est toi que je cherche.

Ravenna se retourna, un petit sourire sur les lèvres.

— Ainsi donc, ma rose est de retour, l'accueillit-elle en riant.

Jetant un coup d'œil à l'épée de Blanche-Neige, elle ajouta :

— ... et avec une épine, qui plus est. Viens, venge ton père si faible qu'il n'a même pas été capable de soulever son arme.

Elle tira la dague incrustée de pierreries qu'elle gardait dans son manteau et la fit tourner dans sa main.

Blanche-Neige gravit les quelques marches basses qui la séparaient de la reine et vint se poster devant elle, ses yeux foncés rivés sur ceux bleu perçant, de Ravenna. La colère monta dans sa poitrine : comment osait-elle évoquer son père, cet homme qu'elle avait tué de sa main ?

— Au nom de mon père, déclara Blanche-Neige en levant son épée. Au nom du royaume et du mien.

Elle se jeta sur Ravenna mais la reine esquiva et réapparut dans le dos de la jeune fille. Celle-ci fit volte-face et l'attaqua à nouveau. Ravenna bougeait trop rapidement, elle se retrouva de l'autre côté de la pièce.

Des pas résonnèrent dans le couloir. Eric et William firent leur entrée dans la salle du trône. Ravenna leva le bras. Sur un claquement de ses doigts, le plafond au-dessus d'eux se brisa. Les tessons de verre, dans leur chute, se métamorphosèrent en

fées ténébreuses, qui se mirent à grouiller autour des deux hommes, faisant écran entre eux et Blanche-Neige.

Lorsque Ravenna se fut assurée qu'elles ne seraient pas dérangées, elle se concentra à nouveau sur sa rivale, qu'elle se mit à observer avidement. Cette enfant, qu'elle avait sauvée des années auparavant, revenait aujourd'hui pour la tuer. L'ironie était presque trop puissante. Ravenna n'aurait pas souhaité la mort de sa belle-fille, mais elle n'avait pas le choix. Le miroir l'avait bien dit : c'était sa vie ou celle de Blanche-Neige. Cette querelle avait assez duré.

Blanche-Neige chargea, épée en avant. Alors qu'elle était à une trentaine de centimètres, Ravenna la fit trébucher et l'envoya face contre terre. Sa pathétique épée se retrouva propulsée à l'autre bout de la pièce. Ravenna, qui la dominait de toute sa hauteur, se mit à fixer sa poitrine. Son cœur était tout proche, et d'ici à quelques minutes, il se trouverait dans sa main. Cette fois, rien ne l'arrêterait.

— Voilà tout ce que la vie a à offrir, susurra Ravenna, presque un peu désolée pour la jeune fille aux grands yeux bruns qu'elle avait devant elle. Le temps passe. L'espoir meurt. Mais tout n'est pas perdu. Car au moins, maintenant, l'une d'entre nous vivra à jamais...

Ravenna leva sa dague comme elle l'avait fait dix ans plus tôt, lors de sa nuit de noces. C'était aussi facile aujourd'hui que cela l'avait été autrefois. Dans une expiration, elle abaissa son arme en direction de la poitrine de Blanche-Neige, mais celle-ci la bloqua à l'aide de son avant-bras, lui tordant le poignet. La douleur envahit la poitrine de Ravenna, qui poussa un cri sous l'impact.

Elle baissa les yeux vers l'espace tendre entre ses côtes, au centre. La fille l'avait poignardée. Un bête petit couteau mal aiguisé. Ravenna s'étrangla, elle sentait le sang dans ses poumons, elle avait l'impression de se noyer, il lui était impossible de reprendre de l'air.

Elle s'effondra sur le sol glacé.

— L'espoir ne meurt jamais, murmura Blanche-Neige.

La jeune fille s'agenouilla à côté de la reine. Ravenna tentait désespérément de reprendre son souffle. En vain. Le sang coula

sur sa poitrine, forma une flaque sur le sol. Sa vue se brouilla. Ce n'était pas ainsi que les choses étaient censées se dérouler. Mais une toute petite part d'elle-même jugeait somme toute cela assez juste – la fille avait simplement vengé sa famille, comme Ravenna elle-même des années auparavant.

Ainsi allongée sur le sol, Ravenna voyait s'évaporer les fées des ombres dans la salle du trône. Lorsqu'elles se changèrent en minuscules nuages de fumée, elle sut que tout était terminé. Elle agonisait, ses derniers pouvoirs avaient disparu.





Ravenna rendit son dernier souffle, Blanche-Neige lâcha sa main, qu'elle avait tenue durant l'agonie. Elle passa devant le chasseur, devant William et se rendit au balcon. Les guerriers de l'ombre avaient disparu. Des corps gisaient un peu partout dans la cour. Epées et boucliers maculés de sang jonchaient le sol. Quelques blessés étaient en train de franchir le portail, pour trouver de l'aide. La destruction était grande. Mais Blanche-Neige porta son regard plus loin, jusqu'à une tache lumineuse apparue dans le jardin du cloître.

Bien que ce fût le printemps, les branches étaient rabougries, entièrement brunes, dépourvues du moindre bourgeon. Durant la bataille, une ombre noire avait consumé tous les alentours du château. Mais celle-ci se levait, avec lenteur. Les couleurs du royaume semblèrent à Blanche-Neige plus vives qu'elle ne les avait vues depuis des années. Des feuilles jaillirent des branches. Une volée de pies fila devant elle, dans un scintillement de leurs ailes bleues au soleil. Tout autour, la vie renaissait. Le duc apparut en titubant, suivi par une belle jeune femme.

Celle-ci leva la tête et croisa le regard de Blanche-Neige. Elle était encore plus radieuse qu'avant, son visage rond et pâle avait retrouvé sa jeunesse. Rose lui adressa un signe de la main, son sourire eut pour effet de calmer le cœur en furie de Blanche-Neige. Elle lui répondit en essuyant une larme.

*

Le lendemain, elle s'assit face au royaume dans cette cathédrale où elle s'était tenue dix ans plus tôt. Elle observa les rangées pleines, les nains, tous serrés côte à côte sur le même banc. Ils étaient soigneusement rasés et coiffés, les cheveux

rabattus en arrière, la raie sur le côté, ils portaient des costumes que le duc Hammond leur avait fait tailler tout spécialement pour l'occasion. Blanche-Neige manqua d'éclater de rire en les voyant tout raides sur leur siège, visiblement mal à l'aise dans une tenue aussi formelle.

— Etes-vous prête, majesté ? demanda William.

Leurs épaules se touchaient presque. Il prit sa main, la serra doucement.

Elle coula un regard dans sa direction, lui sourit, consciente que tout serait plus simple si elle avait éprouvé ce que le royaume dans son ensemble voulait qu'elle ressente pour lui. Tous adoraient ce jeune homme, ce chef rebelle, le fils du duc Hammond. Mais elle continuait de le voir comme le garçon avec qui elle avait grandi, celui qui la taquinait dans le pommier, William, toujours et à jamais, son ami très cher.

Le duc Hammond déposa la couronne sur sa tête. Lestée par les saphirs et les rubis, elle était plus lourde qu'elle ne l'avait imaginé. Anna et Lily, au deuxième rang, se mirent à applaudir. Et les vivats éclatèrent dans la cathédrale.

Mais, malgré tous les visages désormais familiers présents devant elle, Blanche-Neige ne cessait de se tourner vers le même. Celui du chasseur, resté près de la porte, au fond. Il était vêtu d'une tenue similaire à celle qu'il portait le jour de leur rencontre, quoique sa chemise blanche fût cette fois bien repassée, et son pantalon sans tache de rhum. Ses cheveux étaient coincés derrière ses oreilles. Elle aurait même pu le juger bel homme, si elle ne l'avait connu aussi bien.

Il lui avait déjà annoncé son départ, il prétendait ne pas avoir sa place ici au château, parmi la royauté. *La royauté* – il prononçait ce mot avec un tel dédain ! Il était inutile de discuter avec lui s'il était dans cet état d'esprit. Inutile de lui dire quoi faire ou pourquoi. Peut-être était-elle sa reine maintenant, mais Eric vivait toujours selon ses propres règles. Et plus elle le connaissait, plus elle se demandait si une de ses fameuses règles changeraient jamais. *Demeurerait-il seul à jamais ?*

Il porta sa main à son front et la salua en partant. Elle le regarda s'éloigner. Elle avait vu un royaume s'effondrer, elle avait vu tant de vies détruites. Elle avait été cernée par les

explosions et les flammes. Elle était revenue d'entre les morts. Alors pourquoi ressentait-elle ce chagrin, une tristesse si grande qu'elle lui mettait les larmes aux yeux ? Ce n'était qu'un homme.

Elle fut soulagée lorsque Beith s'écria, brisant le silence qui régnait à nouveau dans la cathédrale :

— Longue vie à la reine !

Les autres se joignirent à lui, leurs voix s'élevèrent autour d'elle.

Elle n'était plus seule. Elle vit les yeux brillants, les cheveux bruns de William, au premier rang. Il sourit, se courba.

— Vive la reine !

FIN